SAINTE-BEUVE

AGENT, JUGE ET COMPLICE
DE L'ÉVOLUTION ROMANTIQUE

PAR

ERNEST SEILLIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Prix : 5 Francs

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉCONOMIE SOCIALE

54, RUE DE SEINE, 54

1921

DU MÊME AUTEUR

Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme. in-18, 1911 (Félix Alcan, éditeur)........................ 1 vol.

Mysticisme et Domination. In-18, 1913 (Félix Alcan, éditeur).. 1 vol.

L'Avenir de la Philosophie bergsonienne. In-8° 1917 (Félix Alcan, éditeur).. 1 vol.

Etude sur Ferdinand Lassalle, fondateur du Parti socialiste allemand (couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1898). In-8°, 1897 (Plon-Nourrit éditeur). 1 vol.

Littérature et Morale dans le Parti socialiste allemand. In-16, 1898 (Plon-Nourrit, éditeur.).................. 1 vol.

La Philosophie de l'Impérialisme (Plon-Nourrit, éditeur). 1 vol.

I. — *Le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique.* In-8°, 1903.. 1 vol.

II. — *Apollon ou Dionysos?* (Etude sur Nietzsche). In-8°, 1905. 1 vol.

III. — *L'Impérialisme démocratique.* In-8°, 1907............. 1 vol.

IV. — *Le Mal romantique.* In-8°, 1908 (couronné par l'Académie française : prix Marcelin Guérin, 1908)........ 1 vol.

Une Tragédie d'Amour au Temps du Romantisme. In-16, 1909 (Plon-Nourrit, éditeur)........................ 1 vol.

Les Mystiques du Néoromantisme (Karl Marx Tolstoï, les Pangermanistes). In-16, 1910 (Plon-Nourrit, éditeur).. 1 vol.

Le Romantisme des Réalistes (Gustave Flaubert). In-16, 1914 (Plon-Nourrit, éditeur)........................ 1 vol.

Barbey d'Aurevilly. In-16, 1910 (Bloud, éditeur).......... 1 vol.

Schopenhauer (*Collection des Grands Ecrivains étrangers*). In-18 (Henri Didier, éditeur)........................ 1 vol.

Un artisan d'énergie française. Pierre de Coubertin. In-16, 1917 (Henri Didier, éditeur)........................ 1 vol.

Houston-Stewart Chamberlain, le plus récent philosophe du Pangermanisme mystique, 1917 (La Renaissance du Livre).. 1 vol.

Mme Guyon et Fénélon, précurseurs de Rousseau. In-8°, 1918 (Alcan, éditeur),........................ 1 vol.

Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties contemporaines. In-16, 1918 (La Renaissance du Livre). 1 vol.

Les Etapes du Mysticisme passionnel. In-16, 1919 (La Renaissance du Livre).. 1 vol.

Edgard Quinet et le Mysticisme démocratique. In-8°, 1920 (La Réforme sociale)........................ 1 vol.

Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques. In-16, 1920 (La Renaissance du Livre).. 1 vol.

George Sand, Mystique de la Passion, de la Politique et de l'Art. In-18°, 1920. (Félix Alcan, éditeur.)...... 1 vol.

J.-J. Rousseau. In-16. (Garnier, éditeur)................ 1 vol.

La Calprenède et le Roman classique. In-16. (Emile Paul, éditeur).. 1 vol.

L'avènement du Mysticisme passionnel au théâtre. — La Morale de Dumas fils. (In-18, Félix Alcan, édit.). 1 vol.

Sur la Philosophie de l'Impérialisme................

L. Estève, Une Nouvelle Phychologie de l'Impérialisme. In-18. 1913. (Félix Alcan, éditeur................ 1 vol.

R. Gillouin. Une Nouvelle Philosophie de l'Histoire moderne et française. In-16, 1921 (Grasset éditeur.).... 1 vol.

SAINTE-BEUVE

AGENT, JUGE ET COMPLICE DE L'ÉVOLUTION ROMANTIQUE

AVANT-PROPOS

Dans ses *Portraits littéraires*, à propos de *Diderot*, Sainte-Beuve nous a, certain jour, de sa plume la plus souple, dévoilé le secret de son art, et cette confidence, consentie comme à l'improviste et sans aucune prétention théorique, nous paraît préférable de beaucoup à l'interprétation, plus artificielle et plus ambitieuse, qu'il a donnée de sa méthode vers la fin de sa vie, poussé sans doute par le désir de rivaliser avec Taine pour la rigueur de son procédé analytique. Lorsqu'il entreprend, dit-il, un de ces « portraits » qui ont fondé sa réputation de critique, il s'enferme pendant une quinzaine de jours avec les écrits de l'homme fameux dont il va dessiner la silhouette : il l'examine et le retourne à loisir afin de le contempler sous des angles divers. Cette familiarité intellectuelle de tous les instants lui donne l'impression de passer quelques jours à la campagne en compagnie de son modèle : c'est, dirions-nous aujourd'hui, une interview de longue haleine. Instamment sollicité de révéler sa courbe vivante, chaque trait se perfectionne alors à son tour dans le dessin de l'artiste, de même que chaque étoile vient luire à son point sous le regard du penseur nocturne, dans la trame d'une belle nuit d'été. Au type vague, général, abstrait qu'un premier coup d'œil avait révélé au visiteur, se superpose et s'incorpore, par retouches successives, une réalité de plus en plus individuelle et vivante : le peintre voit ainsi naître et grandir sous ses yeux la ressemblance. Enfin sonne l'heure et parfois la minute révélatrice où ce peintre saisit inopinément « le sourire, le tic familier, la gerçure inaperçue, la ride intime et doulou-

reuse du front qui voudrait se cacher en vain sous les cheveux clairsemés ». A cet instant, l'analyste s'efface derrière le créateur : le portrait vit et parle : l'œuvre de résurrection est achevée.

Sainte-Beuve devenu illustre, a posé de la sorte devant maint critique à son tour. Ceux qui ne se contentent pas de lui consacrer un article de journal ou de revue ont mis plus de quinze jours à pénétrer dans l'intimité de son œuvre et de sa personne morale : les lettrés lui reviennent si souvent d'ailleurs qu'ils ne comptent plus près de lui leurs visites. Avons-nous distingué cependant pour notre part, le tic familier, la gerçure intime et la ride à demi cachée de son visage? Cette ride, à nos yeux, c'est le stigmate rousseauiste, ou romantique, préparé par son hérédité et par son ambiance, imprimé sur son front vers la vingtième année, lorsqu'il pénétra dans le jeune cénacle qui s'assemblait autour de Victor Hugo. Une telle gerçure se reforme pourtant et s'efface avec la trentaine sous l'influence de nos grands classiques chrétiens que dut fréquenter longuement l'historien de *Port-Royal* : il devient alors le critique clairvoyant, le juge autorisé de ses premiers maîtres ou compagnons de jeunesse. Mais voici qu'au seuil de la vieillesse, la ride reparaît et se creuse : elle n'a plus l'attrait de se poser sur un frais visage : elle se fait grondeuse, agressive et nous gâte alors quelquefois le causeur exquis que nous aimions.

Telle est l'évolution que nous avons entrepris d'étudier dans ce travail, dont il nous faut excuser, avant tout, le caractère un peu théorique, le vocabulaire un peu spécial parfois. Certes, la vie privée de Sainte-Beuve nous fournirait de plus piquants commentaires. En revanche, il serait assez difficile d'en traiter avec le respect que nous devons à nos lecteurs. Nous n'y toucherons donc, çà et là, que d'une main légère, et nous nous efforcerons de compenser la gravité de notre développement par sa brièveté, en prenant soin de ne pas fatiguer l'attention qui nous est libéralement accordée.



INTRODUCTION

LE NOVICIAT

Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer, le 23 décembre 1804, quelques semaines après la mort de son père, un fonctionnaire du service public des Droits réunis, qui s'était marié à cinquante-deux ans seulement et qui mourut (d'une « esquinancie »), peu de mois après cette union tardive. Le futur critique des *Lundis* ressemblait physiquement à sa mère : mais, au moral, il ne paraît pas avoir reproduit les traits distinctifs de cette personne pratique et terre-à-terre, qui — nous le tenons de lui, — ne marqua jamais « aucune condescendance pour sa rêverie de jeunesse ». Dans le recueil de documents et de souvenirs que Troubat, — le dernier en date de ses secrétaires, — a publié sous le titre du *Clou d'or*, nous lisons une confidence, assez énigmatique, il est vrai, de sa plume, sur cette période de sa vie : « Il y a eu dans mon enfance, écrit-il, quelque chose qui m'a empoisonné la douceur du sentiment de famille ! » Que signifie cette vague indication ? Peut-être l'enfant eut-il à souffrir de l'étroitesse intellectuelle de sa mère, issue de modeste bourgeoisie provinciale, et aussi d'une sœur de Mme Sainte-Beuve, qui vivait au foyer de la veuve. Cette hypothèse trouverait sa confirmation dans un passage du roman de *Volupté*, récit autobiographique pour une large part, ainsi qu'on le sait : « A un grand fonds de reconnaissance pour la bonne famille qui m'élevait, expose le héros du livre, je joignais, l'avouerai-je une secrète conscience de *supériorité de condition*. Ces parents *du côté de ma mère*, je les aimais, je ne me souviens d'eux qu'avec émotion : ils comptent, encore maintenant, dans le fond de ma vie ; mais ils l'ignorent, ils l'ont ignoré, ils en ont souffert et s'en sont plaint ! » Amaury confesse en particulier ses torts vis-à-vis d'une parente et marraine de sa mère — (ne serait-ce pas une allusion à la tante dont nous venons de parler ?) — parente qu'il négligea obstinément de visiter pendant les dernières années qu'elle vécut dans son voisinage, et cela en dépit des plaintes réitérées de la vieille dame :

« Partie mauvaise honte, écrit-il, partie distraction aveugle, j'étais barbare !.. M'avez-vous cru véritablement ingrat et gâté de cœur?... M'avez-vous pardonné? » Rousseau comprenait à peu près de la sorte les devoirs de l'amitié, — sinon ceux de la parenté, qu'il n'eut guère l'occasion de pratiquer — et il aurait signé volontiers ces lignes significatives qui nous paraissent jeter quelque jour sur l'attitude un peu dédaigneuse et distante du jeune Charles-Augustin à son foyer de famille. Seul, Lamartine, serviteur à tout prix de l'idéal, nous a présenté sous un jour poétique cette relation de mère à fils qui paraît l'avoir été si peu dans la réalité: il a parlé, dans sa vieillesse, du temps où il visitait le poète des *Consolations* dans une petite maison que le poète habitait auprès du Luxembourg avec une mère « âgée, sereine, absorbée en lui »; et il ajoute que ce recueillement, cette mère, cette retraite, ce jardin, ces colombes lui plaisaient. « Cela me rappelait, écrit l'illustre enfant de la Bourgogne, les presbytères et les aimables curés de campagne que j'ai tant chéris dans mon enfance. »

Au moral, Charles-Augustin hérita donc plutôt ses dispositions de son père, car ce père fut un homme de sens droit et de jugement personnel; nous le savons par les notes qu'on nous a conservées de lui sur les dernières années du gouvernement révolutionnaire, qui furent aussi les dernières années de sa vie; il avait tracé ces notes sur les marges d'un livre du temps (les mémoires de Riouffe) qui fut plus tard donné par son fils à un camarade d'études, l'abbé Barbe. Nous en mentionnerons quelques-unes parce qu'elles sont intéressantes à rapprocher des opinions auxquelles s'arrêta quelque temps Sainte-Beuve, parvenu à la maturité de sa pensée : « Montaigne, écrit par exemple le fonctionnaire observateur, Montaigne a dit admirablement qu'il faut tout faire *pour* le peuple et non *par* le peuple. Ce peu de mots renferme plus de science politique que tous les écrits de Voltaire et de Rousseau! » Voici un autre aphorisme qui procède de la même inspiration critique et désabusée : « Le comte Alfieri, italien, revenu de ses principes exagérés en démocratie, avait coutume de dire : Je connaissais bien les grands, *mais je ne connaissais pas les petits*! » C'est-à-dire qu'en dépit des illusions psychologiques de son siècle et du rêve idyllique de son temps, Alfieri avait constaté dans le peuple les mêmes passions que dans les cours, et de plus anarchiques résultats de ces passions. Enfin nous signalerons, de la même plume, une remarque profonde

sur les divers aspects de l'égalité : l'égalité civile, l'égalité devant la loi serait seule réalisable selon lui dans l'état présent de l'humanité, tandis que l'égalité politique, l'égalité dans la valeur du suffrage et surtout l'égalité économique ou la rémunération égale pour des services forcément inégaux sont, l'une et l'autre, contraires à la nature des choses et doivent fatalement aboutir au désordre : « L'égalité des droits, écrivait donc M. Sainte-Beuve le père (dans une lettre de 1791 qui nous a été conservée), est bien différente de l'égalité insensée des fortunes... L'Assemblée Nationale, avec l'égalité des droits, veut l'égalité des choses... Cette égalité, la *Nature* cependant la *détruit à chaque pas dans ses ouvrages*. Je suis de l'avis de beaucoup de personnes qui assurent qu'il y aura une réforme de la réforme dans la législature suivante (il fallut attendre jusqu'à Napoléon Bonaparte). On a trop sacrifié à la postérité la génération vivante... Il y avait des abus énormes : il fallait les détruire, les mutiler au moins, pour en empêcher la reproduction, et non point tout bouleverser ! » C'est la sagesse même et Charles-Augustin, nous l'avons dit, devait retrouver, vers le milieu de sa vie, cette clairvoyance. Il ne saura point s'y fixer toutefois sans retour. Vers cinquante-deux ans, précisément à l'âge où s'éteignit son père, il commencera de revenir aux convictions de sa jeunesse, que lui-même a bien souvent qualifiées de « girondines ».

Un trait de son tempérament ne se discerne pourtant ni dans l'un ni dans l'autre de ses parents, et devint sans doute la source de son génie. Il fut, comme tant d'autres parmi ses contemporains, un « enfant du siècle » à la sensibilité étrangement, douloureusement vulnérable. Dans ses premières années, nous dira-t-il sur le tard, les sensations le pénétraient avec une acuité telle, que c'était comme « une fine lame d'acier qui lui entrait à chaque instant « dans le cœur ! » Un témoin de son enfance nous a d'autre part appris qu'il avait « peur de tout » dans son jeune âge. Il se défendit de son mieux contre les surprises ou les hostilités de la vie par des minuties singulières ou même par des manies bien caractérisées dans l'agencement de son existence.

Ses enthousiasmes de précoce lecteur allèrent aux plus fidèles disciples de Jean-Jacques : Bernardin de Saint-Pierre, Florian, Nodier, Ballanche, Mme de Krudener eurent successivement son suffrage. A un héros de roman qui lui ressembla, presque autant, sans doute que l'Amaury de *Volupté* — à cet Arthur dont il

esquissa la silhouette pour son ami Ulric Guttinguer qui devait plus tard reprendre et achever le portrait pour son propre compte, — il a prêté cette confidence : « Je pleurais souvent. Mon imagination, *tendrement mystique*, s'élevait dans la prière à des vœux de retraite et de sainteté. » — Joseph Delorme, une autre incarnation de lui-même, parle de la piété fervente qui s'était emparée de lui avant sa quinzième année, le portant à consacrer presque toutes ses heures de loisir à la fréquentation des églises, lui dictant, soir et matin, de longues prières dont il tirait le calme et la force (1). Enfin Amaury, son portrait le plus poussé, fut un enfant pur et pieux, ami du silence, de la régularité, du travail et de la prière, qui s'enthousiasmait pour les missionnaires de l'Inde, ces humbles et hardis confesseurs de la foi, dont il lisait avec passion les *Lettres édifiantes* : « Ils étaient pour moi, dit-il, ce qu'à d'autres *enfants du siècle* étaient les noms les plus glorieux et les plus décevants... les Barnave, les Hoche, les Vergniaud. » C'est-à-dire ceux qui deviendront à leur tour les héros de Sainte-Beuve, dans une autre période de sa formation intellectuelle.

Intelligent, pénétrant, exceptionnellement sensible et porté aux aspirations mystiques, c'est donc ainsi disposé qu'il aborda la vie personnelle et les responsabilités de l'âge adulte. Mais à ce moment, une seconde couche d'impressions, presque directement antagonistes aux premières, vint se superposer à celles-ci dans son cerveau et dans sa mémoire. Obligé de gagner sa vie, il dut faire violence à ses inclinations littéraires et entamer des études médicales. Rappelons le texte bien connu par lequel, au cours de sa vieillesse anticatholique, il a, selon nous, égaré plutôt qu'éclairé ses biographes sur les véritables racines de sa conception du monde et de la vie : « Je suis, a-t-il écrit sur le tard, l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai *commencé*, franchement et crûment, par le XVIIIe siècle le plus avancé, par Tracy, Daunou, Lamarck et la physiologie. *Là est mon fonds véritable !* » Nous venons de voir qu'il n'a nullement *commencé* par là, car la vingtième année est bien loin de marquer, pour la formation intellectuelle de l'être humain, un début ; à cet âge au contraire,

(1) Cet effort de l'impérialisme originel dans les cadres du christianisme émotif est presque toujours un signe de distinction d'âme, un présage de victoire dans les combats de la vie, dussent-ils être menés plus tard sous de tous autres drapeaux que celui du Christ.

surtout dans un esprit d'élite et d'exception, bien des traits sont alors fixés qui n'auront pas lieu de varier par la suite. Ce qui reste vrai dans l'affirmation de Sainte-Beuve, c'est qu'il se prépara sérieusement vers 1823 à la carrière savante qu'il se jugeait imposée par les circonstances ; c'est ainsi que ses acquisitions mentales de cette époque l'ont aidé à dégager, à affirmer son originalité propre.

Il a été plus sincère, ou tout au moins plus clairvoyant dans l'interprétation de ses souvenirs, lorsqu'il a dit (nous empruntons cette confidence au *Clou d'or* de Troubat) combien la discipline du collège et du laboratoire imposa de souffrances à la disposition émotive et rêveuse de son caractère. Ce fut à ce point qu'il aurait, dit-il, péri sans faute s'il n'avait pas trouvé de remède : « Alors, je compris, poursuit-il, qu'il fallait être philosophe ; et aussitôt, j'ai porté hardiment la pierre infernale aux racines trop tendres de mes sentiments. J'ai brûlé, brûlé. J'ai, en bonne partie, détruit. Je ne sais pas tout-à-fait comment on abolit les sentiments, mais j'ai des recettes sûres pour les arrêter, les ravager en moi, les empoisonner. » Il fait sans doute allusion à quelques substituts de nature grossière, tels que les accepte trop volontiers l'amoureux de Mme de Couaen dans le roman de *Volupté*. Mais ces sentiments qu'il lui a fallu combattre formaient son *fonds* véritable, et l'étude qu'il fit des « idéologues » ou des physiologistes avait donc en partie pour objet de corriger, nullement de soutenir ou de développer ses propensions natives.

C'est ce qu'il répète en d'autres termes, au surplus, à propos du poète Joseph Delorme, le pseudonyme qu'il choisit pour publier ses premiers vers. Delorme, dit-il dans la biographie de ce poète imaginaire qui figure en tête de son premier recueil lyrique, Delorme ayant achevé ses études scolaires dans une institution parisienne, dut songer avant toutes choses à s'assurer le pain quotidien. Aussitôt, sa raison, fortifiée dès l'enfance par des habitudes de régularité stricte et soutenue en outre par une immense curiosité scientifique, s'éleva d'elle-même contre ses inclinations de poète afin de les dompter : elle lui mit sous les yeux sa condition sociale, si médiocre et si précaire ; elle lui représenta qu'un joueur de lyre se faisait difficilement sa place au soleil en ces jours d'âpre concurrence vitale, et que sa lyre devait être brisée. *Après qu'il eut accompli ce sacrifice*, la vocation de Joseph *pour la philo-*

sophie et pour les sciences sembla se prononcer de plus en plus; il y porta toute l'ardeur d'un *converti de la veille*, tout l'orgueil d'un sage de dix-huit ans. Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'*éprit* de l'audacieuse impiété du XVIIIe siècle ou *plutôt de cette adoration* sombre et *mystique* de la nature qui, chez Diderot et chez d'Holbach, ressemble presque à une religion. N'est-ce pas là un aveu d'appétit mystique persistant, en pleine période de formation ?

Mais revenons à Sainte-Beuve en personne. Ses études médicales furent bientôt jugées trop arides par ce tempérament d'artiste, que des circonstances, tout extérieures et factices, avaient un instant jeté hors de sa voie. A cette heure décisive de sa carrière, son ancien professeur de rhétorique, Dubois, — qui devait jouer plus tard un certain rôle politique et diriger l'École Normale, — lui rouvrit des perspectives littéraires en lui demandant sa collaboration pour le journal *Le Globe*, où il fit en effet ses premières armes de critique. Dubois a raconté par la suite comment il alla voir un jour son élève malade et comment au chevet de son lit, il reçut la confession de ses angoisses : il constata, dit-il, chez cet enfant de dix-neuf ans « une sombre mélancolie, une volupté toute sensuelle et triste dans ses satisfactions (ce qui est peut-être une réminiscence involontaire du roman autobiographique de Sainte-Beuve) et une imagination suscitée par l'élan de tous les grands poètes nationaux et étrangers. Les doctrines d'Helvétius et de Hobbes (sources des doctrines idéologiques) *dévoraient* cette jeune âme ! » Son maître jugea qu'une telle nourriture était loin de lui convenir puisqu'il ajoute aussitôt : « Ma philosophie déiste, *puisée dans Rousseau*, habituée à l'optimisme, à la résignation chrétienne, s'attendrit et attendrit en même temps l'élève qui se confessait à son ancien maître. Je lui proposai de s'essayer dans *Le Globe* et de chercher là une distraction à ses noires idées. » Ainsi, par un intermédiaire, l'influence déiste de Rousseau agit alors une fois de plus pour remettre sur sa voie véritable un esprit qui ne trouvait en réalité dans le XVIIIe siècle encyclopédique qu'un « poison » pour son tempérament spirituel.

Rappelons que le journal dont nous avons prononcé le nom, *Le Globe*, venait d'être fondé par Pierre Leroux, alors simple ouvrier typographe. Ce devait être tout d'abord une sorte de « magazine », de couleur plutôt scientifique. Mais Dubois, associé

peu après à la direction de la feuille, la transforma en un instrument de protestation contre la littérature pseudo-classique de l'époque : il prétendit compléter l'œuvre purement destructive et négative de la Révolution par des réédifications, par des affirmations désormais urgentes : ainsi raisonnaient vers le même temps l'utopiste Saint-Simon et son disciple Auguste Comte. L'équipe du *Globe* se distinguait donc à la fois des doctrinaires et des romantiques avec lesquels on fut, plus tard, tenté de la confondre. « Il semble aujourd'hui à ouïr certaines gens, écrira Sainte-Beuve dans ses *Portraits littéraires* (1), que *Le Globe* n'ait eu pour but que de faire arriver plus commodément au pouvoir MM. les doctrinaires, grands et petits... après avoir passé six longues années à s'encenser les uns les autres. » La vérité, c'est que les chefs du groupe doctrinaire, Royer-Collard, Guizot, Broglie et Barante se montrèrent souvent sympathiques, mais aussi fréquemment critiques aux idées défendues dans les colonnes du journal. Des jeunes gens pauvres, des talents encore obscurs, des proscrits de l'Université furent ses plus actifs rédacteurs. Quant à l'école romantique, ralliée autour de Hugo dès lors, elle ne put jamais « faire irruption » au *Globe* et le gagner comme un organe à elle : mais elle y trouva des intelligences; elle y recruta des alliés tels que Leroux, Magnin, Sainte-Beuve surtout : et ce fut ce dernier qui regarda du côté des poètes nouveaux, tandis que Dubois s'occupait plus volontiers des historiens. Avant 1827, toutefois — date de sa liaison avec Hugo — le carabin de la veille subit surtout l'influence de Daunou qui représentait le rousseauisme assagi du cénacle d'Auteuil, ainsi que celle de Cabanis et de Lamarck dont il avait étudié de près les ouvrages.

Arrêtons-nous un instant à ses premiers articles du *Globe* pour en noter l'inspiration morale fort sage, chrétienne encore et nullement romantique. Remarquons par exemple, les réflexions que lui inspira le roman de l'*Etrangère*, signé du vicomte d'Arlincourt, un auteur à ce moment fort goûté comme on le sait. Ce livre, qui prétendait exercer sur le lecteur une action moralisatrice, mettait en scène l'amour, très byronien, d'Arthur, comte de Ravenstel, pour Agnès de Méranie, femme répudiée de Philippe Auguste : le héros de l'aventure se tuait après « s'être élevé par tous les degrés

(1) I., pages 314 et suiv.

de la démence, jusqu'aux plus horribles crimes! » écrit Sainte-Beuve qui juge fort sévèrement ce récit mélodramatique. Les productions de cette espèce, insiste-t-il, ne sont bonnes qu'à égarer les imaginations faibles : elles ne s'adressent pas aux esprits sains qui ne sauraient comprendre une telle « profondeur de démence » ; aussi l'auteur n'est-il nullement en droit de prétendre, comme il l'a fait, que « plus d'un jeune homme lira son livre avec fruit! » Non, s'il est insensé, ce jeune homme le lira avec *transport* et, s'il est sage, il le repoussera non sans dégoût, car ce qui est faux n'est jamais utile. Il y a même quelque chose de pervers ou tout au moins d'immoral dans cette falsification de la nature humaine qui nous la montre dégradée par d'indéfinissables passions, et poussée au crime par on ne sait quel vertige sans objet, qui la *calomnie* donc en lui prêtant ces désordres étrangers à sa constitution originelle et qui doit être considéré comme une insulte, un attentat prolongé contre les lois éternelles et sacrées de la raison.

Un peu plus tard, à propos des poésies érotiques de Tissot, Sainte-Beuve trace en ces termes le programme qu'il propose aux efforts des jeunes poètes de sa génération. — Sérieux et même, si l'on veut, un peu tristes, inquiets tout à la fois sur eux-mêmes et sur d'autres que sur eux, citoyens et patriotes avant tout, ces nouveaux lyriques se font un devoir de réserver, jusque dans leurs chants de plaisirs, une part à de plus nobles soucis : ils veulent en parlant de l'amour (au sens érotique de ce mot) parler aussi de tout ce qu'ils aiment. Le poète qu'ils encouragent par leur adhésion, est celui qui transporte la patrie, la liberté, l'humanité dans la passion amoureuse, qui sait relever les désirs et les tourments de la volupté par des douleurs et par des espérances d'un plus viril caractère. En un mot, le poète érotique digne de ce nom, c'est Béranger, lorsqu'il place l'appel héroïque de la cité jusque sous l'aile de la colombe, messagère d'amour! Et si Lamartine est mentionné dans cette page, d'une inspiration austère, c'est pour être jugé trop débile et laissé aussitôt de côté avec quelque dédain. — Mais cette attitude d'esprit va se modifier rapidement l'année suivante lorsque le jeune savant retournera vers ses propensions d'adolescence au contact de Victor Hugo, lorsqu'il laissera parler en lui l'enthousiasme, et toutes les audaces littéraires ou politiques auront son adhésion passionnée.

LIVRE PREMIER

SAINTE-BEUVE AGENT DE LA PRÉDICATION ROUSSEAUISTE (1827-1834)

Dans les études de Sainte-Beuve sur la poésie du XVIe siècle qui furent alors remarquées des connaisseurs, quelques rapprochements établis par lui entre les hommes de la Pléiade et ceux du cénacle romantique nous font connaître la nouvelle direction de sa pensée. En écrivant ce livre, expliquera-t-il par la suite, il avait pour objet de mettre en relief un même besoin de rajeunissement et de liberté dans les deux époques qu'il compare. Il ne conseilla pas d'imiter les amis de Ronsard, mais seulement d'entreprendre à leur exemple une rénovation de l'instrument poétique. Enrichir la palette littéraire de quelques tons agréables à l'œil, ajouter quelques notes harmonieuses aux accents déjà connus, quelques couplets aux rythmes en usage, son ambition n'allait pas au delà. Le caractère des essais sur le XVIIe siècle qu'il publia dans la *Revue de Paris* entre 1828 et 1830 n'est pas moins modéré. Ces pages sont d'un romantique prudent, ami de la mesure et de la règle. Le poète idéal du critique, ce serait un André Chénier combiné avec un Mathurin Régnier, ou encore un Jean Racine qui, demeuré grec par le tact et par le goût exquis, saurait porter dans ses œuvres tragiques l'inspiration franche et la langue drue de ses *Plaideurs*.

Nous chercherons donc autre part un écho plus franc de la transformation, ou mieux de la résurrection de son passé mystique qui s'était produite en son être moral à la suite de sa rencontre et de sa liaison amicale avec Victor Hugo. Nous trouvons dans ses *Cahiers* de notes une appréciation inattendue de son âge mûr sur le jeune cénacle romantique dont il avait partagé les ardeurs. Là, écrit-il, personne n'avait de *jugement*, ni Hugo lui même, ni Vigny, ni Nodier, ni les Deschamps, et il ajoute : « Je fis un peu comme eux durant ce temps : je mis mon jugement dans ma poche et me

livrai à la fantaisie. Au sortir d'une école toute rationaliste (nous dirions rationnelle plutôt) et critique, comme l'était le *Globe*, au sortir d'un commerce avec M. Daunou, ce m'était un monde tout nouveau (que le cercle de Victor Hugo), et je m'y oubliai, *savourant les douceurs de la louange* qu'ils ne ménageaient pas ; je donnai pour la première fois carrière à certaines qualités ou facultés poétiques et romanesques, que jusque-là, *j'avais comprimées en moi avec souffrance*... Hélas! Ces défauts (des jeunes romantiques) n'ont que trop éclaté depuis à la face de tous, etc... » On le voit, c'est bien le vra « fond » mystique et romantique qui surgissait ici dans le jeune rêveur devant la seule apparence d'un encouragement, d'ailleurs superficiel et banal : (car on sait jusqu'à quelle virtuosité Hugo devait pousser par la suite cet art de mettre la louange insincère au service de ses appétits dominateurs). Laissant là Tracy et Lamarck, Sainte-Beuve se fit alors poète et se donna tout entier à l'idéal *romantique* jusqu'à hasarder peu après une brève excursion dans la politique rousseauiste.

Nous porterons un instant notre attention sur les caractères de son œuvre lyrique.

CHAPITRE PREMIER

Sous l'impulsion du mysticisme esthétique. — Sainte-Beuve poète.

On a tant parlé de Sainte-Beuve poète depuis une trentaine d'années, on a si largement réparé le défaut d'attention, l'injustice même de ses contemporains qui traitèrent avec trop de dédain ses rimes subtiles et riches d'émotions pudiquement contenues, qu'il nous sera permis d'être bref sur un sujet désormais épuisé. Nous nous contenterons de mettre en relief les satisfactions qu'il chercha et trouva de ce côté pour les mystiques aspirations de son être.

Dans la préface de la seconde édition de son premier ouvrage lyrique, *Les poésies de Joseph Delorme*, — préface qui est datée des derniers jours de 1830, — il expose que les hommes de sa génération ont été successivement amoureux de la République et de Napoléon, de Mme de Staël et de Mme Roland, fous de *René* et des lettres de Mirabeau à Sophie de Monnier, de Diderot et de Béranger ; mais quand, pressés d'obtenir les consécrations de la gloire, ils

acceptèrent pour la plupart, d'aller s'*énerver* chaque soir dans l'embrasure des fenêtres au fond de quelque salon doctrinaire, soucieux qu'ils étaient de s'acquérir des patrons et des protecteurs, Joseph Delorme (c'est-à-dire Charles-Augustin Sainte-Beuve) connut plus que tout autre ces rêves déçus, ces passions refoulées, le besoin d'arriver et l'impuissance d'atteindre, l'orgueil intérieur et l'amer découragement. Il fut l'un de ceux que les « protections » qui s'offraient ne réussirent point à apprivoiser, et qui aimèrent mieux « se ronger que de s'attiédir. » Retourné presque aussitôt à sa solitude hautaine, il entreprit d'étudier sur lui-même la maladie de son époque ; il publia son diagnostic, et scandalisa par sa franchise les salons bien pensants qu'il avait un instant fréquentés : on jugea ses confessions misérables et choquantes : on lui opposa Werther, René, Manfred, Adolphe, toutes les grandes douleurs philosophiques et *aristocratiques* qui avaient su concilier la confidence hardie et la soigneuse tenue littéraire, conserver jusque dans leurs plus scabreuses confessions le décorum de la bonne compagnie! Rapprochement peu équitable à son avis! Car ce « pauvre diable » de Joseph, dit-il, n'avait pas eu le choix de ses douleurs. Il ne possédait pas un château héréditaire comme René ; il ne briguait pas les faveurs d'une grande dame comme Adolphe. C'était du fond de son faubourg et du haut de sa mansarde qu'il lui fallait tenter de se faire entendre!

On sait que malgré ces obstacles il rêva l'ascension du Parnasse et qu'un instant il put se croire en bonne voie pour se hausser jusqu'au sommet de la glorieuse montagne. Guizot n'avait vu dans le fictif Joseph Delorme qu'un Werther « carabin et jacobin ». Mais le recueil suivant du même poète — parlant cette fois sous son nom véritable, — *Les Consolations*, avec leurs aspirations catholiques et leur résonance apaisée, reçurent des salons un favorable accueil à la veille des événements de juillet 1830. L'auteur qui regardait toujours avec un œil d'envie vers les grands lyriques de sa génération, les Lamartine, les Hugo, les Vigny, put se croire en bonne voie pour les rejoindre dans l'empyrée de la gloire! Vaine espérance! Son inspiration parut se dessécher avant d'atteindre à l'épanouissement qu'elle semblait promettre. Les *Pensées d'août*, qui ont pourtant de belles pages, suscitèrent la critique acerbe ou même la parodie « inconvenante » ; et leur auteur n'usa plus désormais que de la prose. Il avait manqué ce bonheur qui échoit,

dit-il, inopinément à certains poètes, lorsqu'un matin, sans y viser, ils atteignent à « quelque chose de bien venu qui prend place aussitôt dans toutes les mémoires! » Il ne devait pas satisfaire le vœu si ardemment exprimé par lui dans ses *Portraits littéraires* (1) : « Oh! rien qu'un petit roman, un petit poème! Quelque chose d'*art*, si petit que ce soit de dimensions, mais que la perfection ait couronné et dont, à jamais, on se souvienne! Voilà ce que je tente, ce à quoi j'aspire, et *vainement!* Oh! rien qu'un denier d'or marqué à mon nom et qui s'ajouterait à cette richesse des âges, à ce trésor accumulé qui, déjà, comble la mesure! Rien que le *Cimetière* de Gray, la *Jeune captive* de Chénier, la *Chute des feuilles* de Millevoye! »

L'inspiration essentielle de sa poésie, il l'a plus tard définie assez exactement au début de ses *Causeries du lundi*, lorsqu'il a parlé de ce jeune Stagyre que saint Jean Chrysostome favorisa de ses conseils et de ses encouragements parce qu'il s'était attiré, par sa conduite décousue, la réprobation des chrétiens de son église, et passait même auprès de ceux-ci pour *possédé du démon*. Ce Grec de la décadence, expose donc Sainte-Beuve, est le premier type bien reconnaissable de cette famille d'esprits dont Werther et René ont été les plus illustres représentants parmi nous. Car la désespérance de Werther et l'ennui de René ressemblent de bien près au « démon » de Stagyre, ces dispositions de l'âme se manifestant les unes et les autres par le dégoût injustifié de la vie qui procède de l'abus de la rêverie, par un sentiment orgueilleux d'*isolement* moral, par l'illusion d'être *méconnu*, par la propension à mépriser le monde et à se croire le plus désolé des hommes, tout en faisant profession d'aimer sa tristesse et de la cultiver avec soin dans son âme. Tel fut aussi l'état d'esprit de Joseph Delorme; il s'atténuera quelque peu dans les *Consolations* sans cesser d'y être reconnaissable et présent.

Nous trouvons une fois de plus les mêmes dispositions de la pensée chez l'autre *Alter Ego* de Sainte-Beuve, chez le jeune Amaury dont l'aventure sentimentale est le sujet du roman de *Volupté*. Amaury nous apprend en effet qu'à la première lecture du *René* de Chateaubriand, il se sentit frémir jusqu'au fond de l'âme, parce qu'il crut se reconnaître tout entier dans le frère in-

(1) I. 121.

fortuné d'Amélie. Beaucoup plus tard, lorsque Sainte-Beuve se fera le biographe assez âprement critique de l'auteur de *René*, il lui adressera de nouveau cette apostrophe passionnée : « Nous sommes vos fils, ô René! Notre gloire est d'être appelés votre race... Quand le génie de la prière et de la foi est venu vers nous, un rameau à la main, c'est par vous qu'il nous est apparu... Comme vous, nous nous sommes agenouillés, encore une fois, devant le Dieu de nos mères et nous *avons cru un moment que nous croyions!*... Nos inconstances ont été les vôtres. Ne soyez jamais renié par notre race, ô René. Soyez, dans cette tombe, tant souhaitée, à jamais honoré par nous, etc... » Un hommage qui nous permet de conclure encore à l'étroite parenté spirituelle des deux hommes (1).

En terminant ce rapide examen du tempérament poétique de Sainte-Beuve, nous donnerons une brève mention à son quatrième recueil de vers, le *Livre d'amour*, qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'on y trouve réunis les poèmes qui traitent ouvertement de sa passion pour Mme Victor Hugo, tandis que ses *Consolations* ne marquaient que le début, à peine avoué, de cette passion et n'en osaient que la très discrète confidence. Pour une fois heureux en amour, il n'a pas voulu dérober à la postérité les effusions lyriques dans lesquelles il croyait avoir enfin donné sa mesure. Illusion de sa part une fois de plus! Car cette publication a choqué les âmes délicates sans changer le rang honorable et pourtant secondaire qui lui avait été dès lors assigné par la postérité entre les lyriques prodigieux de son temps.

Aussi bien ses poésies se faisaient-elles de moins en moins harmonieuses avec les années. Sur le tard, (dans une lettre à Maxime du Camp), il les présentera comme des vers que rien ne prédestine à être détachés et cités en public, comme des vers *boiteux*, pressés, enfermant moins de mots que de sens, des vers de chambre faits pour l'ombre, non pour le soleil, l'antithèse même des rythmes pindariques : et l'on a peine à comprendre, en effet, qu'il ait été assez peu sévère aux improvisations de sa plume pour imprimer, dans ses *Portraits de femmes*, des rimes telles que les suivantes (il s'est avisé de versifier quelques pages d'un roman de Mme de Souza : et c'est une certaine Mathilde qui parle, après être entrée au couvent par déception d'amour) :

(1) Page 55.

Tout cœur fidèle a son signe et son vœu;
Edmond l'honneur, Mathilde Edmond lui-même;
Mais ces soupirs, tressaillement que j'aime
Sont-ils de moi, d'une vierge, de Dieu (1)?

La nature lui avait refusé le don du rythme et par conséquent interdit de cueillir le laurier du poète. Avec sagesse, il se restreignit enfin à l'office de guetteur et de vigie sur l'Océan poétique où son cri de découverte resta mêlé d'émotion et de joie. Quand on a soi-même des portions de l'artiste, a-t-il expliqué plus tard, quand on l'a été un moment ou qu'on a désiré tout au moins de le devenir, la vigilance sur les productions d'autrui devient extrême. Le coup d'œil est rapide, rarement trompeur : on reconnait avec un instinct vif, presque jaloux, les lumières qui émergent de l'horizon et vont, successivement, éteindre les anciennes : quelque chose nous parvient très vite de tout ce qui *hâte l'oubli qu'on fera bientôt de nous*, de tout ce qui présage à d'autres les honneurs ou les palmes que nous avions ambitionnées pour nous-mêmes. Dans sa nouvelle intitulée *Une vie de poète*, l'écrivain allemand Tieck a décrit avec vérité ce mouvement de tristesse d'abord jalouse, en Marlowe, le dramaturge anglais, obligé de constater les premiers succès de Shakespeare : mais Marlowe se décide à l'admiration pour son jeune rival, et, par là, se sauve de la souffrance.

Sainte-Beuve a le plus souvent fait de même, bien qu'on ait dit tant de fois le contraire, et ses réserves sur les grands romantiques ont à notre avis, des motifs plus avouables que celui de la jalousie dénigrante ou de l'envie incapable de se contenir : ce sont en effet des objections morales, non pas artistiques qu'il leur oppose : nous essayerons bientôt de le prouver. Et, d'autre part, il a raison de le proclamer, ses propres tentatives poétiques ont grandi en lui l'artiste qui s'est ensuite affirmé, de façon incontestable, dans son roman de *Volupté*, dans son histoire de Port-Royal et dans mainte page de son œuvre critique. On ferait erreur, a-t-il expliqué quelque part (2), si l'on pensait que la poésie ne puisse se produire au jour que parée des attraits du rythme et de la mesure. Elle se manifeste aussi par une lumière d'expression vive et juste qui resplendit soudain dans quelque soigneuse analyse, par le sens propre, l'esprit, la vie qu'elle restitue aux choses en les traduisant par le verbe.

(1) *Portraits contemporains*. I. 424.
(2) *Portraits contemporains*. II. 285.

Cela est très vrai de sa prose infiniment souple et nuancée, dont on sait en effet quelles satisfactions elle réserve aux esprit délicats. Choisissons pour finir et à titre d'exemple, parmi les innombrables réussites de sa plume, l'étonnant paragraphe descriptif qu'il a consacré à Villemain, professeur en Sorbonne (1) : « Dans l'entraînement de la parole, écrit Sainte-Beuve de ce prestigieux orateur, sa présence d'esprit lui a joué plus d'une malice, car son naturel irrésistible s'échappe alors : il a ce que les anciens appelaient les jeux de l'orateur, *dicta*, *sales*, l'anecdote aiguisée, la sortie imprévue, que son masque expressif et spirituel accompagne. Si la saillie est trop forte, trop hardie (jamais pour le goût) si elle a trop porté, il la ressaisit au vol : il la retient, et elle échappe encore ! Et c'est quelque temps une lutte engagée de la vivacité et de la prudence, un miracle de flexibilité et de contours, de saillies lancées, reprises, rétractées, expliquées, toujours au triomphe du sens et de la grâce ! »

N'est-ce pas là un merveilleux couplet de virtuose, sûr de son instrument, de son doigté et de son art? Mais il faut arrêter ici notre étude du romantisme juvénile de Sainte-Beuve. Nous allons le voir occupé à de moins attrayantes besognes qu'à celle d'exprimer par les balancements harmonieux du verbe les plus impérieuses et les plus subtiles émotions de son âme.

CHAPITRE II

DANS L'ENIVREMENT DU MYSTICISME PASSIONNEL. — ADÈLE HUGO. — « VOLUPTÉ »

Au début de l'année 1830, Sainte-Beuve écrivait à son ancien camarade, l'abbé Barbe : « Je suis en proie au *vague des passions* (le mal de René, comme on le sait) que personne peut-être n'a ressenti aussi cruellement que moi... J'ai la réputation d'un homme *fort exagéré en romantisme*. Ce sont là des préjugés; je tiens très peu aux opinions littéraires ». Peut-être, mais le romantisme est bien autre chose encore qu'une opinion littéraire, et c'est pourquoi les

(1) *Portraits contemporains*. I. 18[illegible].

lecteurs ou amis du jeune écrivain se montraient clairvoyants lorsqu'ils l'associaient d'instinct au mouvement rousseauiste, à cette heure de sa carrière. *Volupté*, le titre du roman si révélateur, si pénétrant, dans lequel Sainte-Beuve a disséqué son âme à notre profit, ne sera, de son propre aveu, que le mot choisi par lui pour exprimer tant bien que mal « cette sorte d'ennui tendre assiégé de *hantises pieuses* » qui fut la nuance particulière du mal de l'auteur au sein de l'universelle névropathie moderne ; usure nerveuse qui naît de l'effort d'adaptation très intense dont l'allure vertigineuse du progrès matériel pendant l'ère individualiste et bourgeoise nous impose la nécessité.

La plupart des biographes de Sainte-Beuve ont donné une grande importance à une prétendue période catholique de sa pensée qui se placerait entre 1829 et 1835 environ, période au sortir de laquelle il aurait marché sans hésitation ni recul vers l'incroyance, vers le positivisme, enfin vers l'anticléricalisme tranchant qu'il afficha pendant les dernières années de sa vie. C'est là, selon nous, une vue peu exacte de son évolution intellectuelle, et l'époque de sa vie pendant laquelle il a manifesté en effet quelques velléités catholiques se caractérise à nos yeux par une crise de mysticisme *passionnel*. Il accommode tout simplement de son mieux, à cette heure de son existence, son attitude théorique et le ton de ses écrits à la croyance de ses amis Hugo, mari et femme, qui étaient alors très décidément chrétiens l'un et l'autre ; de là l'illusion de ses observateurs insuffisamment attentifs qu'une circonstance contribue d'ailleurs à maintenir sur la fausse voie dans laquelle ils se sont engagés. Son déguisement catholique, qu'il adopta par une sorte de mimétisme mental instinctif, ne lui est point tout d'abord apparu comme un déguisement à lui-même. Il a été sincèrement désireux du repos d'esprit que procure une foi précise et une ferme croyance. Mais là ne fut jamais le ressort vrai de son activité vitale ; Pons, l'un de ses secrétaires, nous fait pressentir le secret de son attitude lorsqu'il lui attribue une virtuosité singulière dans l'*art de relever à ses propres yeux la femme qui glisse*, de lui voiler sa faute et de lui embellir sa faiblesse. Nous chercherons de ce côté le mobile principal des attitudes vaguement religieuses qu'il affecte à ce moment de son évolution intellectuelle.

I. — Sur les sentiers de la passion adultère

L'amour auquel nous venons de faire allusion est désormais assez notoire pour qu'on puisse sans trop de scrupule lui donner la place qu'il mérite d'occuper dans l'histoire littéraire et morale du dernier siècle. Nous rappellerons donc que, dans les premiers jours de 1827, Sainte-Beuve lie connaissance avec le jeune ménage Hugo, logé à sa porte, et met sa plume de critique, dès lors estimé, au service des légitimes ambitions de renommée que nourrit le grand poète. Après deux ans d'intimité affectueuse, vers la fin de 1828, il se reconnaît épris de l'épouse de son ami, Adèle Hugo, et les mois suivants sont donc pour lui remplis d'angoisses, d'hésitations, peut-être de remords anticipés. Au milieu de 1829, la jeune femme s'aperçoit enfin de la passion dont elle est l'objet : elle ne paraît pas avoir songé à y couper court, rassurée qu'elle fut sans doute par les affirmations platoniques de son soupirant. Celui-ci incline d'ailleurs adroitement dès lors ce platonisme glissant vers le christianisme mystique (qui en procède pour une part comme on le sait), exploitant ainsi, nous l'avons dit, les sentiments de piété qui sont à ce moment communs aux deux époux entre lesquels il partage ses affections les plus ardentes.

En novembre 1830, Hugo discerne à son tour les sentiments que sa femme inspire à son ami, et, chose plus singulière encore, lui non plus ne songe pas à couper court ou à trancher dans le vif : poussé par quel mobile, c'est ce que nous aurons à discuter dans un instant. En mars 1831, il découvre qu'Adèle, jusque-là épouse éprise et tendre, n'est pas sans payer son amoureux de quelque retour. Il se produit alors entre les deux hommes une explication et un compromis dont les clauses sont mal connues, mais qui maintient les apparences extérieures de leur amitié pendant quelque temps. Plus tard, Sainte-Beuve insinuera dans l'oreille de certains confidents que Hugo aurait été conduit à cette tolérance ou même à cette complaisance, — assez étrange, il faut le reconnaître — par une considération fort mesquine, par sa vanité d'auteur, par le désir de conserver l'appui d'un critique de plus en plus influent sur l'opinion lettrée. En réalité, il paraît avoir agi sous l'impulsion d'une optimiste et généreuse confiance dans la loyauté du couple tenté.

Pendant cette période de relations déjà moins familières entre les deux hommes, Adèle accorde à son soupirant des rendez-vous clandestins dans une garçonnière située près de l'hôtel Saint-Paul — ce qui est une imprudence plus grave que les précédentes, bien qu'elle lui résiste encore à ce qu'il semble. — Au début de 1833, Hugo, peut-être instruit de ces entrevues pour lui si suspectes et si blessantes, s'affiche ouvertement de son côté avec Juliette Drouet qu'il ne quittera plus sa vie durant. Sainte-Beuve aurait alors exploité cette situation sans scrupules et c'est à ce moment que se placerait la chute d'Adèle, si chute il y eut toutefois. Mais les probabilités sont pour cette solution radicale du problème après les précisions du *Livre d'amour*, après d'autres allusions de l'amant heureux dans les ouvrages parus de son vivant, après les publications récentes et si curieuses de M. Louis Barthou. — Pourtant Hugo paraît n'avoir jamais cru à sa totale infortune conjugale.

La rupture entre Sainte-Beuve et lui se place en 1834 seulement : elle fut motivée, du moins en apparence, par un article peu chaleureux du critique sur les pages que le poète venait de consacrer aux *Mémoires de Mirabeau*; et, quelques mois plus tard, le fossé fut creusé davantage encore par une étude de Sainte-Beuve sur *les Chants du Crépuscule*; il y blâmait, de façon fort intelligible pour ses lecteurs, la promiscuité qui règne, dans ce recueil de vers entre les morceaux qui s'adressent à l'épouse et ceux qui chantent la maîtresse de l'auteur. Il semble d'ailleurs que Mme Hugo restant attachée à son mari par le cœur, sa peu explicable faiblesse ait trouvé son terme presque en même temps que l'amitié de son mari pour son amant. La rupture totale entre elle et Sainte-Beuve n'aurait eu lieu pourtant qu'au début de 1837, laissant place ensuite à des relations d'amitié et même de complicité littéraire aussi difficiles à comprendre que tout le cours de ce roman bizarre.

Oui, tout est très difficilement intelligible à notre avis dans cette aventure. Écoutons un contemporain qui nous renseignera sur l'aspect physique du séducteur à cette date : « Je le trouve intéressant, en écrit Quinet le 19 janvier 1830 — c'est-à-dire au temps des progrès du critique dans la faveur de son aimée, — malgré sa figure joufflue et pantelante, blanche plutôt que pâle. Il est petit, gros, et surtout gauche ! Mais il a de la simplicité, rien d'un petit maître et suffisamment l'air d'un cinquième étage ! » C'est-à-dire, sans nul doute, que l'aspect du poète de *Joseph Delorme*, récem-

ment publié, s'accorde avec le ton de ses vers révoltés. — Comment donc une femme profondément religieuse qui, adolescente, a fait un mariage d'amour avec un jeune homme de son âge, a eu de lui plusieurs enfants, s'est passionnément attachée à cet époux qu'elle continuera d'entourer de sollicitude jusqu'à son dernier jour, comment une telle femme se laisse-t-elle détourner de ses devoirs par un homme sans beauté, sans génie (il passait tout au plus pour un talent à cette date), d'allure peu conquérante et qui ne partageait qu'à demi, avec des réserves et des réticences, ses plus essentielles convictions religieuses ? Il y a là un problème psychologique dont la solution assurée nous échappe, et sur lequel, nous sommes réduits aux conjectures, plus ou moins vraisemblables. Ses données véritables se dérobent à nous en effet, l'un des acteurs de l'aventure n'ayant rien trahi de ses impressions ou souvenirs (si nous exceptons une confidence tardive de Mme Hugo à Alphonse Karr, dont le témoignage peut être suspecté sur ce point) : l'autre n'ayant parlé que par allusions ou par confidences fragmentaires, soigneusement formulées à son avantage.

La solution jadis proposée par Jules Lemaître dans ses spirituelles conférences sur *Les péchés de Sainte-Beuve*, c'est la « bêtise » de Mme Hugo. Mais cette bêtise n'est nullement certaine : nonchalante, dépourvue d'énergie peut-être, cette belle personne a mainte fois fait preuve d'intelligence et de perspicacité selon nous. Nous pencherions plutôt à croire qu'elle devint la victime d'une surprise, provoquée certes par ses imprudences et ses étranges faiblesses, mais qui n'eut pas de lendemain peut-être, ou presque pas. Sainte-Beuve aurait alors amplifié son triomphe à plaisir dans les pages pleines de suffisance, qui ont pris place en son *Livre d'amour*. Son roman de *Volupté*, si largement autobiographique, nous paraît appuyer cette hypothèse (1). Nous y lisons en effet que la femme au cœur pudique, confiante et sans désirs, est assez comblée de voir son ami à ses côtés, lui abandonnant tout au plus sa main pour un instant et le traitant comme une sœur traite sa sœur chérie : mais que l'homme, au contraire, fut-il doué du caractère discret

(1) Et aussi cette apostrophe au *plaisir* qu'il a mise en note à l'un de ses *Portraits contemporains* (III, 145). « Je n'ai jamais conçu l'amour sans toi, sans ton espoir, sans ta promesse, sans ta possession enfin et tes grâces abandonnées. Tu souris *trop peu* à nos amours que tant d'obstacles jaloux traversèrent : tu souris pourtant assez, ô plaisir, pour que l'image en reste au fond de mon cœur pleinement couronnée ! »

d'Abel ou de Jean (le disciple aimé), souffre en secret de cette position incomplète et fausse qui le blesse dans sa *nature secondaire*, sourdement grondante et agressive. C'est l'attitude que Sainte-Beuve reprendra dix ans plus tard aux côtés de Mme d'Arbouville et que, moins contraint par son catholicisme de commande, il traduira franchement par la cynique théorie du *Clou d'Or*, mais sans aucun succès cette fois.

A un homme disposé de la sorte, insiste le psychologue si curieusement scrutateur de *Volupté*, les moments les plus harmonieux en apparence deviendront vite une douleur, un péril, une honte, l'exposeront à des retours égoïstes sur lui-même, lui conseilleront l'*irritation et la cruauté*. C'est pourquoi, tandis que Mme de Couaen (Adèle) goûte dans le tête-à-tête avec Amaury (Charles) des douceurs et des joies qui l'incitent à remercier Dieu pour l'avoir dotée à la fois d'un mari qu'elle vénère et d'un ami qu'elle estime, cet ami hasardera dans l'occasion des exigences assez crues, qu'elle aura peine non seulement à contenir, mais même à comprendre!

Pourtant, ce sont de vagues aspirations mystiques qui font le sujet le plus fréquent de leurs conversations quotidiennes, et tel devait être aussi le thème habituel des entretiens de Sainte-Beuve avec Mme Hugo dans le tête-à-tête : elle, donnant sincèrement l'accent catholique à ces effusions religieuses, assez singulièrement motivées, lui s'efforçant de prêter les mêmes résonances à la piété rousseauiste dont il était réellement animé à cette époque de sa jeunesse. Nous pouvons nous faire une idée de leurs dialogues émus par certains textes que nous possédons de la plume du jeune critique-poète et dont nous allons étudier les subtiles nuances de sentiment et de pensée.

Écoutons par exemple de quel ton il dédie au mari d'Adèle, en décembre 1829, le recueil des *Consolations* qui est l'expression la plus marquée de ses prétendues sympathies catholiques : il y a là une très adroite indication voilée et destinée à la seule Adèle des alternatives par lesquelles l'auteur de ces vers a passé durant l'année qui s'achève : amoureux pendant six mois sans être compris, mais assuré depuis six autres mois que son amour est toléré. « Lorsqu'une jeune âme, écrit-il donc à Victor, subit une de ces profondes maladies morales qui décident de sa destinée, si elle survit et en triomphe, si, la crise passée, la liberté humaine re-

prend le dessus et recueille ses forces éparses, alors le premier sentiment est celui d'un bien-être intime, délicieux, vivifiant. On essuie son front de sa sueur froide : on s'abandonne tout entier au bonheur de renaître et de respirer. » Nous savons déjà que l'auteur de ces lignes ambiguës respire en effet plus à l'aise depuis le mois de juillet précédent et nous savons aussi pourquoi : mais le mari, abusé, ne concluera qu'à une crise d'aspiration vers la croyance, qui s'est heureusement dénouée par un élan de confiance et de gratitude envers le Ciel.

« Vous m'avez consolé d'abord, reprend le poète des *Consolations* en s'adressant au ménage ami, et ensuite vous m'avez porté à la source de toute consolation véritable. Si la mystérieuse semence de la *rêverie* a été jetée en nous et a germé sous nos larmes dès l'enfance, si nous nous sentons de bonne heure malades de la maladie de saint Augustin et de Fénelon... il n'y a qu'une voie ouverte pour échapper à l'*ennui* dévorant et au *mysticisme insensé* par les formes divines et permanentes imposées (dans le christianisme) au repentir, à la prière et au pardon (il s'agit sans doute du confessionnal) ...Nous parlons souvent de tout cela, ô mon ami... et nous différons quelquefois *un peu*, parce que vous êtes fort et que je suis faible ! ». — Hugo est encore pleinement catholique, au moins d'attitude, en ces derniers mois de la Restauration, répétons-le, et Sainte-Beuve fait donc mine de se laisser guider par lui, sans hâte et sans décisive démarche, sur des voies dont nous savons quel est, dans son esprit, l'aboutissement entrevu.

II. — Caractère factice du catholicisme de Sainte-Beuve.

La dédicace placée en tête des *Consolations* s'adresse surtout à Victor Hugo ; mais plus d'une pièce du recueil est dédiée à Mme Hugo en particulier : cherchons à préciser le caractère de ces derniers morceaux. L'amoureux prudent ne s'avise pas d'inculquer à son amie le mysticisme passionnel qui le conduirait à la réalisation de ses vœux, sur le ton impérieux et tranchant qui sera, peu après, celui des héros de Sand : prédication qu'on peut résumer à peu près en ces termes : « Dieu a mis dans mon sein la passion, il est en train de la mettre dans la vôtre : obéissons de concert à la voix du Ciel ! » Car cette voix de l'instinct rebelle aux règlements sociaux que le christianisme disait celle d'un Tentateur aux visées dévasta-

trices, le Quiétisme, continué par le Rousseauisme, l'a transposée dans de plus honorables parages! Mais, à l'acceptation de ces maximes nouvelles il faut une préparation mentale que Mme Hugo n'avait pas reçue : chrétienne rationnelle d'éducation, elle ne supporterait pas une pareille franchise. Son séducteur choisit donc de lui murmurer à l'oreille avec des ménagements infinis : « L'amour que je ressens pour votre personne, cet amour humain très élevé, très pur, réveille en moi, par une influence sympathique, l'amour divin que j'y avais laissé assoupir! Dans les limites où je forme le projet de la contenir, cette passion est donc bien *voulue de Dieu*, elle aussi, ne serait-ce qu'à titre de *consolation* pour le passé triste et d'aiguillon pour la plus entière conversion future! » En d'autres termes, cette passion adultère est, — selon lui, — une manifestation détournée (oh! combien) de la grâce céleste. Il ne se hasarde point à se réclamer d'un Dieu-Nature, plus ou moins ouvertement conseiller de liberté amoureuse : il invoque un Dieu toujours chrétien d'apparence qu'il montre en disposition de favoriser, pour le bien futur des âmes, certaines émotions érotiques sublimées de ces âmes. C'est une forme, très ingénieuse, du platonisme, conservé et cultivé dans l'âme européenne par le genre romanesque et par l'évolution parallèle des mysticismes d'amour à travers le Moyen âge et les temps modernes. Ecoutons plutôt les accents de cette Muse plaintive et quelque peu sournoise.

La première des pièces du recueil qui portent en épigraphe les initiales d'Adèle : à Mme V. H., dépeint cette belle personne fort mélancolique en dépit de son bonheur conjugal et maternel accompli. Elle dirige vers le ciel « sa noire prunelle » avec une expression de profonde tristesse :

C'est que, même, au delà des bonheurs qu'on envie,
Il reste à désirer dans la plus belle vie;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué,
Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué.....
Que, dans le fond obscur de notre humble destin
Se révèle l'espoir de l'éternel matin.....
Et ce grave penser qui *ramène au Seigneur*
Soutient l'âme et *console* au milieu du bonheur!

Le mari comprendra que l'ami de la maison aspire au ciel : la femme mieux renseignée sur les émotions de cet ami, interprétera

sans doute de plus exacte manière « le désir » dont il est question dans cette strophe.

Un autre détour du poète est plus subtil encore : il consiste à combiner habilement le mysticisme esthétique, l'aspiration au génie considéré comme un présent du ciel (c'est là son lien de disciple à maître avec le mari), au mysticisme passionnel, à la thèse de l'amour voulu de Dieu dans tous les cas, qui a pour objet de l'avancer dans l'intimité de la femme : la transition du premier de ces états d'âme au second étant si habilement ménagée que, seul, un regard averti par les révélations ultérieures du *Livre d'amour* (ou préalablement éclairé comme celui de Mme Hugo par des aveux antérieurs) parvient à les distinguer l'un de l'autre. C'est, en effet, sous le couvert de sa double *amitié* pour les époux, amitié quasi-amoureuse dont le génie de Victor est le seul objet avoué, que Sainte-Beuve va plaider sa cause sentimentale auprès d'Adèle. — Dans une autre pièce dédiée à Mme V. H., nous apprenons qu'un « nuage » vient de passer entre elle et le poète — nuage qui pourrait bien être né de la tardive clairvoyance de la jeune femme sur les sentiments du jeune homme à son égard, puisque, précisément, le morceau est daté de juillet 1829. — On va voir combien l'amphibologie y est habilement maniée et soutenue, puisque le lecteur, même mis en garde, ne pourra discerner si le lyrique parle de son amour, désormais connu de celle qui l'écoute, ou de son amitié mystique à l'égard du grand poète des *Odes* et des *Orientales*. — Pourquoi, dit-il d'abord en vers (d'ailleurs franchement médiocres cette fois), pourquoi lui faire injure en doutant de la qualité de son dévouement :

Pourquoi, lorsqu'ici-bas, à l'ennui condamné,
Las de soi-même, on s'est à *quelque autre* donné,
Qu'en cet *autre* on a mis son âme et sa tendresse,
Ses foyers, son orgueil et toute sa jeunesse.....
Lorsqu'autre part qu'en nous notre espoir refleurit,
Lorsque, pour *l'être aimé*, pour tous ceux qu'il chérit,
Pour leur salut, leur *gloire* (!) et pour leur moindre envie,
A toute heure, on est près de dépenser sa vie,
Pourquoi venir alors nous dire que *la foi*
Est morte aux cœurs humains, que chacun tire à soi ?...
Et quand on vit, qu'on s'aime et que *l'on a pleuré*
On pardonne, on oublie, et tout est réparé.

Lendemain d'explication entre Adèle et l'ami, sans nul doute ; en tout cas évocation d'une scène qui a provoqué les « pleurs » du

poète et qui, la dédicace l'établit, a eu Adèle mais non point Victor pour second acteur; enfin un involontaire aveu sur la sollicitude du rimeur pour la *gloire* de *ceux que chérit l'être aimé*. Comment douter après cela que l'*être aimé* soit, non point Victor comme le lecteur vulgaire est invité à le comprendre, mais bien Mme V. H., comme celle-ci le comprendra fort bien! Quant au mari, il lira lui aussi sans comprendre; il se félicitera de l'attachement gratuit que lui voue un homme de cœur et de talent!

La pièce XIIe du Recueil, adressée à *Deux absents*, et dont l'épigraphe est empruntée de *Werther*, — ce qui est un indice et une audace, — réunit du moins les deux époux dans une commune effusion de tendresse :

Êtres chers, objets purs de mon culte immortel.....
Ailleurs, ici, toujours, vous serez tout pour moi.
Couple heureux et brillant, je ne vis plus qu'en toi!...

Dans la IVe pièce, le poète fait à un autre ami de lettres, à Ulric Guttinguer, la confidence de son nouvel amour qu'il met nettement sur le compte de la volonté céleste :

Depuis que de mon Dieu la bonté paternelle
Baigna mon cœur enfant de tendresse et de pleurs,
Alluma *le désir au fond de ma prunelle*
Et me ceignit le front de *pudiques* couleurs
Et qu'il me dit *d'aller vers les villes des hommes*,
Si, touché des cris sourds de la chair qui murmure
Sans attendre, ô mon Dieu, le fruit vermeil et frais
J'ai mordu dans la cendre et dans la pourriture.....
Pardonne à mon délire, etc.....

Ce serait bien si le fruit vermeil était la compagne de vie que le Dieu du christianisme rationnel consent par l'un de ses sacrements au jeune homme, — encore que le rôle de ce Dieu ne soit pas d'allumer le désir au fond des prunelles humaines : — mais, dans la confidence à Guttinguer, ce fruit mis par Dieu en réserve et dont l'imprudent n'a point attendu le don, c'est une femme mariée et la femme d'un ami très cher! Il rencontre, en effet, depuis quelque temps, poursuit-il, une « blanche beauté » dont il ne doute pas qu'elle ne se conforme en fin de compte aux intentions du Très-Haut sur la destinée de son élu. S'il mérite d'être pardonné pour ses anticipations sur cet étrange décret du Ciel en sa faveur, c'est

qu'il se promet de suivre désormais plus docilement une impulsion dont il discerne enfin le sens !

> Ces beaux pieds transparents, faits pour fouler la rose,
> Je les ai vus..... *Mon Dieu, fais que je puisse aimer!*

Enfin, dans la pièce XIe du *Livre d'amour* (fait presque tout entier de poésies d'une date plus tardive) c'est à l'amie elle-même que s'adresseront ces effusions ambiguës du mysticisme passionnel qui font fâcheusement songer à Tartuffe aux pieds d'une autre épouse :

> Nous sommes, mon amie, aussi pleins d'innocence
> Qu'en s'aimant tendrement le peuvent deux mortels!
> *Ne t'accuse de rien!* Tes vœux purs dans l'absence,
> Pourraient *se suspendre aux autels!*
>
> Te vient-il du passé quelque voix *trop sévère*,
> Redis-toi tout le bien qu'en m'aimant tu me fis ;
> Que par toi je suis doux et chaste et que ma mère
> Me sent pour elle meilleur fils!
>
> Tu n'as jamais connu *dans les oublis extrêmes*
> Caresse ni discours qui n'ait tout respecté.
> Je n'ai jamais tiré de l'amour dont tu m'aimes
> Ni vanité, ni volupté !

La volupté devait enfin venir, si nous en croyons la suite du *Livre d'amour* et, quant à la vanité, ce livre lui-même en est bien le monument le plus insigne si l'on réfléchit qu'il fut imprimé et distribué sous le manteau à quelques intimes, environ dix ans après l'aventure qu'il commémore, et cela, au mépris des prescriptions les plus élémentaires de la délicatesse et de la courtoisie, sinon de la reconnaissance !

On voit quelle est la source trouble d'où procède le douteux catholicisme des *Consolations* dont le dernier reflet éclairera *Volupté* cinq ans plus tard. Ce roman qui, au point de vue psychologique, reste un incontestable chef-d'œuvre est de fort suspecte inspiration morale. Au Jean-Jacques des *Confessions*, il emprunte le thème idéalisé de l'amour pour la femme d'un ami (Mme d'Houdetot pouvait passer pour mariée à Saint-Lambert dans les conventions de l'époque). A *Werther*, il fait le même emprunt tout en aggravant le cas du séducteur, puisque l'Allemand a du moins connu et aimé Charlotte jeune fille et sans même la savoir fiancée tout d'abord. De *René*, il copie cette attitude, si commode à l'immoralisme romantique, qui consiste à se raconter dans ses péchés avec com-

plaisance sous prétexte de fournir un exemple *à ne pas suivre*. Mais il n'a pas mené son roman jusqu'à la conclusion qu'il assure lui avoir pu donner dans la vie réelle.

Madame de Pontivy sera plus explicite : il écrivit cette nouvelle lorsqu'il sentit lui échapper Adèle, dans l'intention de la retenir et de la fixer à ses côtés. L'héroïne montre une sorte de fierté modeste ou même de sauvagerie timide qui isole son âme et la fait parfois méconnaître. Mariée très jeune, elle sera persuadée qu'elle aime son époux : mais lorsque des circonstances politiques auront contraint cet époux à l'exil, elle aimera beaucoup plus véritablement M. de Murçay, un calviniste, converti *de force* au catholicisme parce qu'il était parent de Mme de Maintenon : « Il rougissait à ce seul souvenir, peu calviniste d'ailleurs aussi bien que *légèrement catholique* : homme *sensible* plutôt, comme on allait bientôt dire ! » En d'autres termes, rousseauiste de tempérament et de tendance aussi bien que Charles-Augustin Sainte-Beuve. Leur liaison suit cependant son cours et Mme de Pontivy y devient avec le temps *plus passionnée*, tandis que M. de Murçay, pour sa part, se sent *bien comblé* (ce qui est sensiblement plus froid). Mais quoi, ajoute son historien si particulièrement renseigné, le bonheur en chacun a ses teintes et les teintes de la félicité restent chez lui *pâlissantes* parce que, très vite, il y combine une sorte de tristesse qui en augmente peut-être le charme, mais qui en dérobe aux autres l'éclat. Cet esprit si fin, cette âme si tendre qui avait eu tous les avantages *dans les préambules de la passion*, se repose volontiers plus tard, sur ses lauriers de conquérant érotique, content de se perdre avec passivité dans les flammes de son amie. Et celle ci se montre peu satisfaite de son attitude nonchalante, ainsi qu'elle nous paraît fort autorisée à le faire sentir.

Il semble que le prétendu catholicisme de Sainte-Beuve, qui avait contribué à son succès amoureux, ait commencé de *pâlir* en lui après son triomphe aussi bien que la teinte de sa félicité érotique et que son dévouement à l'école romantique ou au chef de cette école. C'est du moins ce qu'il fait entendre par les dispositions d'esprit qu'il prête à son Murçay, installé dans les bonnes grâces de Mme de Pontivy. Esprit éclairé et libre, écrit-il, ce gentilhomme finit par se révolter contre le groupe de molinistes intrigants qui gravitent autour de son amie. Des excès de pareils fanatiques, Murçay avait souri tout d'abord : il s'en irrite à la longue parce qu'il est

contraint de servir sa maîtresse dans ce déplaisant entourage et de faire constamment effort pour l'*en séparer par la pensée* (Sainte-Beuve s'était montré très froissé par la part que Mme Hugo prit à la campagne de propagande romantique d'où sortit le triomphe d'*Hernani*). Son monde à lui en effet, le monde conforme à sa délicatesse de goûts aurait été bien plutôt celui des Caylus, des du Deffand et des Parabère, ou encore le monde de Mme de Lambert et de M. de Fontenelle (lisons le salon de Mme Récamier et celui de la comtesse Molé).

Ce sont là il faut l'avouer, de bien subtiles et médiocrement persuasives excuses pour la nonchalance amoureuse, et Mme de Pontivy en vient à juger son amant trop tiède à son égard. Alors celui-ci entreprend de se justifier par un plaidoyer directement inspiré de Jean-Jacques et que tout le récit a certainement pour objet de rendre plausible : « Quoi, dit-il, en prenant l'offensive à son tour, votre cœur n'a pas eu un cri à ma rencontre ? J'ai eu des torts, des détails de *froideur, de négligence,* je le confesse et j'en pleure. Mais que sont-ils, et combien me les suis-je *reprochés !* Combien de fois en ai-je souffert ! Je les aurais rachetés aussitôt échappés, mais le monde, survenant, me contraignit, et *ma foi en vous* d'ailleurs, répondait à tout. Je croyais à un feu perpétuel qui purifie. Je croyais tellement à un abîme sans fond où *aucun de mes torts ne s'amassait !* » C'est l'attitude habituelle de Rousseau en amour, et en amitié plus encore.

Dans la nouvelle de Sainte-Beuve, Mme de Pontivy se laisse convaincre et sourit de nouveau à son amant : leur amour connaît de la sorte plusieurs printemps successifs, durant lesquels son ardeur, à elle, laisse place aux nuances, tandis que ses *lueurs* à lui, se renforcent jusqu'à l'ardeur. Mais l'amie se lassera enfin de ce renversement des rôles érotiques tels que la galanterie romanesque en a fixé pour nous les normes ; et dans la réalité, Adèle ne tenta pas même de provoquer le renouveau que semblait désirer son séducteur. Quant à l'ardeur de ce dernier, il nous apprend par les derniers vers du *Livre d'amour,* qu'il la perdit pour avoir trop recherché la « nuance ». Dans les derniers jours de 1837, il écrira de Lausanne à Marmier : « Je ne reverrai ni n'écrirai jamais ! J'ai été si blessé d'une telle *indifférence :* mais blessé, cela veut dire que j'en souffre encore ! » Telle est l'ordinaire conclusion des amours « éternels » pour les cœurs « sensibles » de ce temps.

Vinet, le critique calviniste, dira plus tard après avoir lu *Madame de Pontivy* que dans cette nouvelle, une affection illégitime est environnée d'*on ne sait quelle trompeuse auréole d'innocence et de vertu*, ce qui est la tradition rousseauiste depuis l'*Héloïse*. Enfin nous rappellerons, pour terminer cet exposé, un texte bien connu de Sainte-Beuve dont on a dit qu'il traduisait sa pensée de vieillesse plutôt que celle de sa trentième année, mais qui demeure véridique en son fond selon nous, et qui apporte une éclatante confirmation à notre thèse : « J'ai fait, écrira-t-il en 1863 à l'épicurienne Hortense Allart, *un peu de mythologie chrétienne* en mon temps... C'était un moyen d'arriver aux belles et fixer un plus tendre amour ! » Quant à la demi-publicité donnée par lui à ses vers d'amour coupable, nous rappellerons qu'il l'a expliquée publiquement, à mots couverts, en ces termes dans son étude sur Fauriel (1) : « N'oublions pas que la mesure de la moralité varie singulièrement avec les siècles et selon les pays. L'imagination des poètes a été, de tout temps, très sujette à *fausser cette mesure*. Il arrive souvent à un poète de s'éprendre si tendrement de son passé, même d'un passé douloureux, même d'un passé *déréglé et coupable*, qu'il s'y attache davantage en vieillissant, qu'il le ressaisit étroitement par le souvenir, qu'au risque de perdre plus tard *en estime*, il sent le désir passionné de le transmettre, et qu'il a la faiblesse d'en vouloir tout consacrer. Je recommande cette considération à ceux qui ont sondé, dans quelques-uns de ses recoins secrets, cette *nature morale des poètes !* » C'est en effet comme « poète » que Sainte-Beuve s'est longtemps accordé et a recommencé de se consentir à la fin de ses jours toutes les licences du mysticisme esthetico-passionnel. N'oublions donc pas cet aveu qui explique, à notre avis, toute la dernière partie de son activité critique.

CHAPITRE III

Mysticisme social. — La déception de 1830.

Nous avons, dans notre précédent article, essayé d'établir que Sainte-Beuve fut, par tempérament, un romantique, qui tenta d'abord d'exprimer sa conception de la vie par la poésie lyrique,

(1) *Portraits contemporains*, II.

puis, après l'échec de cette tentative, par le roman autobiographique, à l'exemple des plus illustres parmi ses frères en mysticisme rousseauiste. Dans l'un et dans l'autre domaine, il a fait preuve d'un incontestable ou même d'un rare talent. Mais, en poésie, l'insuffisance de son sentiment rythmique, dans le roman, la médiocre ampleur de son imagination créatrice ont rétréci et bientôt fermé devant lui toute perspective de glorieux avenir. Il a résolu, en conséquence, de demander à la critique et à l'histoire les ressources nécessaires à son existence et, s'il était possible, la renommée, les honneurs qu'il se sentait interdits sur la voie d'abord choisie par lui de préférence à toute autre. Toutefois, avant de quitter cette voie sans esprit de retour, il a quelque temps jugé en poète et en romancier le gouvernement de son pays : il a mis sa plume au service du rousseauisme ou du romantisme politique ; et c'est cet épisode de son activité intellectuelle que nous projetons d'étudier maintenant. Le sujet est de caractère grave et nous nous excusons d'avance pour l'effort que nous allons être contraint de demander à votre bienveillante attention. Il est, en revanche, assez actuel, car le mysticisme démagogique n'a pas cessé de jouer un grand rôle dans les agitations sociales de l'heure présente.

L'influence rousseauiste, assez modérée pourtant, de Daunou, de Dubois et de quelques rédacteurs du *Globe*, développa chez Sainte-Beuve, dans le sens politique, sa disposition mystique de naissance (de même que sa fréquentation chez Victor Hugo encourageait en lui le mysticisme esthétique et le mysticisme passionnel). Il nous a dit que Mme de Staël avait été, dans cette direction, son initiatrice, au moyen de ses premiers livres, le traité de l'*Influence des passions* et celui *de la Littérature dans ses rapports avec les institutions sociales*. Lorsque, parmi ses *Portraits de femmes*, il tracera, avec respect, avec une visible complaisance, la silhouette morale de Germaine Necker, il nous apprendra qu'il a lu les premiers écrits de cette femme à la virile intelligence, non pas lorsqu'il eut atteint sa vingt-cinquième année, comme elle-même conseille de le faire, mais un peu plus tôt, à l'âge où tout est simple encore et vigoureux, en politique aussi bien qu'en amour, à l'âge des solennelles résolutions. Elle lui parut aussitôt la plus illustre interprète d'une époque qui eut, dit-il, son mérite et sa gloire, le règne éphémère de la Constitution de l'an III, c'est-à-dire les débuts du Direc-

toire. Elle vint exprimer à ses yeux, de la façon la plus complète, l'élan philosophique et poétique exalté, enthousiaste et pur de cette période républicaine que ne souilla point le crime politique : elle lui parut avoir réalisé, en littérature « l'équivalent d'une marche de Moreau sur le Rhin ou de quelque premier combat d'Italie! » En réalité, la littérature de cette époque représente, au lendemain de la Terreur jacobine, une tentative de retour au *girondinisme* émotif et pavé de bonnes intentions ; et cela malgré la rude expérience de la nature humaine authentique que les Français venaient de réaliser sous le régime de Marat et de Robespierre.

C'est dans ces dispositions « girondines » que les événements de juillet 1830 trouvèrent le poète des *Consolations*. Par malheur, les lendemains immédiats des trois journées « glorieuses » n'eurent rien de très satisfaisant pour cet état d'esprit, dépourvu de maturité, qui est une forme spécieuse — et jusqu'à un certain point normale dans la jeunesse en effet, — de ce que nous appelons volontiers le mysticisme social, la foi dans la bonté de l'humaine nature pour résoudre, sans grand effort individuel, avec un minimum de discipline extérieure, les difficiles problèmes de l'ordre et du progrès d'ensemble dans les sociétés modernes, Sainte-Beuve a exprimé par une image heureuse (dans son étude sur *Jouffroy*) (1) ses déceptions de cette heure amère. Les espérances, constate-t-il, avaient été fort exaltées chez les jeunes gens de cœur généreux entre 1821 et 1830 : on se sentait marcher vers une révolution, et on se le disait l'un à l'autre : on gravissait ensemble une montagne sans voir au juste où se plaçait le sommet, assuré pourtant qu'il ne pouvait être loin désormais. Les derniers obstacles franchis, qu'allait-on découvrir du haut de cette cime aérienne? A coup sûr, ce qu'on verrait serait grand et consolant. On achèverait la tâche révolutionnaire interrompue depuis trente années, on ferait triompher la justice et la vérité, on régénérerait le monde! Les pères avaient dû mourir dans le désert : on serait la génération qui atteint la Terre promise!

Tandis qu'on se flattait de la sorte en cheminant, poursuit le poète des *Consolations*, le dernier sommet, qu'on n'attendait pas de sitôt, surgit soudain au détour d'un sentier (c'est la crise des ordonnances royales). L'ennemi l'occupait en armes : il fallut

(1) *Premiers Lundis*. I. 298 et suiv.

escalader la pente, ce qu'on fit au pas de course et avant toute réflexion. Alors, lorsque nul rideau de terrain ne resta pour entraver la vue, lorsque le tumulte et l'étonnement de la victoire eurent cessé, quand la poussière tomba peu à peu et que le soleil qu'on avait d'abord devant soi, eut cessé de remplir les regards, voici ce qu'on distingua : *une espèce de plaine*, une plaine qui recommençait plus longue qu'avant l'ascension qu'on venait d'achever, et *déjà fangeuse!* La vérité, interromprons-nous ici, c'est qu'on se retrouva en présence des hommes, êtres de chair et de sang, mais non point des fantômes astréens de l'hallucination rousseauiste qui forment depuis bientôt deux siècles le mirage dont se leurre le socialisme romantique, lorsqu'il est sincère, lorsqu'il n'est pas un simple instrument de règne entre les mains d'ambitieux dénués de scrupules. Mais, revenons à la pittoresque allégorie de Sainte-Beuve. La masse libérale, poursuit-il, ne laissa pas de se ruer pesamment dans l'espace qui s'ouvrait devant elle, comme en une Lombardie aux fécondes campagnes. Par cette foule enivrée de sa conquête, l'élite fut débordée tout d'abord, bientôt divisée et déconcertée. Plusieurs, entre ceux qu'on réputait des meilleurs, firent comme la masse et proclamèrent qu'elle faisait bien! Mais, pour ceux qui avaient espéré de l'effort commun les plus nobles résultats, il devint clair que cette génération, si pleine de promesses et tant flattée par elle-même, ne serait pas encore celle qui toucherait au but!

Non seulement, elle ne devait pas atteindre à ce grand résultat social qu'elle s'était proposé tout d'abord et qu'elle avait paru digne de saisir, insiste encore Sainte-Beuve, mais la plupart de ses guides, découragés de leur échec ou dégoûtés de leur tentative, ne songèrent plus à réaliser ce qu'ils portaient en eux de possibilités généreuses. Aucun ne sembla devoir sortir du rang pour grandir à distance, comme c'avait été le lot de leurs pères, auteurs du premier élan révolutionnaire : soit parce que, dans la distribution tardive des grandes renommées au dépens des renommées moyennes, il se glisse toujours trop d'oublis ou même de mensonges pour que les contemporains puissent prendre en main sans délai la responsabilité d'un choix, si nécessairement arbitraire : soit qu'en effet, parmi ces chefs diversement doués, qui menèrent le grand assaut de 1830, aucun n'eût en lui l'étoffe d'un homme de génie.

Cette page brillante nous permet déjà d'entrevoir la nuance des impressions de Sainte-Beuve durant les mois d'agitations et de violence qui se succédèrent entre 1830 et 1834. Il regrettera plus tard (comme George Sand, après 1848) que la guerre extérieure, la guerre que voulurent les Girondins de 1792, Jemmapes, Valmy, ces victoires imprévues, aient manqué à la troisième génération rousseauiste pour imiter de plus près la première. Mais, quoi qu'il en soit de cette très discutable opinion, le jeune poète traversa, sous l'influence de la déception et de la colère, un état d'esprit si agité, si confus même qu'il se déclarait par la suite incapable de se reconnaître lui même dans ses souvenirs de cette date : « Quant à ce qui m'arriva après juillet 1830 de croisements en tous sens et de conflits intérieurs, a-t-il écrit beaucoup plus tard — à Émile Zola, débutant de lettres, — je défie personne, excepté moi, de s'en tirer et d'avoir la clef. Encore se pourrait-il bien que, si je voulais tout repasser, nuance par nuance, je donnasse ma langue aux chiens ! » Comment prétendrions-nous faire la lumière sur une région lointaine dont l'explorateur en personne ne sait plus décrire le relief et les traits caractéristiques?

Nous nous contenterons d'indiquer comment s'apaisa peu à peu l'élan de son mysticisme social, après quelques mois d'espérances excessives. Le 15 février 1833, dans sa chronique littéraire de la *Revue des Deux Mondes*, il commence de mettre une sourdine à ses exaspérations de la veille et de marquer une évolution qui sera désormais rapide et sans arrêt vers la sagesse psychologique et politique. A propos d'un disciple de Charles Fourier, le « fou du Palais-Royal », comme l'avait baptisé la clairvoyance de ses contemporains (mais ce maniaque si bien caractérisé a aujourd'hui sa statue sur un boulevard parisien, ce qui est un signe des temps), le critique exprime son opinion plus réfléchie sur les utopies, de source rousseauiste, qui se donnaient alors carrière à la faveur du mysticisme social ambiant. Il ne laisse pas d'adresser tout d'abord un salut à tous ces fameux révélateurs. En vérité, s'écrie-t-il, quand on envisage la masse d'idées que remuent ces chercheurs intrépides, ces « fous » comme les appelle Béranger et comme on peut le redire après lui « sans injure », quand on compare les *éclairs qui jaillissent à chaque pas* de leur investigation intrépide, avec les préjugés creux qui se parent du nom de bon sens, l'ironie expire sur les lèvres. On voudrait se laisser convaincre : tout au moins sou-

haiterait-on de n'être pas *forcé de les combattre!* — Sainte-Beuve les combattra toutefois, avec ménagement et politesse, dans le numéro suivant du recueil de Buloz : aussi bien est-ce le temps où il exerçait un rôle modérateur sur la fougue passionnelle et sociale de George Sand préparant son roman fameux de *Lelia*. Il constate qu'un certain nombre d'esprits ardents, studieux, intelligents qui, jeunes encore, ont déjà passé par des phases diverses, commencent de joindre à un enthousiasme non épuisé une *maturité commençante*. Ceux-ci comprennent mieux, désormais, les mouvements douloureux de la société dont ils sont les témoins attristés; ils y reconnaissent l'enfantement d'un monde nouveau et s'emploient de leur mieux à le hâter : mais ils ont cessé de croire qu'une formule *unique* et souveraine pourra tirer du néant ce prodige ; car le temps des créations *magiques* est passé, car le progrès humain se fait désormais sous le soleil, au prix des sueurs de tous et sous l'impulsion de quelques guides de génie dont aucun cependant n'a le droit de se juger *indispensable* à l'œuvre commune.

Les esprits qui en sont venus à penser de la sorte, ont un rôle à jouer dans les compétitions de leur temps. Il leur faut *exciter* d'une part ceux qui douteraient d'une issue; *tempérer*, d'autre part, et modérer ceux qui arborent à tout propos un *labarum*. Qu'ils multiplient, en attendant, les points de vue de l'histoire et les documents de l'érudition, qu'ils soulignent les variétés *réelles* innombrables qui viendront déconcerter utilement les unités étroites et factices; mais aussi, qu'ils aient soin de remémorer de temps à autre le but à atteindre et la grande unité sociale, vague encore, complexe toujours, vers laquelle le siècle s'achemine à travers les obstacles. — Attitude prudente et expectante, on le voit, que ce programme tracé par lui-même à son activité du lendemain! Attitude qui ressemble de bien près, d'ailleurs, à celle dont il faisait naguère un crime à ses compagnons d'assaut de Juillet.

Mû par une perplexité dernière, ou peut-être tout simplement pour couvrir sa retraite vis-à-vis d'un allié qu'il abandonne, il écrit encore à Lerminier le mois suivant que, s'il était capable d'action pour sa part, ce serait dans un sentiment de guerre ouverte, dans une pensée *révolutionnaire*, impatiente souvent « et venant à travers et se produisant au dehors de l'enceinte ». Car bien des mots qu'il a écrits depuis peu et qui, en y pensant, lui reviennent à la mémoire lui feraient une obligation de cette conduite. Mais tout cela est

désormais au conditionnel, corrigé de « si », formulé dans ce langage vague dont il a le secret quand il se dérobe et qui, semé de latinismes imprécis, suggère sa pensée plus qu'il ne l'énonce. C'est qu'il s'achemine à grands pas vers la période rationnelle de son existence, celle dont l'examen nous occupera maintenant.

LIVRE II

SAINTE-BEUVE JUGE DU MOUVEMENT ROMANTIQUE (1834-1856)

Une triple et cruelle déception dans l'ordre passionnel, esthétique et politique achevait, vers 1835, de dégriser le jeune mystique, que nous avons vu entraîné par son tempérament dans l'orbite de Hugo, loin de ses précoces résolutions de sagesse auxquelles il va maintenant y revenir et s'attacher de plus durable façon. Dans la sphère de la passion, il lui a fallu subir l'abandon de Mme Hugo. Elle est retournée vers son époux, en dépit des infidélités affichées de ce dernier, aussitôt qu'a cessé définitivement cette amitié entre les deux hommes qui avait été l'occasion, et chose singulière, comme le véhicule de son sentiment mal expliqué pour Sainte-Beuve. Celui-ci ne retrouvera jamais un amour aussi flatteur à ses prétentions conquérantes. Sur le terrain artistique et littéraire, non seulement il est contraint de renoncer au laurier du poète en constatant l'indifférence ou même la malveillance du public à son égard, mais encore ses compagnons de lutte ne lui paraissent pas avoir beaucoup mieux réalisé l'idéal poétique qui leur était commun. En effet, dans l'enthousiasme de la victoire, après juillet 1830, il avait jugé que le tourment religieux obscur dont tressaille la société nouvelle, l'émancipation absolue à laquelle on la voit aspirer, tout conseillait à l'art de se tourner vers cette société avec confiance afin de traduire en œuvres excellentes les espoirs de l'humanité libérée. Or, sa pénétrante *raison* (1) a bientôt reconnu l'insuffisance morale et politique des choriphées du romantisme, auxquels le rattache encore l'intime alliance de la veille. De là, pour quelque temps, dans son for intérieur, une lutte pénible et dans l'expression de sa critique une pesante contrainte : en attendant que sonne

(1) *Cahiers*, 14-12.

l'heure où ses véritables sentiments se trahiront en dépit de lui-même et où il jugera sévèrement ses anciens amis. A ces talents, d'ailleurs si remarquables, soupirera-t-il alors, il a manqué un Louis XIV, pour leur donner le ton, un Boileau pour les éclairer sur leurs fautes de goût. Venus dans un siècle d'indiscipline et d'anarchie (1), ils se sont mis, par défaut de caractère, au diapason de leur entourage : ils se sont conduits non comme de nobles génies, ni même comme des hommes dignes de ce nom, mais, au pied de la lettre, comme des écoliers en vacances ! Aussitôt que la brèche a été ouverte dans la forteresse classique, personne, ou du moins. presque personne ne s'est plus trouvé là pour pénétrer dans la place : on a fait les plus gauches mouvements d'attaque, ou on n'a rien fait du tout ! — Ce dernier jugement est excessif, certes, mais il exprime bien la conviction de Sainte-Beuve : l'échec total du drame romantique, et (sauf son aspect lyrique) du mouvement artistique de 1828 dans son ensemble, sera désormais l'un des thèmes favoris de sa plume.

En politique, nous l'avons vu marquer, vers 1833, ses hésitations et son recul. L'année suivante, il publiera son roman de *Volupté* dont les aspirations catholiques et la conclusion sacerdotale (le héros entre au séminaire), choqueront grandement les mystiques sociaux de la tradition rousseauiste dont il avait été le coreligionnaire. Bientôt les ambitions qui lui sont venues par contagion, à lui aussi, vont l'entraîner à deux démarches qui aigriront davantage encore ses relations avec ses frères d'armes de la veille : une audience sollicitée de Guizot en vue d'obtenir une chaire à l'Ecole normale ; un article de complaisance sur Ballanche, ce patriarche du salon de l'Abbaye-aux-Bois, où le jeune critique a dès lors commencé de dresser ses batteries académiques. Dans cet article, il déclare regrettable que la branche aînée des Bourbons ait surtout « vécu à l'extérieur et par l'écorce », car elle aurait facilement enfoncé dans le sol national de profondes racines ! A cette lecture pour eux stupéfiante — rappelons-nous les articles sur les sergents de la Rochelle ou sur le rôle de Casimir Périer — Bastide et Raspail, deux notabilités du parti républicain, s'empressent de publier contre l'auteur une lettre de désaveu qui ressemble à une bulle d'excommunication majeure. « Tous les hommes de cœur, protestent-ils,

(1) *Causeries du Lundi*, VI, Etude sur Boileau.

ont lu avec étonnement et *indignation* l'article sur Ballanche! » Alarmé par cette manifestation hostile, le coupable se tourne vers l'un des chefs de l'opposition de gauche, vers Carrel dont il est en ce temps le collaborateur et l'ami pour lui demander patronage et protection. Mais Carrel se dérobe et se tait : « Ses refus calculés de prononcer une seule parole qui donnât tort aux violents, écrira Sainte-Beuve, m'apprirent qu'il n'avait lui-même qu'à un assez faible degré, malgré son renom de générosité, le sens spontané de la justice! »

Les deux incidents ont leur écho dans sa correspondance de ce temps où nous lisons que son article sur « le bon Monsieur Ballanche », a déchaîné sur sa tête un orage « qui n'est que trop grotesque ». Menacé de recevoir un double cartel, il n'en a pas moins quitté Paris pour Précy-sur-Oise, où il attendra la fin de la bourrasque : « En somme, explique-t-il, j'ai payé, à ce sujet, l'arriéré de *Volupté* et la peine de mon rapprochement avec les doctrinaires, car c'est ainsi que mes meilleurs amis politiques appellent mon désir d'être à l'École normale. Mon cœur a souffert dans cette dernière épreuve ! » Enfin ses relations avec Pierre Leroux, l'ouvrier devenu publiciste, ont commencé de lui dévoiler la psychologie vraie des mystiques du rousseauisme, car Leroux, littéralement, *se croit Dieu !* « Je l'aimais, lira-t-on dans les *Cahiers*, je faisais grand cas de lui, mais dans une certaine mesure et non pas comme d'un Dieu ni d'un révélateur. Or, c'est ce dernier rôle, ni plus ni moins, qui le tente. Leroux m'a fait comprendre qu'il y a, chez les systématiques (il faudrait dire chez les mystiques convaincus), une heure mauvaise où le charlatanisme se glisse aisément et où, si l'on n'y prend garde, l'indifférence sur le choix des moyens commence. C'est là *une amère et utile école* que je lui dois! »

Sous l'impression de ces diverses expériences, le politique que nous avons appris à connaître, le Girondin de 1792, qui a plus d'une fois parlé en Montagnard, va reculer soudain jusqu'au Constituant de 1789, — en attendant mieux. — Dans l'étude sur La Fayette, qui figure parmi ses *Portraits littéraires*, il écrira que le titre d'*homme de 1789*, dont le général offre la personnification équestre en relief, reste le plus honorable de tous, non seulement en politique, mais en *tous les genres* et dans toutes les carrières! Car il s'applique à des hommes d'audace et d'innovation sans doute, mais *avec limites et avec garanties*. Il existe en effet des novateurs

véritablement téméraires : ce sont les esprits *girondins*, plus ambitieux, plus étroits aussi, qui vont d'abord aux extrêmes, puis reculent devant les résultats obtenus parce qu'une *certaine honnêteté de goûts et de sentiments* les saisit, les tient et les *sauve*. Moins *honorables* que les Constituants, ceux-ci sont plus intéressants en revanche et même plus touchants : l'imagination les aime : elle les voit surtout romanesques et poétiques ! (Ainsi figuraient-ils dans les *Consolations* et dans *Volupté*, mais non pas avec les réserves qui sont désormais formulées par le poète et le romancier de la veille). Une limite plus ou moins rapprochée, mais cependant non douteuse, les sépare des esprits *jacobins*, qui n'ont ni leurs scrupules ni leurs repentirs.

Pendant quelque temps, ces divers groupes peuvent marcher ensemble : mais leurs qualités, leurs trempes diverses se marqueront avec le progrès des événements. Or, vers 1835, les *Jacobins* sont décidément trop nombreux, non pas du tout dans la politique seulement, mais dans la littérature, dans la poésie et même dans la critique. Rien ne les effraye ni ne les arrête. Leur mot d'ordre reste celui de Danton : « De l'audace, puis de l'audace, et encore de l'audace ! » Pour les incroyables gageures, pour les motions à outrance et l'*impudeur native* de la plupart d'entre eux, on ne saurait éprouver que du dégoût ! — Nul doute que le critique ne pense ici au Balzac de *Sarrazine*, de la *Fille aux yeux d'or*, d'*Une passion dans le désert*, ainsi qu'à Dumas père, Eugène Sue, Victor Hugo peut-être. Et il conclut en ces termes : « Oh, même en révolution *littéraire*, heureux qui n'a été que de 1789 et qui s'y tient ! C'est la belle cocarde. Girondin, passe encore ! On en revient avec honneur, *sauf amendement et judicieuse inconséquence !* Mais 93, jamais ! » Chez ce Girondin qui désavoue désormais toute complaisance pour la Montagne et se décide à faire retraite vers la position plus solide dont il vient de parler avec tant d'estime, nous allons constater l' « *amendement* » et la *judicieuse inconséquence* — en attendant l'amendement en sens inverse et l'inconséquence une seconde fois, mais moins judicieusement hasardée

CHAPITRE PREMIER

ABJURATION PSYCHOLOGIQUE. — « PORT-ROYAL »

Le voilà donc revenu, au moins pour un temps, — et « en tous genres », notons-le bien — de son « Girondinisme » (c'est-à-dire de son mysticisme) de jeunesse; l'heure a sonné pour lui des résolutions de sagesse. Ces résolutions, il en a, dix ans plus tard (1), indiqué le sens, lorsqu'il a fait remarquer qu'un tournant décisif pour la *Revue des Deux Mondes* — champ principal de son activité critique à cette date, — fut l'époque où l'élément *judicieux et judiciaire* commença de se dégager dans ce recueil et de se poser avec indépendance à côté des essais d'art et de poésie qui en remplissaient jusque-là toutes les pages. Le périodique célèbre de Buloz a, dit-il, accompli récemment d'heureux efforts pour compenser par l'importance de ses publications en haute politique, en critique philosophique et littéraire, en études sérieuses de toutes sortes ce qu'il perdait peu à peu en *fantaisie et en caprice* : évolution fort convenable à des hommes d'âge mûr qui ont passé par les diverses épreuves de leur temps et se montrent *guéris des excès*. Ce sont ces hommes-là qui se sont *dévoués* à produire une critique *de répression et de justesse, de bonne police et de convenance!* Or, tel fut exactement, selon nous, le programme des vingt années de la vie de Sainte-Beuve qui s'écoulent entre 1835 et 1855 : attitude judiciaire et, si l'on veut policière, dans le *bon* sens de ce mot : effort pour l'assainissement moral de son époque et de son pays.

Déjà, lorsqu'il aura continué, cinq années durant, un pareil effort, il se jugera en droit de proclamer (2) que la critique qui procède *par épuration graduelle* et par contradiction des erreurs ambiantes est la seconde face, et comme le second temps nécessaire dans la plupart des esprits attentifs et pénétrants. Au cours de leur jeunesse, cette saine critique se dérobe habituellement derrière la poésie et la préoccupation de l'art, ou, si elle prétend dès lors à marcher seule, l'*exaltation lyrique* s'y associe encore et la trouble. Mais, plus tard, lorsque la poésie s'est quelque peu évaporée et éclaircie, le second plan se démasque et la critique se glisse, s'in-

(1) *Portraits contemporains*, III. *La Revue des Deux Mondes* en 1845.
(2) *Dix ans après en littérature* (1840).

filtre dans le talent de toutes parts. Quelquefois, elle agit pour fortifier; plus souvent elle le transforme et l'engage sur une voie nouvelle. Mais il n'en faut pas trop médire d'ailleurs, quand même elle briserait cet art fragile et délicat qu'elle pénètre de sa substance, car on peut juger de lui que, lorsqu'il est *bien brisé en critique,* les morceaux en sont encore bons! On reconnaît ici l'accent de la confession personnelle : Sainte-Beuve s'efforce d'excuser vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de ses lecteurs sa renonciation à la poésie et son évolution vers l'histoire.

Certains talents qui ont eu peine à trouver leur voie, insiste-t-il en effet, rencontrent enfin quelque pis-aller honorable dont leur intérêt bien entendu doit les engager à se contenter. S'ils savent n'en pas faire fi, ils s'apercevront qu'ils sont en droit de l'envisager comme un progrès. En eux, la critique héritera de leurs qualités superbes ou naïves, de leurs erreurs même, et de leurs échecs mieux compris. Tous les courants de notre époque incitent à ce genre d'activité intellectuelle et contribuent à préparer son règne. L'instituer largement en littérature, l'appuyer à des exemples historiques positifs qui la fasse vivre et la fertilisent, la *mêler, sans dogmatisme, à une morale saine et décente*, ne serait-ce pas, *dans le débordement général d'impureté et d'improbité* qui a suivi les journées de Juillet, rendre un service public, ou pour mieux dire, un service *social?* — Peut-on plus nettement rétracter qu'en ces lignes typiques le mysticisme politique qui avait dicté au collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* ses imprudents espoirs de 1830? L'industrialisme et la cupidité en littérature, conclut Sainte-Beuve ont atteint autour de nous, ainsi que l'orgueil, des proportions extravagantes qui font un camp bien délimité à tous les esprits de sang-froid, *revenus des aventures*, amis des justes et bienfaisantes lumières : une critique nouvelle *faisant digue au mal* et donnant appui au bien peut naître de là ; *elle est déjà née*, par la force des choses ! — Autre formule et très nette également du programme d'activité littéraire qui fut celui des années de maturité de notre auteur. Il nous faut maintenant discerner et préciser par quelles influences il avait été conduit à ces résolutions de sagesse morale et de salubrité sociale.

I. — Monsieur Jean, maitre d'école.

Ce titre est celui d'un des morceaux les plus développés de ces *Pen-*

sées d'Août qui reçurent du public un accueil si peu encourageant qu'elles terminèrent la carrière lyrique de leur auteur. C'est aussi l'une des pièces du recueil qui furent le plus critiquées, le plus moquées même au point de vue technique, car elle renferme des vers extraordinairement prosaïques ou raboteux. Un juge de goût sûr tel que M. d'Haussonville a pu la traiter d'insipide et d'incompréhensible : l'auteur lui-même l'avouait *compliquée* et la constatait *peu comprise*. Nous allons voir qu'elle est difficilement intelligible en effet parce qu'elle juxtapose dans un même personnage, sans essayer de les fondre ou de les concilier, les deux dispositions d'âme à peu près contradictoires entre lesquelles Sainte-Beuve hésitait encore à ce moment : psychologie optimiste de Rousseau, ou psychologie pessimiste de l'enseignement chrétien, outrée quelque peu dans son expression par le mysticisme janséniste. Mais précisément, cette opposition non conciliée, ce différend non solutionné fait pour nous l'intérêt de ces pages peu connues, sur lesquelles nous fixerons un instant notre attention.

Vers 1830, sur la suggestion de Lamennais, Sainte-Beuve avait entrepris son histoire de *Port-Royal*, et la psychologie solidement chrétienne de notre grand siècle classique — confirmée pour lui d'ailleurs par ses récentes observations sur les événements révolutionnaires qui mirent fin au règne de Charles X, — commençait de s'imposer à sa pénétrante intelligence. Il revenait par là aux convictions de son adolescence chrétienne et, comme lui à cette date, son *Monsieur Jean* va se tenir à peu près à mi-chemin entre l'Evangile et l'*Emile*. — Cet humble pédagogue, qui exerce sa profession dans un village voisin de Senlis (nous avons dit que Sainte-Beuve avait séjourné dans cette attrayante région de l'Ile-de-France) est le cinquième des enfants naturels que Jean-Jacques Rousseau abandonna successivement à la charité publique. Né en 1753, il a été élevé aux frais d'une dame charitable, la présidente de X, par un janséniste de la vieille roche, M. Antoine (un portrait de M. Collard, grand-oncle de Royer-Collard). Cet homme vénérable est un médecin de l'âme qui pratique l'art de la direction comme naguère les Singlin et les Du Guet :

Jean l'écoutait parler du germe naturel
Endurci, corrompu, du mal perpétuel
Que même un cœur d'enfant engendre s'il ne veille,
De la grâce surtout, (ô frayeur, ô merveille),

Qu'assez, assez jamais on ne peut implorer,
Assez tâcher en soi d'aimer, de préparer,
Mais qui ne doit descendre au vase qu'on lui creuse
Que par un plein surcroît de bonté bienheureuse.

La psychologie expérimentale et la morale à demi-mystique, mais solide encore, du Jansénisme sont ici résumées en quelques mots, comme on le voit. Jean est donc, vers ses vingt-ans, un *chrétien affermi* et la présidente qui le protège croit alors pouvoir l'éclairer sans danger sur son origine. Elle lui apprend de quel homme il est le fils : révélation qui l'engage à prendre contact avec les écrits de son père. Il parcourt tout d'une haleine ces livres « d'audace et de beauté, troublants, harmonieux » associant le mensonge à la vérité, mais toujours éloquents dans leur plaidoyer pour la *trompeuse* nature ou pour la *fragile* conscience :

Oh, qui, mieux que ce fils
Vous saisit, vous sonda dans l'œuvre enchanteresse
Embrassant, rejetant, avec rage ou tendresse...
Il répétait : Grand être, ou l'*Ave* pour prière...

La première de ces prières est le cri d'orgueil de Jean-Jacques vers son Allié céleste dans les *Lettres* fameuses au président de Malesherbes : l'autre est la salutation angélique avec la formule d'humilité vraie qui la termine; on voit que *Monsieur Jean* ne tente pas de choisir entre les deux inspirations qui se partagent son cœur.

Il souhaite bientôt de connaître ce père « admirable et funeste » qui vit encore à ce moment,

Qu'il aime et qu'il renie et que le siècle atteste,
Ce sincère orgueilleux, tendre et dénaturé
Mêlant croyance et doute, et d'un ton si sacré!
Tentateur au désert, sur les monts qui vous crie
Que c'est pourtant un Dieu que le fils de Marie!

L'auteur de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, en termes plus clairs! Par malheur, et ceci est tout à fait conforme à la vraisemblance historique, lorsque Jean frappe à la porte du petit appartement de la rue Plâtrière, Rousseau, dès longtemps tourmenté par la manie des persécutions, le prend pour un espion, pour un affidé de ceux qu'il appelle avec un effroi mystérieux « nos Messieurs » dans ses pathologiques *Dialogues* ; cependant que sa mère, sa très peu vénérable mère Thérèse Levasseur, l'accueille de son côté avec une voix « qui gourmande et dont l'accent lésine! »

Il projette alors d'aborder, dans la rue, le promeneur solitaire; mais, sur le point de mettre sa tentative à exécution, il se sent retenu, repoussé par l'aspect de ce sourcil chargé d'une noire méfiance !

Il se retrouve donc plus janséniste que rousseauiste en son fond, car il continue de croire à cette *lèpre de naissance* qu'est en nous le péché d'origine et à la concupiscence héritée de nos ancêtres lointains. Il décide de voyager pour aider les hommes à combattre l'invisible tache des fautes anciennes et pour *réparer* de son mieux ce « qu'osa de trop haut un immense orgueil dans un talent immense », c'est-à-dire qu'il part en missionnaire pour opposer l'enseignement chrétien à la doctrine de Rousseau qui se répand partout.

Mais voici que l'heure de la Révolution a sonné : plus que jamais il entend discuter autour de lui les idées de son père.

Tout crie au même instant dans son âme aux abois !
La tendresse, la chair en un sens se décide
Mais l'esprit se soulève *à demi parricide!*

Le christianisme rationnel proteste en lui contre l'érotisme prétendu moralisateur dont il a un instant subi la contagion par son contact avec les écrits du mystique de Genève. Finalement, il rentre au village dans lequel il fut élevé pour en devenir le magister. Il s'efforcera d'associer dans son humble enseignement *quelques points de l'Emile* et de sa discipline, avec *tout ce qu'il sait du mal qu'il faut en nous humilier.* Car ce « mal » lui devient plus que jamais évident par ses rapports de chaque jour avec les paysans que son père a peints sous de si romanesques couleurs.

De l'habitude agreste il voit les *duretés*

Et comme jadis M. Sainte-Beuve le père citant Alfieri, il se dit :

Qu'est-ce donc, si c'est là le meilleur de la terre?

Il ne constate autour de lui.

Que l'égoïsme au fond, de bon sens revêtu
Et quelques qualités sans aucune vertu.
Le mal existe au champ. Quand, lassé de la ville,
On arrive...
Tout paraît innocent, et l'homme et la nature
Regardez plus au fond et percez la verdure !
M. Jean voit le mal, et sous les dehors lourds
D'égoïsme rampant, il l'attaqua toujours, etc...

Telle est la tâche à laquelle le maître d'école a enfin voué sa vie.

Le poète avait choisi pour épigraphe de ce morceau singulier un mot de Pascal méditant sur la mort de son père : « Une des plus solides charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils *revenaient* au monde et de nous mettre pour eux en l'état auquel ils *nous souhaitent à présent*. Par cette pratique nous les faisons revivre en nous. » Il s'agit évidemment de morts éclairés par les sanctions de l'au delà chrétien sur l'importance de la vie morale et de la parfaite adaptation sociale ici-bas. Jean-Jacques s'est-il réuni dans le céleste séjour à M. Pascal le père pour souhaiter cette sagesse à leur progéniture? L'auteur de *Monsieur Jean, maître d'école* paraît en douter quelque peu. Si, dit-il, en vers difficiles, Rousseau a vu juste en son enseignement, si sa « religion vague et son appui tronqué » offrent à l'homme un viatique suffisant pour le pèlerinage terrestre, du haut de l'empyrée qu'il habite il jugera digne de lui ce fils dévoué aux plus modestes besognes morales et le montrera plein d'orgueil paternel aux suprêmes Sagesses. Mais, achève-t-il en s'adressant à l'auteur de *Julie*,

Mais si tu t'es trompé, si ce natif orgueil
A pour tous et pour toi fait dominer l'écueil...
Ce fils *meilleur que toi* qui t'es dit le meilleur
Ne t'a-t-il pu tirer des limbes, ton supplice
Et délivrés tous deux et par de là ravis,
Ne peut-on pas vous dire : Heureux père ! Heureux fils !

Ce serait alors la rédemption d'un hérésiarque mystique par un humble chrétien, demeuré fidèle aux disciplines morales de son Eglise ; et Pascal envisageait certes autrement ses relations spirituelles avec son père après la mort de cet homme de bien. L'incertitude psychologique et dogmatique préside donc jusqu'au bout de la sorte à cette impuissante tentative de conciliation entre naturisme rousseauiste et christianisme traditionnel (1). C'est la psychologie chrétienne qui va prendre le dessus dans le pénétrant esprit de Sainte-Beuve et lui dicter pour un temps ses conclusions morales.

(1) George Sand qui se savait bien la fille spirituelle de Jean-Jacques, avait remarqué et goûté particulièrement l'histoire de *Monsieur Jean* dans les *Pensées d'Août*, et ce type lui suggéra sur le tard, un de ses romans les plus rousseauistes: *Monsieur Sylvestre* : « Cela me fait réfléchir beaucoup et entrer avec confiance dans mon écrit, écrira-t-elle à Sainte-Beuve le 16 juin 1863 après avoir relu son poème, car c'est le propre des belles et bonnes choses que de stimuler et de féconder... Je mettrai peut-être M. Jean en scène, si vous le permettez, comme ami de mon héros ».

2. — Port-Royal et ses leçons de psychologie pessimiste.

Sainte-Beuve, cherchant instinctivement l'emploi de ses rares facultés de psychologue s'était, nous l'avons dit, tourné vers Port-Royal sur le conseil de Lamennais, en partie pour donner sa mesure par une œuvre d'importance et de poids, en partie pour satisfaire à ses imprécises aspirations mystiques de ce temps. Dans le groupe rigide des pieux solitaires, il avait été séduit d'abord par la moins janséniste de toutes les physionomies qui s'y présentent au regard de l'observateur, par celle de M. Hamon, le médecin de la communauté, une figure quasi-franciscaine de mystique doux et rêveur. Du moins c'est sous cet aspect que Sainte-Beuve à voulu le voir, et dans *Volupté* où il a son paragraphe apologétique et dans l'*Histoire de Port-Royal*, dont sa biographie est assurément le plus délicieux chapitre. Un peu plus tard, lorsque Mme Victor Hugo se fut détournée de son complice, emportant avec elle les velléités catholiques de ce séducteur, celui-ci ne considéra plus guère son étude, déjà amplement préparée, sur *Port-Royal*, que comme un cadre commode pour une évocation d'ensemble de notre grand siècle classique et chrétien. « C'est, écrira-t-il à l'abbé Barbe en 1835, c'est une belle part de l'histoire littéraire du XVIIe siècle, la plus belle peut-être, en y faisant rentrer Racine, Despréaux et Mme de Sévigné un peu, et en parlant, par occasion de Bossuet et de Fénelon qui avaient des rapports, de contradiction, il est vrai avec le jansénisme ! » Telles sont les origines authentiques de sa grande entreprise historique.

On pourrait même prétendre que ce sujet ne fut pas choisi par lui avec un parfait discernement, en dépit de la belle réussite qui couronna son entreprise. Il a brossé une fresque dans la manière de Vinci, — dont il ne faut pas regarder de trop près d'ailleurs, ni vérifier aux sources les détails, — mais son rousseauisme originel devait ressusciter peu à peu dans sa pensée avec le cours des ans et détourner finalement sa sympathie du christianisme strictement moral qu'il rencontrait dans l'enceinte et aux abords du monastère fameux, parce qu'une telle conception du devoir devint sans cesse plus antagoniste à sa molle et passionnelle discipline vitale : de là le changement de ton et d'accent qui se marque dans les derniers volumes, tard venus, de son *Port-Royal*. De ce contraste entre

l'historien et son sujet, la conclusion de l'ouvrage a donc souffert et peut-être aussi la santé morale de l'auteur à laquelle aurait mieux convenu un moins héroïque remède. Il se rebella bientôt contre des maîtres trop stricts, et se retourna finalement vers des conseillers plus faciles. Aussi avons-nous songé parfois que s'il avait choisi pour thème du grand ouvrage de sa maturité le quiétisme où Bossuet et Fénelon auraient plus amplement trouvé leur place, la parenté de cette doctrine avec ses dispositions mentales de fond l'aurait encore mieux inspiré et soutenu peut-être, le conservant alors chrétien de sympathie et de tendance, lui évitant son évolution vers l'anticléricalisme final. Nous avons, pour appuyer notre hypothèse son excellent portrait de saint François de Sales qui tient de bien plus près à la ligne quiétiste qu'à la janséniste, celui de M. Hamon, ce très tendre et quasi féminin mystique, ceux de Nicole et de du Guet, fort adoucis dans leur physionomie spirituelle, si on les compare aux saint Cyran et aux Arnauld, et aussi, avouons-le tout bas, l'impression d'insuffisance que nous laisse son portrait de Pascal.

Les fondateurs de la secte janséniste ont été selon nous des prêtres pieux et savants qu'un excessif amour-propre secret conduisit à l'indiscipline dogmatique : leur science leur avait permis de constater combien le sacerdoce parlait hautement, au nom de Jésus-Christ, pendant les premiers siècles de l'Eglise. Tout en songeant au salut éternel de leurs contemporains, ils prétendirent aussi restaurer à leur profit cette autorité mystique éminente, en rendant cours aux conceptions extrêmes qui l'avaient jadis appuyée, à la grâce étroite et stricte en particulier. Ils dévièrent de la sorte vers le mysticisme à la façon de Calvin (c'est-à-dire avec un accent très différent de celui de Jean-Jacques) la psychologie chrétienne du péché d'origine, en restant au surplus les fermes soutiens d'une morale toute expérimentale et rationnelle quoiqu'ils fissent profession d'abhorrer le stoïcisme antique qui a présenté la nature humaine comme capable de sagesse en vertu de ses propres forces. Sainte-Beuve, d'abord trompé par cette attitude d'hostilité chez leurs chefs, les avait opposés aux stoïciens parce que, disait-il (1), le stoïcisme n'avait pas la charité, au lieu que Port-Royal fait tout, même ce qui peut sembler le plus rigoureux, en vue de la charité

(1) *Chroniques Parisiennes*. p. 271.

et de l'amour des hommes en Jésus-Christ. Mais il les nommera sans hésiter des *stoïques chrétiens* vingt ans plus tard, quand il se sera entièrement soustrait à leur influence (1).

Ce qu'ils lui ont inculqué surtout, à notre avis, c'est la psychologie pessimiste, (qui serait mieux dite « impérialiste » selon nous), c'est l'interprétation de l'humaine nature par la *libido dominandi*, (la passion de dominer), cet héritage du péché d'Adam selon la théologie orthodoxe, ou par la volonté de puissance et l'*esprit de principauté*, comme disait l'abbé de Saint-Cyran de si pittoresque manière parce qu'il connaissait bien, par expérience, une telle disposition de l'âme. Et qui fut plus autoritaire en son fond que ce prêtre dominateur, enseignant que l'homme juste, après s'être dépouillé des propriétés et des ambitions temporelles, les possède alors plus excellemment en vertu de la Grâce que Dieu lui donne en retour, et proposant de définir en conséquence la Grâce divine comme *un empire et une souveraineté sur toutes les choses de ce monde!* Quant à Pascal, le grand homme de l'école, il a poussé le pessimisme psychologique jusqu'à prononcer que tous les hommes *se haïssent naturellement les uns les autres*, ce qui est excessif en sens inverse de Rousseàu. (Car les hommes se mesurent du regard, comme les deux nourrissons jumeaux observés par saint Augustin, et se combattent au besoin pour la puissance, mais la haine ne leur vient que si quelque compétition durable les oppose entre eux). « On a usé comme on a pu, ajoute l'auteur des *Pensées*, de la concupiscence (de la *libido dominandi*), pour la faire servir au bien public (par la morale rationnelle) mais il n'y a là qu'une feinte et une fausse image de la charité, car la concupiscence demeure *haine* en son essence. (Non, mais seulement concurrence pour l'empire). Ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum mali* n'est que couvert : il n'est pas ôté! » Telles sont les leçons que Sainte-Beuve a longuement écoutées et qui l'ont assez vite conduit à tourner le dos, pour un temps, aux rousseauistes convictions de sa jeunesse. Il a tenu, dira-t-il bientôt (2), à faire ressortir tantôt le côté *abrupt* (mystique extrême), tantôt le côté plausible (psychologiquement impérialiste et moralement rationnel) du Jansénisme, à indiquer par là le remède chrétien à ses lecteurs, *s'il se peut*, mais, au pis aller, à noter pour leur profit, *le mal humain* (l'impérialisme originel), à démasquer la

(1) *Correspondance*, I 251.
(2) *Port-Royal*, II, 120.

fourbe humaine et l'*inconséquence presque universelle sur ce sujet* (dans l'atmosphère de l'hérésie rousseauiste tout au moins!) C'est en effet la psychologie du christianisme qu'il estime, dit-il, la plus véridique, après tout, même aux moments où il a le malheur de n'en pas espérer la réparation par la Grâce. Rien, ajoute-t-il en pensant à lui-même, n'est plus voisin d'un chrétien qu'un *sceptique*, quand il s'agit d'un sceptique touché de *mélancolie* et qui n'est point assuré de son doute. Aussi croirait-il n'avoir pas travaillé sans fruit quand même son *Port-Royal* ne serait que l'histoire d'une génération de chrétiens, racontée en toute droiture de volonté par un tel sceptique, respectueux et contristé (1). C'est-à-dire que, vite revenu de ses velléités catholiques après 1835, il reste pour une vingtaine d'années un adhérent du christianisme en psychologie, et même jusqu'à un certain point en morale, de sorte qu'il va bâtir, ainsi disposé, une grande partie et la plus intéressante, à nos yeux, de son œuvre.

Oui, durant quelques années tout au moins, Sainte-Beuve semble admettre que la solution chrétienne, qui fait appel à la Grâce pour paralyser la concupiscence du pouvoir ou l'impérialisme originel, complète et corrige utilement la psychologie pessimiste (ou « impérialiste ») que les chrétiens ont tiré de l'antique expérience orientale consignée dans l'Écriture sainte. Mais, avec le temps, à mesure qu'il s'éloignera du christianisme, il ira jusqu'à tirer l'attitude chrétienne elle-même de considérations « impérialistes », au moins pour une bonne part. Écoutons plutôt ses commentaires sur la conversion de Mme de Longueville. Se jeter dans

(1) Dans le volume suivant de son *Port-Royal* (p. 237-240), il rappelle que Maistre a rapproché Jansenius de Hobbes (le psychologue impérialiste de la *Humane nature*) et lui-même assimile la psychologie de Pascal à celle de La Rochefoucauld. Seulement, dit-il, la doctrine chrétienne n'accepte pas comme définitif cet asservissement de la nature à la volonté de puissance, à la *libido dominandi* : elle a hâte de restaurer la substance malade. Pascal allait même jusqu'à nier que nos actions pussent jamais procéder d'un sentiment de justice, et Sainte-Beuve lui oppose, à juste titre, un argument *évolutionniste* intéressant à cette date. Depuis que l'homme naît et vit dans la civilisation, explique-t-il, on lui enseigne la justice, assise de la vie sociale ; à la longue il s'est créé dans son cerveau un *sens acquis* de la justice : ainsi les éleveurs créent avec le temps des modifications dans les animaux domestiques, modifications qui disparaissent toutefois par un retour de l'animal dans les bois et son abandon à la *pure nature*. Ainsi de l'homme. Ceux qui ne croient pas la justice une *invention* de sa part, la plus belle de toutes, sont portés à en diminuer tellement les conditions ou garanties dans la société que sa solidité se trouve compromise et qu'à la première commotion, les hommes sont en grand danger de rétrograder vers *la violence et la brutalité naturelles*. (*Port-Royal*, III, 382-3).

les bras de Dieu, expose-t-il à ce propos, se convertir résolument était alors le seul moyen de retrouver, tôt ou tard, la considération et le respect du public, de se voir honorer quelque jour par le roi comme le sera la duchesse dans une circonstance mémorable de sa vie, d'occuper de soi toute une légion de saints et de justes, de s'occuper enfin soi-même à l'infini et de se donner toutes les satisfactions inverses des premières, sous prétexte de mortification et et de réparation. Ce calcul, certes, Mme de Longueville ne le fit pas, et, en général, les âmes qui se convertissent ne le font pas davantage, *mais les instincts le font sourdement en elles*. La sensibilité (l'impérialisme affectif subconscient) garde jusque dans son bouleversement (extatique) sa *logique* (conquérante), *secrète* à laquelle elle obéit. Les inclinations (impérialistes) dévoyées (désorientées un instant par le choc émotif), se retrouvent, se redressent, se dirigent du côté où elles aperçoivent une issue. La belle Frondeuse de la veille, par exemple, *entendait bien être la dernière,* puisqu'elle ne pouvait plus être la première. Quelqu'un qui voyait chez elle des chenets d'un modèle vulgaire et remarquait ce détail voulu de l'ameublement, lui dit que *c'était le porter bien haut* : et le chevalier de Méré, qui a retenu le mot, le déclare plaisant. Il est en réalité plus vrai et plus profond encore que plaisant, rectifie Sainte-Beuve, car elle le portait bien haut en fait d'humilité, on est contraint de le constater : et il ajoute en note : « Qu'on ne vienne point me parler d'amour-propre comme d'un vice : c'est un état *naturel* et nécessaire... Chaque homme a autant d'amour-propre qu'il en peut tenir et chacun porte le sien à sa manière : les uns la tête haute et les autres le cou penché. Les chrétiens portent le leur *à rebours et sens dessus dessous* ». Enfin il emprunte à Du Guet, directeur de Mlle de Vertus, plus d'un curieux développement en ce sens. Et l'on voit par tout ceci, quel profit psychologique il a su tirer de son commerce avec *Port-Royal*.

3. — L'heure de l'ambition. — Madame d'Arbouville.

A ces influences, d'ordre théorique, vinrent s'associer les leçons directes de l'expérience vitale pour préparer l'évolution psychologique qui se marque si nettement chez Sainte-Beuve aux approches de la trentième année. Il avait vu la plupart de ses confrères du *Globe* obtenir, dès le lendemain des journées de Juillet, des places et

des traitements officiels. Par ses manifestations de mysticisme social, par son opposition de presse aux gouvernements d'ordre, il s'était exclu mal à propos de cette répartition de bénéfices qui aurait assuré matériellement son avenir. Quand la monarchie de Juillet parut plus solidement assise, il regretta sans doute l'erreur de jugement qui lui avait présenté dans une fausse perspective le prochain avenir politique ; et, les représentations de sa mère l'y déterminant peut-être, il songea tardivement à se procurer des ressources moins précaires que celles dont sa plume l'avait pourvu jusque-là. Il se sentait peu fait pour les luttes politiques, mais la carrière universitaire l'attirait à bon droit ; il alla donc demander à Guizot, comme nous l'avons dit, le titre de professeur à l'École normale, mais n'obtint que des promesses vagues, l'offre d'une chaire dans quelque Faculté de province, et le seul fruit de cette démarche fut de le brouiller avec le parti avancé qui l'avait considéré jusque-là comme l'un des siens.

Il se rendit compte alors qu'il lui fallait mettre plus de patience et de méthode dans la préparation de son avenir. Il s'était, peu de temps auparavant, fait présenter à l'Abbaye-aux-Bois, — salon influent qui le portera en quelques années à l'Académie française, — et il eut soin de s'y montrer assidu : il y fit même donner lecture, en son absence, du *Discours préliminaire* à ce cours public de Lausanne, qui fut le germe de son *Histoire de Port-Royal* et son ami Ampère, se chargeant de le renseigner sur l'effet produit, lui écrira que l'auditoire s'est montré satisfait, y compris M. de Chateaubriand. Or c'était là un point d'importance et une sorte de victoire remportée, parce que, à cet oracle du salon, à ce romantique aux très classiques prétentions, on avait par avance, explique Ampère, « dénoncé une phrase du discours comme *attentatoire à la Majesté du XVIIe siècle* ! « C'est, poursuit l'ami officieux, celle où vous montrez le XVIe et le XVIIIe siècles se réunissant en dépit de ce qu'il y a d'interposé entre eux. Mme Récamier et moi, nous avons pris cette phrase pour la défendre, etc... » On voit avec quelles susceptibilités acceptait de compter, aux premiers jours de 1838 — moins de dix ans après *les Poésies de Joseph Delorme* — l'ancien séide de Victor Hugo !

Vers le même temps, ses articles sur Fontanes le mettent en rapport avec un ancien ami du grand maître de l'Université impériale, le comte Molé, dont il se fait bientôt le familier et qui, a-t-on

dit, l'aurait créé pair de France si la monarchie de Juillet avait prolongé son existence : mais 1848 l'obligea d'attendre près de vingt ans une distinction analogue, qui fut le titre de sénateur de l'Empire. La même occasion lui donna le chancelier Pasquier et la comtesse de Boigne pour protecteurs ; il fit le nécessaire pour être apprécié comme convive et comme causeur agréable dans ces cercles de choix. En 1860, la préface de son Châteaubriand rappellera comment, peu d'années auparavant, un homme de lettres sans fortune et sans ambition — au moins sans ambition politique, car l'ambition académique fut au contraire la raison d'être de sa période mondaine — un homme de mœurs modestes et sachant se tenir à sa place pouvait néanmoins par son caractère, par son esprit, par son tact et par toute sa conduite obtenir dans le monde une position aussi agréable qu'honorable et vivre avec des personnes de tout rang sur ce pied d'égalité insensible qui est le charme et l'honneur de la vie sociale en France. « Pour moi, indiquait-il après cette évocation de son passé orléaniste, pendant ces années que je puis dire heureuses, j'avais cherché et j'avais même assez réussi à arranger mon existence avec douceur et dignité. Écrire de temps en temps des choses agréables, en lire d'agréables et de sérieuses, mais surtout *ne pas trop écrire*, cultiver ses amis, garder son esprit pour les relations de chaque jour et savoir en dépenser sans y regarder : donner plus à l'intimité qu'au public, réserver la part la plus fine et la plus tendre, la fleur de soi-même pour le dedans ainsi se dessinait alors pour moi le rêve d'un *galant homme* littéraire qui ne laisse pas trop le métier et la besogne empiéter sur l'essentiel de son âme et de ses pensées ». Voilà le Sainte-Beuve des années orléanistes, après son évolution mentale de 1835. Et ces habitudes de vie lui dicteront en 1852 — par nostalgique regret de ces salons aimables que le mouvement de 1848 avait fermés ou réduits à un rôle secondaire, — cette déclaration de principes, bien éloignée de ses opinions de jeunesse ou de vieillesse (1) : « Il y a lieu à hésiter, quand on est un galant homme, si l'on n'aimerait pas mieux vivre, dans un monde où règneraient les Almaviva que dans une société gouvernée par les Figaros ! »

Vers 1840, toutefois, cette nouvelle direction imprimée par lui à son existence ne pouvait manquer d'être regardée comme une sorte

(1) *Causeries du Lundi*, VI, 191.

de félonie par ceux de ses anciens amis qui continuaient de sympathiser, plus ou moins ouvertement, avec les opinions extrêmes (avec les divers mysticismes rousseauistes), en littérature ou en politique. Lorsque l'Académie française l'eut accueilli dans son sein (en 1844) et à la veille même de sa réception solennelle sous la Coupole, Mme de Girardin traduisit ces mécontentements de façon fort typique et fort crue dans un de ces *Courriers de Paris* qu'elle signait : vicomte de Launay, et qu'on lisait alors avec tant d'empressement curieux. Elle annonçait qu'il y aurait dans l'assistance toutes les *admiratrices* de M. Victor Hugo (qui en effet, par une ironie du sort, devait recevoir son ancien ami, devenu son irréconciliable ennemi, au nom de l'illustre compagnie), et d'autre part, toutes les *protectrices* de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire toutes les lettrées du *parti classique*. « Comment se fait-il, poursuivait-elle, que cet écrivain, dont nous apprécions le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis *républicain et romantique forcené*, soit aujourd'hui *le favori de tous les salons ultra-monarchiques et classiquissimes* (*sic*) ? On répond à cela : il a abjuré ! Belle raison ! Est-ce que les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent ? La véritable mission des femmes, au contraire, est de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément. Leur devoir est d'*assister les héroïsmes en détresse!* » (Parce que, interjeterons-nous ici, celles qui ressemblent à la belle Delphine Gay, n'ignorent pas où sont leurs champions imperturbables, à savoir dans le camp de l'érotisme mystique.) « Qu'elles jettent donc, poursuit la Muse agressive, leurs plus doux regards, leurs bouquets, leurs rubans au chevalier blessé dans l'arène. Mais qu'elles refusent même un applaudissement au vainqueur *félon* qui doit son triomphe à la *ruse* !... Tout est perdu, tout est fini dans un pays où les *renégats* sont protégés par les femmes : car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'*égoïsme*, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la *loyauté !* » Cela est violent, il faut l'avouer. Au surplus, le félon ou le renégat, parvenu à ses fins, ne s'émut pas de l'attaque outre mesure, puisque lui-même envoya l'article à ses amis Olivier de Lausanne et que, plus tard, il a très favorablement parlé de l'auteur. Mais qui pourrait dire si de pareilles mercuriales n'ont pas laissé trace en sa mémoire, préparant son nouveau changement de front et de camp vers la cinquantaine?

Il avait assurément demandé aux salons influents de lui assurer la consécration officielle de son rare talent. De là sans doute un projet qu'il conçut en ce temps et dont il parlait volontiers, nous dit son secrétaire J. Levallois (1) : celui d'écrire, sous le titre d'*Ambition*, un roman qui, dans sa pensée, devait être le complément ou même la contre-partie de *Volupté* et dans les pages duquel il aurait utilisé son expérience mondaine comme il avait exploité ses expériences de précoce penseur et de mystique amoureux dans son premier essai romanesque. Vinet, le critique genevois, avait eu vent de ce projet puisqu'il en parla dans *Le Semeur* en souhaitant de le voir mener à bien. La figure centrale d'un pareil roman aurait été Mme d'Arbouville, de même que Mme Hugo avait fourni les traits de Lucy de Couaen, l'héroïne de *Volupté*, et nous nous arrêterons donc un instant à esquisser cette aimable physionomie de femme qui a tenu quelque place dans la vie de Sainte-Beuve. Mme d'Arbouville, — cousine de la comtesse Molé (née La Live de la Briche) parce qu'elle était l'arrière-petite-fille de la comtesse d'Houdetot (née la Live de Bellegarde) dont l'amour de Rousseau a fait vivre le nom, — était en outre la nièce de la baronne de Barante, née Césarine d'Houdetot : elle se trouvait donc placée par sa naissance et sa parenté au centre même de ces salons doctrinaires qui portèrent avant quarante ans Sainte-Beuve au fauteuil académique *ambitionné* par lui. Elle s'appelait Sophie, prénom par lequel Jean-Jacques aimait à désigner son aimable aïeule et ses relations sentimentales avec l'historien de *Port-Royal* ne sont pas sans quelque analogie avec celles qui s'établirent, dans la vallée de Montmorency, entre l'ermite de la Chevrette et sa voisine d'Eaubonne : même emportement de passion, parfois, dans l'écrivain amoureux, même impitoyable et imperturbable *amitié* du côté de la femme du monde, que nulle inclination profonde ne porte à dépasser ce dernier sentiment dans ses rapports avec son adorateur.

Née en 1810, Sophie de Bazancour, fille du général de ce nom, avait épousé, à vingt-deux ans, M. Loyré d'Arbouville, alors commandant d'infanterie, mais qui devint également général et qu'elle ne cessa jamais d'aimer en épouse fidèle. Sincèrement pieuse, elle fut sans doute rapprochée de Sainte-Beuve par les études religieuses qu'il poursuivait à cette époque de sa vie, et devint pour

(1) *Sainte-Beuve*, page 181.

lui, de 1840 à 1850 environ, la Muse des années de psychologie saine. Aussi bien lui fera-t-il plus d'une fois, et avec un accent de reproche, l'application de cette psychologie hobbiste (ou « impérialiste ») à laquelle il s'était rallié sous la pression de l'expérience, et, d'autre part, il maudira, tout en s'inclinant devant elle, cette morale chrétienne et rationnelle dont la jeune femme opposa constamment les principes à ses entreprises. C'est ainsi que, dix ans plus tôt, il avait jugé les sentiments de Mme Hugo à la lumière de ce mysticisme passionnel qui venait de s'épanouir en lui sous l'influence de ses fréquentations romantiques.

Les résultats de ces deux campagnes sentimentales furent très différents pour l'amoureux. En dépit d'une théorie célèbre — et tout à fait absurde d'ailleurs, car elle demande trop ou trop peu — (la théorie du *Clou d'or*) qu'il se plut à développer devant Mme d'Arbouville, il ne réussit pas à la rendre infidèle à ses devoirs. Le poète sans vergogne du *Livre d'amour* alla jusqu'à reprendre sa lyre abandonnée après l'échec des *Pensées d'août* pour adresser cette impiété à une chrétienne d'éducation et de conviction telle que son amie :

Il faut aimer pour l'heure où les transes suprêmes
Dans un sein qui se brise éteindront les soupirs.
Le dernier (soupir) nous rendra *toutes les espérances*
Et tous les souvenirs!

Cette extrême-onction de l'érotisme mystique ne tenta nullement la petite-fille de Mme d'Houdetot qui, poète elle aussi, comme son aïeule, répondit, avec mansuétude, par une jolie pièce rimée sur ce thème : « Ne m'aimez pas! » d'amour, si vous voulez conserver entre nous l'amitié qui nous est chère à tous deux :

Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
Nous détournant pour voir la route alors finie,
Nos yeux, en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul *remords* dans les champs du passé.

Le galant éconduit se vengea en appliquant à cette personne de sens droit, mais avec une rigueur peu clairvoyante, la psychologie dont il usait à cette époque de sa vie : « Elle est, a-t-il écrit, un charmant mélange de bon sens, de légèreté, de coquetterie et de vertu. Il y a là de quoi pétrir la plus divine saveur d'amitié; mais je ne suis pas digne de l'amitié, puisqu'elle ne me suffit pas... Elle a bien de l'esprit, mais elle n'a pas *compris la vie* (à la façon de Julie

de Wolmar sans doute)... Après tout elle est, sous ses airs de *raison*, plus *fière* que tendre, et moins passionnée que *glorieuse* (à la mode des héroïnes de Corneille). L'amour-propre est au fond de tout, et La Rochefoucauld a raison. Mais l'amour-propre consiste chez quelques-unes à vouloir être passionnément aimées *coûte que coûte*. Chez elle, quelles que soient les affections gracieuses, l'amour-propre la porte surtout à *être approuvée, à ne pas être blâmée, à sauver sa gloire!* » Eh oui, voilà la différence entre morale érotique et morale stoïco-chrétienne, dans l'exercice et dans la direction de l'amour-propre !

On voit assez que le roman d'*Ambition*, s'il eût été écrit, risquait de ressembler par moment à *La duchesse de Langeais*, de Balzac, car la situation est à peu près celle que connut le romancier vis-à-vis de la marquise de Castries et dont il a tiré cet épisode, frénétiquement romantique, de son *Histoire des Treize!* Il est pourtant certaines heures où l'accent de l'amoureux rebuté se fait plus humble et plus résigné : par exemple dans cette note de sa main que nous a conservée Jules Troubat : « Les matins, malgré tout, je mène assez bien l'étude : j'y ai toujours trouvé si peu de choix et de liberté que cela m'est à peu près égal de faire tel ou tel article pourvu que j'aie les moyens de le bien faire. Ainsi, je vais toujours de ce côté, *dissimulant et faisant le sage*, comme, au reste, on le *fait* perpétuellement dans ce monde menteur, chacun montrant une face et cachant les autres... J'aurais voulu être, par nature, de ce monde (de ce monde élégant qu'il fréquente) pour jouir, dans la mesure convenable, de tant de bonne grâce (en Sophie) et des distinctions proportionnées qu'elle sait répandre autour d'elle. Elle m'a donné une idée de la vie heureuse dans la société, idée qu'avant elle, je n'avais pas... Et puis, je me renferme dans la solitude, dans la misanthropie incurable, dans le *qué que ça fait* universel. Après tout, le peu que je vaux comme esprit, c'est *par là* et j'ai encore beaucoup à exprimer en ce genre si je puis recueillir mes forces et m'exprimer dans quelque œuvre, une de ces œuvres qu'on ne lira pas tout haut, en cercle ! » C'aurait donc été un roman balzacien que le roman projeté d'*Ambition* : quelque chose comme un autre *Curé de Tours*, où l'audace anarchiste ressuscitée de Delorme se serait mariée à la psychologie pessimiste désormais acceptée par le lecteur de Pascal et de Du Guet.

Mme d'Arbouville mourut jeune et son ancien poursuivant ne lui

pardonna jamais entièrement sa vertu, puisqu'il écrivait encore en 1856, à une femme de lettres dont le nom est oublié, Mme Blanchecotte : « Je suis allé à Lyon deux fois dans ma vie pour voir Mme X (Mme d'Arbouville), malade de la maladie dont elle devait mourir et ma meilleure amie alors, mais une amie qui n'a pas su l'être, hélas ! comme il le faut au cœur (!) pour qu'il soit entièrement rempli et satisfait, heureux d'un plein bonheur, puis uniquement désolé. J'avais déjà passé l'âge des bonheurs qu'on ne mérite jamais, mais qu'on obtient sous le rayon de la jeunesse ! » On sait à qui fait allusion ce souvenir. — Nous allons examiner maintenant quelle modification l'étude de Port-Royal, la fréquentation du monde doctrinaire et l'influence de Mme d'Arbouville, aimable incarnation de ce milieu traditionnel, ont apporté dans la pensée et dans l'attitude morale de Sainte-Beuve.

4. — Epanouissement de la psychologie d'expérience dans l'œuvre de Sainte-Beuve. Adhésion à La Rochefoucauld.

Nous nous proposons présentement de mettre en évidence, au moyen de quelques exemples l'évolution accomplie dans les convictions psychologiques de Sainte-Beuve et par ses études sur le XVIIe siècle classique et chrétien, et par ses fréquentations aristocratiques ou académiques au temps de la monarchie de juillet : une double source d'expérience et de clairvoyance accrue qui a fait le sujet de nos dernières pages. Le 6 mai 1862, il écrira à Edmond Schérer, qui attribuait sa psychologie pessimiste aux événements de 1848 : « *Mon changement d'idées sur l'humanité*, et particulièrement sur l'humanité française, date de bien avant 1848. (Oui de 1834 environ, comme nous l'avons indiqué). Je crois l'avoir consigné dans certain article sur La Rochefoucauld antérieur à la révolution de février). » L'article est en effet de 1840 et figure aujourd'hui dans les *Portraits de femmes* parce qu'il y est surtout traité des belles amies du grand seigneur écrivain : l'historien de *Port-Royal* y proclame que Vauvenargues, l'antithèse vivante de l'auteur des *Maximes* à ses yeux, comme nous le verrons, contredit bien plus que ce dernier l'enseignement (psychologique) du christianisme, parce qu'il est plus *généreux* (c'est-à-dire plus optimiste à la mode romanesque du XVIIIe siècle). En effet l'homme selon La Rochefou-

cauld, explique Sainte-Beuve dans cet article (1), est exactement l'homme *déchu* de la théologie chrétienne qui demeure, même après le baptême, affecté de concupiscence ou de *libido dominandi* (volonté de puissance) : non pas peut-être, insiste le critique, l'homme déchu tel que l'envisagent saint François de Sales et Fénelon (tous deux placés selon nous, bien qu'à des degrés divers, sur la ligne de mystique féminine qui conduit au quiétisme, puis au rousseauisme) mais assurément tel que l'entendaient Saint-Cyran, Pascal, Du Guet — et l'on pourrait ajouter ici Corneille et Bossuet. — Otez, conclut Sainte-Beuve, ôtez de la morale et de la psychologie pascalienne la Rédemption par le Christ, et vous aurez La Rochefoucauld tout pur.

Lorsque cet article fut réédité plus tard, il crut bon d'ajouter en note qu'il y avait marqué son *retour décisif* vers la philosophie de sa jeunesse, celle de Lamarck, Cabanis et Tracy, qu'une grave affection morale et un grand trouble de la sensibilité (à savoir sa passion pour Mme Victor-Hugo) étaient venus dévier en lui vers 1829. Les *Consolations*, *Volupté* et les deux premiers volumes de *Port-Royal*, expliquait-il, sont là pour témoigner de cette disposition *inquiète et émue* de son âme qui admettait une notable part de *mysticisme*. Mais il égare, à notre avis, ses historiens par cette interprétation de son passé, sincère peut-être, inexacte à coup sûr. Selon nous, il n'a considéré Cabanis et Tracy comme ses vrais éducateurs qu'après sa cinquantième année et son évolution vers l'anticléricalisme. En réalité il fut d'abord chrétien d'éducation, c'est-à-dire dès lors psychologue pessimiste par tradition sinon par constatation personnelle, puis très brièvement initié à la philosophie scientifique de son temps, puis *mystique* avec délices certes, mais de nuance principalement rousseauiste, au temps de son intimité avec les Hugo, puis redevenu psychologue pessimiste et moraliste rationnel bien avant 1840 non pas du tout par un retour à Lamarck et à Bichat, mais par une reprise de contact avec les classiques chrétiens du XVIIe siècle, au cours de ses études sur Port-Royal.

Quoiqu'il en soit de cette question d'origines, il n'a plus varié, après 1840, dans son estime de La Rochefoucauld et assez rarement vacillé dans ses convictions de psychologie pessimiste — bien que vers la fin de sa vie, par une inconséquence qu'il a sentie sans en

(1) Page 303.

apercevoir très clairement le motif, il se soit repris à raisonner moralement et politiquement en rousseauiste, qui s'appuierait sur une optimiste interprétation de la nature humaine originelle; nous en donnerons bientôt des preuves. Suivons-le cependant dans quelques circonstances où il a eu l'occasion d'invoquer de nouveau, et plus ou moins légitimement, le témoignage de l'auteur des *Maximes* à l'appui de ses changeantes attitudes intellectuelles. En 1852, alors qu'il regarde déjà d'un œil assez dénué de bienveillance vers ses anciens amis de Port-Royal, il consacre un « lundi » fort agressif à Victor Cousin, définitivement éloigné de l'Université par le gouvernement impérial auquel l'ancien ministre de Louis-Philippe a refusé de se rallier; et il croit devoir prendre à cette occasion la défense de La Rochefoucauld contre l'historien des grandes dames de la Fronde. Cousin juge en effet que le livre de *Maximes* est vrai dans la généralité des cas, mais ajoute qu'il y a tel instant où du fond de cet abîme de vanité qu'est le cœur de l'homme, du fond de cet égoïsme imperturbable, de cette petitesse, de ces misères de cette boue dont nous sommes faits, sort tout-à-coup un je ne sais quoi, un cri du cœur, un mouvement instinctif et irréfléchi, quelquefois même une résolution qui ne se rapporte pas à nous, mais à notre père, à notre mère, à notre enfant, à notre ami, à une idée, à Dieu, à l'humanité malheureuse. Or cela seul, à l'avis du philosophe historien, trahit en nous quelque chose de désintéressé, un *reste* ou un *commencement* de grandeur, qui *bien cultivé*, peut se répandre dans l'âme et dans la vie toute entière, soutenir et réparer nos défaillances ou protester du moins contre les vices qui nous entraînent et les fautes qui nous échappent!

Cette réserve de Cousin était fort justifiée par l'expérience et par l'histoire; il est, en tous cas, moralement excellent de lui donner son adhésion sur ce point. Mais Sainte-Beuve n'en juge plus à ce moment de la sorte : il prétend pousser à ses dernières conséquences l'application de la psychologie pessimiste (ou « impérialiste ») aux décisions humaines; il riposte donc avec âpreté que M. Cousin devient bien éloquent dans la passion — car il a feint ironiquement, de juger le philosophe épris, concurremment avec La Rochefoucauld, de la blonde fille des Condé, et disposé à traiter, comme un rival fâcheux, l'ancien prince de Marcillac ! « Malgré tout, écrit-il, et malgré cet appel héroïque qui dit à l'humanité Montons au Capitole, je crains que La Rochefoucauld, bien compris.

n'ait raison en définitive : car sans nier l'élan de l'amour-propre *sous sa forme sublime et glorieuse*, et en se bornant à l'expliquer, c'est précisément au *solennel* que le duc en veut dans l'habitude de la vie : c'est à toutes *les comédies*, *même sérieuses*, à toutes les emphases et à tous les charlatanismes ! » Soit, mais Cousin n'est nullement réfuté par ces lignes, et la psychologie pessimiste ne doit pas chercher à expliquer coûte que coûte ce qu'elle connaît mal (et ce qui échappe au moins présentement à ses prises). Qu'elle demeure plutôt dans son domaine qui est celui de la vie pratique, de la morale des honnêtes gens et de la politique prévoyante.

Une dizaine d'années plus tard, commençant de marquer nettement son retour vers les prédilections de sa romantique jeunesse, le critique des *Nouveaux lundis* utilisera (1) La Rochefoucauld contre ses adversaires chrétiens au lieu de l'assimiler à eux comme il l'avait fait jadis : ce sera, au surplus, de façon assez superficielle et purement polémique. Les *Maximes* n'ont pas été réfutées, opinera-t-il, et il montrera longuement l'amour-propre à l'œuvre chez ses adversaires : « O amour-propre, je t'ai vu à l'ouvrage dans ton plus beau zèle... On suppose chez autrui ses propres mobiles. Vous avez parlé sévèrement de quelqu'un ? C'est que vous aviez une dent contre lui ou une rancune. Vous ajournez le développement d'un jugement ? C'est que vous voulez vous ménager et nager entre deux eaux... Ah! que cette manière d'appliquer la doctrine de l'amour-propre aux lettres est donc brutale ! Moi-même, si je me plais à tout moment à briser le moule auquel je serais tenté de m'asservir, si je me force d'aimer ce que je ne suis pas, ou *le contraire même de ce que je suis*, (il fait allusion à Port-Royal, et c'est assez vrai de son fond, mais non pas de ses sympathies et de son adhésion raisonnée qui ont été très sincèrement vers les classiques chrétiens pendant bien des années), ce n'est pas désintéressement du Moi, continue-t-il. C'est que je me pique de n'être rien en particulier et que je m'aime mieux, apparemment, sous cette forme brisée, multiple et fuyante que sous toute autre ! Non, non, honnêtes et bonnes gens que vous êtes, La Rochefoucauld, bien compris, n'a pas tort si aisément que vous le croyez, etc... » En réalité les convictions théoriques successives de Sainte-Beuve n'ont pas été choisies arbitrairement par lui, comme il voudrait nous le faire croire : elles résultent du conflit entre

(1) Vol. V. (1863).

son tempérament érotique et romantique de fond et sa lucide intelligence historique.

Enfin à Taine, le 2 novembre 1867, Sainte-Beuve fera, dans une lettre privée, cette profession de foi, — désormais moins en accord avec son attitude politique et morale, mais néanmoins persévérante, — au sujet des convictions psychologiques que lui procura l'étude de notre grand siècle chrétien : « De ce qu'on n'est pas avec les jansénistes (et avec les chrétiens rationnels), ce n'est pas une raison pour faire son *mea culpea* et pour avoir l'air d'être en faute. On a une assez belle marge, une assez large base dans la morale *naturelle* (?), et dans la vertu selon Aristote, Cicéron, Marc-Aurèle. Mais je vous avouerai que ce qui a toujours *gêné* l'expression de ma pensée en ce sens et *retenu mon adhésion*, c'est que je n'ai pas, de l'humanité en elle-même, une idée aussi *optimiste* que je la vois chez la plupart des moralistes *naturels*. » La prétendue morale *naturelle* dont il est ici question, fut en réalité une morale hautement expérimentale et rationnelle, issue d'un immense travail de synthèse dans les races les mieux douées du globe et codifiée par les grands méditerranéens antiques dont Sainte-Beuve vient d'énumérer les noms : cet adjectif, si gros d'illusions et d'erreurs, est un héritage du naturisme mystique cher au XVIIIe siècle ; héritage verbal que le correspondant de Taine n'a pas l'idée de répudier, même après qu'il a corrigé par les leçons de l'histoire et de la vie, les illusions psychologiques de sa jeunesse. (Sans doute ces réflexions lui ont-elles été inspirées par la lecture de Proudhon, dont il préparait alors une biographie et qui a si singulièrement mêlé, dans ses écrits, l'aveuglement politique à la clairvoyance psychologique intermittente) : « Je suis, conclut-il (sous l'empire d'une préoccupation d'ordre logique qui n'a pas assez percé dans les écrits de sa dernière période), je suis beaucoup plus frappé des misères, imperfections, vices, grossièretés animales dont on s'imagine trop vite triompher. Cette morale *naturelle* dont je désire *l'avènement* et qui, dans l'antique, a été le *lot* d'une élite, me paraît bien peu *avancée* chez les modernes, surtout si on considère la masse ! » Une morale *naturelle*, qui n'est pas encore *avancée!* Quelle contradiction dans les termes ! Et cette morale n'a nullement été le *lot* de l'élite gréco-romaine, elle a été la *conquête* de cette élite sur les impulsions de la nature humaine! Mais on voit que les acquisitions psychologiques de son époque port-royaliste n'ont pas été entièrement per-

dues pour l'historien du XVIIe siècle, car il n'avait pas de ces incertitudes prudentes pendant sa période rousseauiste de 1830 : tandis qu'elles inquiètent au contraire le rousseauisme ressuscité de sa vieillesse !

CHAPITRE II

LES GRANDS ROUSSEAUISTES A LA BARRE DU TRIBUNAL CRITIQUE. — LES « PORTRAITS »

Le plus distingué par l'esprit des divers secrétaires que s'attacha Sainte-Beuve vieillissant, Jules Levallois, raconte que certains noms d'écrivains, mentionnés dans la conversation par hasard suffisaient pour changer brusquement l'humeur du critique des *Lundis* : « Il était facile, a écrit ce biographe, en style familier, de lui faire *prendre sa tête de Balzac*, de Michelet ou de Hugo ! » Ce sont les diverses expressions de cette tête-là qu'il nous faut présentement contempler et interpréter de notre mieux.

Nous avons déjà rappelé quelle déception engendra chez lui l'attitude morale et politique, à son avis regrettable, de la plupart des familiers du Cénacle de 1828, après la crise de 1830. Étant venu pourtant, sur ces entrefaites, à l'étude du XVIIe siècle chrétien, il se prit à comparer mentalement les grands hommes de notre âge classique avec les écrivains, dès lors illustres, qu'il rencontrait chaque jour ou dont il suivait de près l'activité littéraire. Bientôt le contraste que présentent ces deux familles d'esprits, classiques solidement rationnels de jadis, hommes de lettres rousseauisés de notre temps, ne put manquer de lui apparaître et de le frapper. Dans sa riposte à l'article dénigrant que Balzac publia contre son Port-Royal dans l'éphémère *Revue Parisienne*, il proclame hautement que, pour juger les hommes de Port Royal, il faut avant tout comprendre l'esprit chrétien, et, ajoute-t-il aussitôt (1) « quels esprits moins intimement chrétiens que *nos grands littérateurs modernes !* » Il pouvait évoquer un souvenir personnel à l'appui de ce jugement. Lorsqu'il conçut le projet de son grand travail historique sur Port-Royal, expose-t-il, il alla consulter, sur le choix de son sujet, quelques amis de marque et de poids. Or, Chateaubriand seul donna son approbation à ce choix. Lamartine lui conseilla

(1) *Portraits contemporains*, II, 127

d'aborder plutôt *quelque grand sujet*, écrit-il avec ironie. Béranger l'avertit qu'il était en train de verser dans la *religiosité*, une manie de l'époque que le psalmiste du « Dieu des bonnes gens » déclarait aux antipodes de l'esprit religieux (selon la norme de Rousseau)! Enfin lorsque Hugo fut contraint de parler de Port-Royal, en recevant son ancien ami à l'Académie française, il le fit, dit ce dernier, « avec éclat, mais sans justesse »! On imagine facilement après cela, conclut Sainte-Beuve en revenant à Balzac, ce que peuvent penser, sur un pareil sujet les protagonistes de cette littérature sans frein qui se donna carrière au lendemain des événements de 1830, dont la *variété de vices* fut prodigieuse, et par la contagion de laquelle *les plus grands talents se laissèrent malheureusement gagner*.

« Pourquoi, écrira-t-il encore sur le tard (1), en parlant de Vigny, — dont il avait admiré les premiers poèmes et qu'il maltraita le plus souvent par la suite — ... pourquoi ne suis-je pas demeuré le servant officieux et le défenseur dévoué des mêmes gloires? Pourquoi ce besoin d'analyser, de regarder dedans et derrière les cœurs que M. de Vigny, à propos de la préface des *Consolations*, me reprochait déjà, et que j'ai appliqué aussi, pour mon malheur et pour mes péchés, à l'intime perscrutation des talents (contemporains)? Mais pourquoi *eux-mêmes*, *ces talents aimés*, ces poètes adoptés, pourquoi les plus fidèles d'entre eux ont-ils également *changé et varié avec les saisons*? » Changé d'inspiration politique et morale, sans nul doute, en s'abandonnant chaque jour davantage au courant du siècle romantique! — Faudrait-il donc (2), ajoute-t-il ailleurs, ne voir ces guides de l'opinion que sur la scène et pendant le temps qu'ils y viennent parader pour la galerie? N'est-il pas permis de montrer chez eux les « points de suture » entre le talent et l'âme, puisque aussi bien une telle démonstration doit profiter à a science de l'homme? Oui certes, c'est pourquoi nous allons l'accompagner maintenant dans cette revue critique des grands talents de son époque, et, tout d'abord, de leurs plus authentiques précurseurs,

1, — La « déiformité » des romantiques.

Lorsque, vers 1827, la précoce affirmation de son talent le met en rapports et en contact presque quotidien avec les lyriques qui

(1) Avertissement des *Portraits contemporains*.
(2) *Correspondance*, I. 316.

venaient de se révéler à leurs contemporains par d'éclatants débuts, — avec Lamartine, Hugo, Vigny, Musset peu après, — et aussi avec les rêveurs plus en vue du rousseauisme social, — Leroux, Lamennais, les Saint-Simoniens, — il se trouva d'abord en présence du phénomène le plus essentiel que suscite la conviction mystique quand elle n'est pas contenue et réglée par une solide discipline morale, en présence d'un état d'esprit que les Quietistes, ces ancêtres des romantiques, appelaient la Déiformité et dans lequel nous voyons pour notre part, une prétention audacieuse à l'alliance étroite, intime, totale et privilégiée avec la Divinité toute-puissante : « Rien de plus commun de nos jours, écrira-t-il en effet au début de ses *Cahiers* de notes intimes, que l'infatuation de certains esprits qui se croient Dieu, fils de Dieu, archanges ! Pierre Leroux se croit Dieu, Vigny se croit archange. Pour Lamartine, il est bon prince ; il se contente d'être un séraphin ! » Encore, de ce dernier poète, Royer-Collard assurait-il qu'il se prenait volontiers pour *le Père Eternel*. — Et, à l'abbé Barbe, son ancien camarade d'études, il écrit, dès 1836 (1), qu'il aimerait pouvoir causer avec lui des hommes célèbres qu'il connaît trop bien, pour le malheur de son enthousiasme. Les ayant abordés presque tous dans les sentiments de l'admiration et de la louange, il est allé *vite au fond* et s'est édifié sans délai sur l'histoire de leur *secrète vanité!* Mais après tout le caractère des choses d'ici-bas n'est-il pas ce mélange et cette contradiction, le faux à côté du vrai, le petit dans le grand, l'un n'empêchant pas l'autre ?

Oui, l'expérience lui a fait connaître qu'un poète de nos jours est nécessairement un *dominateur,* parce qu'il obéit à une sensibilité plus prompte et plus vive, à une ambition plus vaste et plus noble que celle des autres hommes (2). On ne se figure pas, dit-il, même lorsqu'on a pu considérer de près les vanités et les ambitions des politiques, ce que sont celles des littérateurs. Boileau, revenant du palais de Versailles, avait remarqué que le Roi s'ennuyait bientôt et était tout prêt à bâiller, puis à s'en aller, dès que la conversation ne roulait plus sur ses louanges. Eh bien, tout poète de notre époque est un Louis XIV sur ce point ; pour retenir Chateaubriand dans son cercle intime, Mme Récamier n'était-elle pas tenue de se montrer inépuisable en inventions gracieuses, de lui renouveler, et comme de lui rafraîchir à tout moment la louange ?

(1) *Nouvelle correspondance*, 41.
(2) *Portraits contemporains*. III article sur la *Revue des Deux Mondes* en 1845

Signalant ailleurs la modestie de Bossuet qui, si nous en croyons son familier, l'abbé Le Dieu, ne parlait jamais de ses triomphes dans la chaire chrétienne (1), Sainte-Beuve nous fera remarquer que notre temps nous a trop montré ce que devient l'homme de lettres livré à lui-même (sans le frein de la discipline chrétienne rationnelle), dans toute la liberté et dans toute la verve de son caprice et de ses prétentions. Que ce littérateur se combine avec un écrivain religieux, il le compliquera par des susceptibilités sans nom, comme il est arrivé à l'auteur du *Génie du Christianisme*, cet illustre et *incurable orgueilleux!* Qu'il s'enveloppe de la robe sacerdotale tout en conservant le même fonds d'orgueil et d'illusions mystiques, on aura la révolte de Lamennais contre la discipline de son Église. Enfin on a vu des hommes de lettres se prendre pour des hommes politiques et ne songer qu'à briller à tout prix dans ce dernier rôle; (en d'autres termes, associer le mysticisme social au mysticisme esthétique dans leur religion de conquête). Si Louis XIV exigeait, comme conducteur d'hommes, l'encens continu de la louange, du moins ne se croyait-il pas de droit divin un poète aussi bien qu'un monarque. Il supporta gaiement la critique étourdie d'un courtisan mal avisé, comme Mme de Sévigné nous l'atteste, et il a dit un jour, assez haut pour être entendu de tous : « M. Despréaux s'y connaît en vers mieux que moi! » Au lieu que, de nos jours, tout poète de quelque renom dirait volontiers au Souverain : « Je m'y connais en affaires mieux que toi! » — Voyez-les cependant à l'œuvre sur ce terrain difficile du gouvernement des hommes. Ils porteront simplement dans la politique leurs extases et leurs métaphores : leurs discours du forum ou du Parlement ne seront que la transposition en prose d'une *ode* à grand effet ou d'une *harmonie* lamartinienne amplement développée. Après s'être employés quelque temps à cette oiseuse besogne oratoire, ils se croiront des hommes d'État en situation de renouveler le monde. Erreurs de ces enfants de génie, aux puériles exigences, qui charment et qui détruisent! Lamartine excella tout d'abord à ce jeu : Hugo l'a suivi peu après dans la carrière avec plus de pesanteur! (2).

Mais c'est surtout à propos de Chateaubriand, ministre et publiciste au temps de la Restauration, que Sainte-Beuve a fait ressortir cette illusion du mysticisme esthétique renforcé par le mysticisme

(1) *Portraits contemporains*, II. 335.
(2) *Cahiers*, 27.

social qui pousse au gouvernail de l'État l'homme de lettres consacré par le succès. Aux heures les plus critiques et les plus décisives de sa carrière politique, quand il s'est agi de prendre un parti ou de marquer à l'opinion une ligne de conduite, ses *Mémoires* nous le montrent dans l'état d'esprit le moins rassurant pour ses concitoyens, dont il avait pris en mains les intérêts vis-à-vis des concurrents du dehors ou des agitateurs du dedans. Lorsqu'il aborde le récit de ces heures difficiles, écrit Sainte-Beuve, on le voit soudain jouer au rêveur ou au désabusé ; il se met à causer avec les corbeaux perchés sur les arbres, avec l'hirondelle qui passe, avec l'abeille qui butine, et ces dialogues intempestifs laissent dans l'âme du lecteur une impression de patriotique malaise (1).

S'étant toujours considéré comme l'émule ou le rival de Napoléon, l'écrivain breton se trouva une première fois déçu dans ses espérances politiques au début de l'empire : il se retira sous sa tente, appela de ses vœux les Bourbons, et lors de la première Restauration, s'empressa de sanctionner ou même d'aiguillonner de son talent tous les excès de réaction que réclamaient les émigrés, préparant ainsi les Cent jours, avec leurs désastreuses conséquences pour son pays. Puis, après avoir poussé la Restauration dans le sens de l'ultra-royalisme pendant la première moitié de sa vie publique, l'auteur de *La monarchie selon la charte* consacra la seconde à attaquer furieusement le régime bourbonien après une brusque volte-face, en groupant autour de lui toutes les forces d'assaut du libéralisme. Sa vanité ulcérée réussit enfin à briser, dans ce duel à mort, un essai de gouvernement à la fois traditionnel et moderne qui aurait pu devenir fécond. Aussi bien se souciait-il fort peu d'avoir préparé ces ruines irréparables. N'avait-il pas eu, pour sa part, ce qu'il désirait uniquement, à savoir un rôle de parade, avec le plaisir d'en faire fi devant le public ? N'avait-il pas mené les grandes questions de son temps comme on mène trop volontiers toutes choses en notre plaisant pays de France, c'est-à-dire *à côté du port* et tout autrement qu'à bonne fin ? C'est que son infatuation n'avait pas de limites en pareilles matières ; et, par exemple, sa prodigieuse incompétence dans la gestion de sa fortune privée ne l'empêchait nullement de se croire un financier par inspiration de naissance : « Les finances *que j'ai toujours sues*, a-t-il écrit, quelque part, avec une naïveté qui désarme ! » Mais,

(1) *Causeries du Lundi*, vol. II.

encore un coup, que lui importaient les résultats de ses improvisations gouvernementales : il s'était entendu applaudir chaque matin des deux côtés : il avait eu les fanfares des deux camps et son orgueil avait été satisfait.

Jamais auteur de *Mémoires*, concluait Sainte-Beuve après cette sévère appréciation de l'orgueil romantique, n'a plus fait pour se diminuer en croyant se grandir, car son plaidoyer d'outre-tombe démontre clairement qu'en politique, il n'a jamais été qu'un polémiste toujours personnel et *un agent lumineux de dissolution*. On sait par quel subterfuge il prétend se mettre hors de cause et tirer son épingle du jeu. « Que m'importaient pourtant ces futiles misères, écrit-il, à moi qui *n'ai jamais cru au temps où je vivais*... à moi qui ne me suis jamais soucié de rien, excepté des songes, à condition encore qu'ils ne durent qu'une nuit ! » Et Sainte-Beuve, agacé par tant d'inconscience et de fatuité, de le commenter avec ironie en ces termes : « Pauvres songes ! C'est en effet fort heureux pour eux (qu'il ne s'avisent pas de trop longtemps durer) ! Et la religion, s'il vous plaît ? Où est-elle en tout cela ? Vous l'avez oubliée cette fois par mégarde, même dans vos songes ! Et la société ? Vous ne l'oubliez pas moins : vous la mettez *à néant*, vous qui avez, pendant près de vingt ans, brigué l'honneur de la conduire ! » Tels sont les fruits de la déiformité romantique.

Avant de passer en revue les jugements critiques de Sainte-Beuve sur les grands rousseauistes, nous nous arrêterons un instant pour nous demander si les sentences que nous allons recueillir de sa bouche lui ont été dictées par l'envie comme on l'a depuis longtemps et tant de fois prétendu ? — Ce n'est pas notre sentiment, au moins si l'on considère l'essentiel et le fond de ses jugements, car ils s'expliquent, selon nous, par l'expérience vitale et par la clairvoyance psychologique qui lui vinrent avec les années, cette clairvoyance procédant d'ailleurs pour une grande part de sa familiarité avec nos classiques chrétiens du XVIIe siècle. C'est en moraliste ou en psychologue, non en artiste concurrent, qu'il a cru devoir morigéner ses contemporains romantiques. On a dit encore que, n'osant pas toujours attaquer de front ses émules de 1828 parvenus plus rapidement à la gloire, il évitait tout au moins de parler d'eux, et choisisissait à dessein parmi les noms les plus secondaires de notre littérature les objets de son enquête historique. Gobineau, débutant de lettres, écrivait déjà de lui dans

La Quotidienne dès le 1er décembre 1846 : « A force de le voir juger brillants les petits, on finit par être frappé de l'oubli qu'il fait des grands... on est étonné de le trouver toujours à la quête des beautés miscroscopiques et de ne jamais le voir se placer à quelque distance pour faire admirer au lecteur confiant un grand ensemble... Il aborde rarement les auteurs de quelque portée... dans un moment où son cœur et son esprit seraient échauffés par la recherche, je ne voudrais pas lui donner le choix entre Corneille et Desportes : il pourrait y avoir danger ! » Et plus tard, lorsqu'il eut consacré plusieurs articles à l'abbé de Marolles, traducteur oublié du grand siècle, Barbey d'Aurevilly, son ennemi, reprendra d'un ton plus mordant : » Nous avions le fromage de Marolles ; il nous en a donné l'abbé ! » — Mais ces critiques ne sont pas équitables, car, en réalité, un très grand nombre de ses *Portraits* ont été consacrés aux grands hommes du passé et aux illustrations de son temps ; il a parlé fort dignement d'Homère et de Virgile, de Corneille et de Bossuet : il n'a même que trop parlé des chefs du mouvement romantique pour leur satisfaction et pour leur renom, comme nous le verrons dans la suite de notre étude. Il pensait, d'ailleurs, que l'essentiel ayant été dit avant lui sur les hommes dont les noms sont consacrés par la gloire, il n'y avait lieu d'y revenir qu'en présence de quelque publication capable de renouveler, sur certains points tout au moins, ce que nous savons de leur personne morale ou de leur évolution artistique.

Enfin, pour ne pas lui attribuer à la légère des sentiments de jalousie envieuse à l'égard des poètes, ses émules heureux, écoutons ce post-scriptum à son troisième volume de *Portraits contemporains* qu'il a daté de mars 1846 et dont l'accent est si évidemment sincère : « Oh ! que, du moins les poètes le sachent ! Quels que soient les *ravisements* (substantif tiré du verbe se raviser) et les prudences de l'âge mûr, c'est encore d'eux que nous nous occupons le plus. Les inégalités, ou même les brusqueries du retour ne sont pas une preuve d'indifférence. Ces graves études d'historien, ces portraits aux teintes plus sombres qui ont insensiblement succédé aux premières et poétiques couleurs... ne suffisent pas toujours à satisfaire en nous ce qui y remue encore du passé. Quand nous relisons et récitons de Lamartine son *Lac* immortel, de Victor Hugo sa passionnée *Tristesse d'Olympio*, le souvenir sacré renaît vite en nous, et tout cet ordre de *notre labo-*

rieuse sagesse d'hier est ébranlé » ! Citant alors trois pièces nouvelles de Lamartine, Hugo et Musset, il conclut : « Ces notes vraies, tendres, profondes, nées du cœur et toutes chantantes, nous paraissent, aujourd'hui encore, autrement enviables que bien des mérites lentement acquis ! » Voilà le vrai fond de sa pensée. Regrets, brusquerie du retour après des incriminations d'ordre politique ou moral : mais non pas envie amère ou jalousie bassement dénigrante.

Quant à sa complaisance pour les figures de second ordre ou de second plan, il en a donné dans ses *Portraits de femmes*, à propos de Mme de Charrière, une acceptable et ingénieuse explication. Ce n'est pas précisément de la critique qu'il entend faire, expose-t-il, lorsqu'il dessine avec minutie ces silhouettes près de s'effacer dans les lointains de l'histoire : mais une telle entreprise lui fournit un cadre commode pour exprimer ses propres sentiments sur le spectacle du monde et aussi pour exhaler par un détour une certaine poésie cachée ! Il y trouve un moyen pour continuer, dans quelque grave revue, l'*élégie* interrompue par lui à la suite de l'accueil décourageant qu'ont reçu ses derniers vers. Lorsqu'il choisit avec prédilection des noms peu connus ou presque disparus, en tous cas hors du grand chemin de l'histoire des idées, il obéit, dit-il, à ce goût de cœur et de fantaisie qui, dans des imaginations plus heureuses, fait germer romans ou nouvelles. La différence, c'est que ses personnages à lui n'ont rien que de réel là où ils paraissent les plus imprévus. Ils sont vrais ; ils ont existé ; ils coûtent donc moins à inventer, mais non pas peut être à retrouver, à étudier et à décrire. Au cours de l'étude soigneuse qu'il est contraint de leur consacrer dans le silence de son cabinet de travail, il arrive à les aimer, à répandre sur les traits de leur figure pâlie la lumière d'une émotion fugitive ; et c'est là qu'il faut savoir chercher, conclut-il, le principal intérêt de *ces petites nouvelles à un seul personnage*. — Ce qui revient à dire, ferons-nous remarquer ici, qu'il est un historien psychologue, presque un artisan de romans historiques, plutôt qu'un Aristarque à l'ancienne mode des Bouhours ou des Laharpe, plutôt qu'un commentateur, plus ou moins disert et verbeux, des renommées bien établies. Là, fut en effet son innovation et son originalité propre : mais, sur les réputations consacrées de son temps, il n'a placé son mot que trop souvent encore au gré de ceux que nous appelons volontiers les hagiographes du roman-

tisme, — afin de caractériser par ce mot le soin que ces adeptes de la religion rousseauiste apportent à n'éclairer que d'une favorable lumière, les statues de leurs plus notables patrons. — C'est ce dont nous allons bientôt nous rendre compte.

Ajoutons pourtant que, en bon patriote, il n'accepte guère de l'étranger les critiques qu'il se permet à lui-même, sans scrupules, sur ses compatriotes célèbres ; il est toujours prêt à faire front vers le dehors aux côtés de ces mêmes concitoyens qu'il poursuivait un instant auparavant de ses objections et de ses sarcasmes. Par exemple, après avoir lu les livres de Rodolphe Tœpfer dont il a fait la réputation parmi nous, il n'avait pas hésité à l'opposer, de son chef et sous sa responsabilité propre, aux romanciers qui se disputaient alors par tous les moyens la faveur du public français ; mais il avait marqué avec prudence et avec goût cette opposition légitime : « Nous nous disions, écrivait-il (1), que c'était là un exemple à opposer à nos œuvres d'ici, si raffinées et si *infectées*. Mais prenons garde ! Ne le disons pas trop. Publier et introduire en une littérature *corrompue* ces *Nouvelles genevoises* de l'air dont Tacite a donné ses *Mores germanorum*, ce serait les compromettre tout d'abord. Qu'on veuille donc n'y voir, si l'on aime mieux, qu'une variété au mélange, un assaisonnement de plus ». Voilà qui est habilement insinué. — Mais que Tœpfer s'avise, en quelques articles critiques, de malmener lui-même nos écrivains à la mode « comme on pourrait le faire par delà le détroit », observe Saint-Beuve offusqué, celui-ci s'empressera de formuler contre ces appréciations dénigrantes une protestation fort nette : « Cette espèce d'opposition, inutile d'abord, est surtout *disgracieuse*, opine-t-il ; rien de moins propre à diminuer nos préjugés d'ici. Nous avons du purisme à l'égard de Genève : on nous répond par du *puritanisme* ! Une telle polémique, morale pour l'intention, mais où il entre, pour le détail, beaucoup d'*inexactitudes*, tend à prolonger un état de raideur et de secte, un système de défensive qui ne me parait point du tout favorable à ce que je désire le plus avec M. Tœpfer, l'expression libre et poétique de la Suisse par elle-même, etc... » —

En ce qui le concerne, se croyant assuré d'éviter les inexactitudes et de conserver la grâce dans l'expression de sa pensée, Sainte-Beuve persistera donc à produire cette pensée au grand jour, ainsi que nous allons en fournir bien des exemples.

(1) *Portraits contemporains*, II, 18[illegible].

2. — Les deux premières générations rousseautistes et leurs faiblesses.

Commençons notre revue par ses jugements sur les préromantiques. Collégien à Boulogne, puis à Paris, il avait grandi sous l'influence des écrivains de la seconde génération romantique, en attendant de prendre sa place entre ceux de la troisième, et nous avons dit son enthousiasme précoce pour Mme de Staël ainsi que pour les promesses littéraires de l'an III. Sur l'auteur de *Delphine*, il ne formulera donc jamais de réserves, peut-être parce qu'il évitera de l'étudier dans sa production romanesque ou dans ses commentaires, trop naïvement enthousiastes, sur l'Allemagne romantique. A propos de Chateaubriand, l'autre grand nom de cette période, il émettra tout au contraire ses plus instructives critiques : mais nous nous réservons de les examiner plus tard, parce qu'elles résumeront utilement, à la date où elles se produisent au grand jour, la période antirousseauiste qui venait alors de prendre fin dans sa pensée.

Interrogeons-le sur Jean Jacques en personne, cet évangéliste (ou même, si l'on veut ce Messie) de la religion romantique, auquel l'attacheront toujours les souvenirs de sa rousseauiste jeunesse. A propos de la correspondance de Marianne La Tour (plus tard Mme de Franqueville), avec l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* (1), il a très joliment exprimé ces sentiments de tendre partialité, que la clairvoyance historique et psychologique, venue par le cours des ans, ne sauraient effacer de son cœur : « S'il s'est beaucoup troublé lui-même, Rousseau a encore plus troublé le monde. Il n'a pas seulement jeté *l'enchantement* (de l'expresse adhésion divine) sur la passion, il a su, comme l'a dit Byron, donner à la folie l'apparence de la beauté. En entourant les demi-vérités d'un faux jour d'évidence, il a, plus qu'un autre écrivain, contribué à mettre les *orgueilleux* et les faibles sur la route de l'erreur... Pour nous, quoique la *raison* nous dise, et pour tous ceux qui, à quelque degré, sont de *sa postérité*, *poétiquement*, il nous sera toujours impossible de *ne pas aimer* Jean-Jacques, de ne pas lui pardonner beaucoup pour ses tableaux de jeunesse, pour son sentiment passionné de la nature, pour la *rêverie* dont il a apporté le *génie* parmi

(1) *Causeries du lundi*, IX.

nous! » Déclaration combien significative! C'est l'artiste qui fait taire le moraliste en fin de compte, le mystique qui réduit au silence l'homme de sang-froid, comme il est arrivé dans les générations successivement soumises à l'influence exaltante du prophèle.

Il est vrai qu'à d'autres instants, quand le psychologue chrétien prend le dessus dans l'âme complexe de Sainte-Beuve, la réserve se marque chez lui davautage et renonce à s'accompagner de protestations soumises. A propos de Rivarol, par exemple (1), il fera remarquer qu'on a longtemps appliqué le mot de *fanatisme* aux idées ou croyances d'un caractère religieux, à l'exclusion de toutes les autres, mais que le XVIII[e] siècle finissant est venu montrer qu'on pouvait marquer de ce qualificatif les excès de la conviction dite « philosophique » qui produisit alors des effets véritablement *monstrueux !* — C'est tout simplement, préciserons-nous ici, que cette prétendue philosophie, fut une religion de conquête, un mysticisme insuffisamment encadré de raison, une hérésie chrétienne laïcisée, tout au moins en appnrence et en iutention, l'aurore d'une « hégire » nouvelle, dont Jean-Jacques avait fourni le Coran. — Ailleurs, le Lundiste reproduira, sans l'improuver, le jugement sévère de M[me] du Deffand sur Rousseau, « charlatan de vertu » (2), et celui de Proudhon sur Jean-Jacques, « le premier en date de ces *Femmelins* de l'intelligence en qui l'Idée se trouble et la passion l'emporte sur la raison » (3). Enfin, à propos de William Cooper et de la poésie domestique anglaise, il tracera entre l'écrivain britannique et l'auteur de la *Julie*, un parallèle, assez superficiel d'ailleurs, mais qui amènera de sa part qnelques mots réprobateurs sur le Genevois. Celui-ci, dira-t-il, vécut constamment, dans « un intérieur souillé » (par la présence de Thérèse Levasseur), et usa d'une indélicatesse, naturelle ou acquise, pour froisser trop souvent la pudeur de son public (4).

Toutefois l'expression la plus nette de ses réserves intermittentes sur le plus efficace artisan du romantisme s'est placée dans ses *Portraits littéraires*, à propos de la reprise de *Bérénice* au Théâtre-Français, pour Rachel, en 1844. Certains critiques contem-

(1) *Causeries du lundi*, V, 68.
(2) *Causeries du lundi*, XVI.
(3) *Chateaubriand*, I, 78.
(4) *Causeries du lundi*, XI, 4 I, 124.

porains, dit-il, ont estimé que Titus ne se montre pas assez passionnément amoureux : s'il l'était davantage, en effet, il sacrifierait sa couronne à son amour. Or ce fut précisément l'opinion de Jean-Jacques, et rien de moins surprenant que l'adhésion de ses fils spirituels à ses sentiments sur ce point. Mais Sainte-Beuve n'est pas avec eux pendant cette période de sa vie et le leur fait bien voir. Racine, écrit-il, est revenu, dans le dernier acte de sa tragédie élégiaque, à l'inspiration « supérieure et majestueuse » qui doit distinguer ce genre dramatique — c'est-à-dire à la morale (stoïco-chrétienne) dont Corneille lui avait donné de si beaux exemples. — Il a su exprimer, lui aussi, avec force, la stabilité héroïque d'une âme impériale à travers les orages du cœur, et il n'a voulu laisser aucun doute à ses auditeurs sur ce qui est impossible à Titus.

> Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
> Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
> L'empire incompatible avec notre hyménée...
> Oui, Madame, et je *dois* moins encore vous dire
> Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,
> De vous suivre et d'aller, trop content de mes fers,
> Soupirer avec vous au bout de l'univers.
> Vous-même rougiriez de ma lâche conduite, etc...

Voilà, appuie Sainte-Beuve, le langage d'une grande âme à une autre âme capable de l'entendre. Mais Jean-Jacques, mollement romanesque par nature et par éducation, n'a pas craint de soutenir que Titus serait plus intéressant s'il sacrifiait l'Empire à l'amour, s'il se contentait d' « une chaumière et d'un cœur » selon la formule urféenne qui a été consacrée par la sensibilité romantique. Aussi Geoffroy, le critique classique des *Débats* sous Napoléon Ier, faisait-il remarquer, — et avec raison selon Sainte-Beuve, — que Titus serait sifflé s'il agissait de la sorte au théâtre, et que Rousseau méritait de l'être pour avoir consigné une telle opinion dans un livre de philosophie ! — Le Lundiste cite un critique du premier Empire, et peut-être en effet, le public à cette date héroïque n'aurait-il pas accepté sans résistance la solution rousseauiste du problème posé par Mme Henriette à deux poètes chrétiens : mais, depuis lors, Sand et surtout Dumas fils sont venus rousseauiser le public de nos théâtres, et la solution passionnelle serait très vraisemblablement applaudie par nos contemporains si elle était accommodée avec la dextérité que

savent mettre à ces sortes de choses les fournisseurs attitrés de nos plus illustres scènes.

En 1844, l'auteur des *Portraits littéraires* n'hésite pas à préférer le dénouement adopté par Racine en conformité avec l'histoire. Tout se tient en morale, dit-il : pour n'avoir pas senti cette délicatesse particulière, cette religion de dignité et d'honneur qui enchaîne Titus, Jean-Jacques a gâté quelques-unes de ses plus belles pages par on ne sait quoi de choquant et de vulgaire qui se retrouve dans sa vie, et que le filleul de Mme de Warens, le conjoint de Mlle Levasseur n'a pas hésité à nous exposer sans ambages. Dans l'ordre poétique aussi bien que dans l'ordre moral, la grandeur est au prix de l'effort, de la lutte, de la persévérance. Aujourd'hui, *sous prétexte de lyrisme*, chacun s'abandonne à sa pente (érotique). Aux époques tout à fait *saines et excellentes*, les choses suivent un autre cours. Dans *le grand siècle de notre histoire*, ce devoir rigoureux, cet avertissement attentif et salutaire se personnifiaient dans une figure vivante et s'appelaient Boileau. — Voilà qui est fermement pensé : il est peut-être excessif seulement de traiter d'époque parfaitement saine et excellente le siècle de Louis XIV : aucun siècle ne mérite une pareille louange, et Sainte-Beuve en personne explique ailleurs la perspicacité de La Rochefoucauld par ce fait qu'il vécut dans une époque *corrompue* : la vérité, c'est que la discipline morale du christianisme connut alors un renouveau d'influence à la suite des guerres religieuses et que l'art de l'époque en reçut de distinctifs caractères. — Quoiqu'il en soit, Sainte-Beuve en est resté à ce point, vis-à-vis de Rousseau, sur la voie de la clairvoyance psychologique et historique; il ne faut pas lui en demander davantage, car il n'a jamais discerné les raisons profondes de l'influence immense et durable du rousseauisme.

Écoutons-le juger, maintenant, le premier disciple notable de Rousseau dans la littérature française, Bernardin de Saint-Pierre, qui avait été également l'un des auteurs favoris de sa studieuse jeunesse, mais dont la personnalité morale, assez peu attachante quand on l'étudie de près, n'a pas laissé de l'embarasser quelquefois dans la suite : car il ne sait plus trop comment concilier en ce temps ses enthousiasmes passés avec sa science présente. Il cite Châteaubriand, écrivant dans ses *Mémoires* que l'auteur de *Paul et Virginie* était de peu d'esprit et d'*un caractère encore au-dessous de son esprit*, qu'il refusa d'abriter sous son toit un proscrit pendant

la période révolutionnaire, et flagorna ouvertement Napoléon : on sait en outre que Bernardin fut un mari maussade et un père sans dévouement. Sainte-Beuve, influencé par ses souvenirs de lecture, plaide de son mieux les circonstances atténuantes (1) au profit de ce rousseauiste typique : il allègue à sa décharge la sensibilité d'épiderme qui est propre aux tempéraments poétiques (et qu'il appelle d'un nom plus sévère quand il parle de Hugo ou de Vigny) il rappelle le succès tardif et longtemps contesté de cet incontestable talent, mais il accorde pourtant que Ducis, son correspondant de vieillesse, qui fut un ferme chrétien, lui était *moralement très supérieur*, et il achève son plaidoyer en ces termes : « Bernardin était donc foncièrement bon : j'aime à le *croire*. Mais il était devenu par la fâcheuse expérience des hommes, irritable, défiant, susceptible. Il est l'exemple le plus souvent invoqué et le plus *désespérant* (pour les fidèles de Jean-Jacques), de ce *désaccord* (entre les doctrines et les actes) que je *veux* amoindrir, si je ne puis le repousser ! » (Attitude hagiographique à peu près avouée cette fois !)

Lorsque le Lundiste reparlera quelques années plus tard du compagnon des suprêmes promenades de Jean-Jacques (2), il expliquera, de façon plus exacte, ses inégalités de caractère par ses illusions de mystique social, perdu dans son rêve romanesque. — Bernardin, expose-t-il, eût son génie propre qui le domina et auquel il ne put échapper : son idéal fut longtemps de fonder une colonie qui aurait *tenu de l'idylle* et dans laquelle il aurait *régi*, non sans y mêler quelques sons de la flutte antique, des hommes *dociles* et heureux. Il concevait en effet dans sa tête et portait partout avec lui un *monde d'ordre et d'harmonie* (celui des « habitants » de Rousseau), une espèce d'*Eden* ou d'âge d'or dont il ne voulait absolument pas se départir. Jeune, dans tout ce qu'il entreprend, on reconnaît une arrière-pensée secrète de colonisateur *à demi mythologique* et sa chimère de devenir Orphée ou Amphion. Avec le temps, au lieu de vouloir exécuter ses plans, il s'avisa de prendre du papier et de les *décrire*, ce qui lui réussit bien davantage, au prix de quelque patience. L'utopiste, à bout de voie, saisit la plume et devint un peintre par le verbe. Son ami et correspondant, le fonctionnaire Hennin, si tolérant à son égard, est un de ces bons esprits probes, exacts, laborieux et positifs comme la France *en comptait*

(1) *Portraits littéraires*, vol. II.
(2) *Causeries du lundi*. Vol VI.

encore beaucoup à cette date : Saint-Pierre représente le groupe des *chimériques plaintifs* (1)), chez qui *le roman l'emporte* décidément, mais qui, à la fin, le talent et la fée s'en mêlant, ont le privilège de se faire pardonner et admirer. — Surtout, ajouterions-nous volontiers, dans les sociétés préparées par la pénétration de l'esprit romanesque à ce regrettable « pardon ». La lecture de son dernier et quelque peu sénile ouvrage, concède Sainte-Beuve au surplus, (il s'agit des *Harmonies de la nature*) produit un effet singulier si on la prolonge quelque temps : on ne saurait mieux rendre cette impression causée par son livre qu'en disant qu'il s'y montre *efféminant* et écœurant tout à la fois : on conçoit l'agacement de Joubert écrivant de ces prétendues *Harmonies* qu'elle nous font aimer les dissonances dont l'auteur voulait purger l'univers et qu'on *y rencontre cependant à chaque pas!* Si bien que la meilleure réaction à faire au sortir d'une si fade immersion dans l'optimisme voulu, ce serait une page de Pascal, le pénétrant psychologue chrétien!

Passons à un autre mystique, plus caractérisé, du XVIIIe siècle à son déclin. Louis de Saint-Martin fut également un des éducateurs de Sainte-Beuve, comme son roman de *Volupté* nous en apporte la preuve, en mettant très haut les écrits de ce rêveur bizarre. Mais, quelque peu revenu avec le temps de ces complaisances premières, le Lundiste saura mieux discerner l'orgueil pathologique qui se dissimulait sous les effusions pieuses de ces laïcisateurs du Quiétisme hérétique. Sa douceur et son procédé modeste, écrira-t-il alors de Saint-Martin (2), ne laissaient pas de recouvrir un grand orgueil naïf : il se croyait l'émule des plus notables opérateurs apostoliques dans le passé et il inclinait même à penser tout bas que, sur certains points, il était allé plus avant que tous. C'est là au surplus un danger que n'évitent guère les âmes qui prétendent marcher seules dans les voies du Divin, soutenues par une surhumaine alliance de privilège; car ces âmes se dérobent aux discipline rationnelles de la pensée qui leur auraient épargné les naufrages.

(1) Il se montrait peu reconnaissant à l'égard de Hennin sans cesse occupé à le servir et Sainte-Beuve cite de ce dernier une lettre significative : « Vous rudoyez, écrit ce brave homme, l'ami qui, après trois ans de soins, est parvenu à décider le ministre en votre faveur... Vous semblez avoir pris pour modèle votre ami Jean Jacques, *le plus vain de tous les hommes* » Allusion sans nul doute à l'ingratitude de Rousseau pour Hume qui avait sollicité le ministère britannique de lui octroyer une pension.

Et qu'on ne vienne pas nous dire, insiste Sainte-Beuve à ce propos, que le sentiment dont elles se nourrissent est *plus beau que l'orgueil :* ce n'en est que le plus subtil ou le précieux déguisement. Voilà pourquoi Saint-Martin marquait des sentiments hostiles à l'Eglise chrétienne dont il se considérait comme le *successeur* et comme l'*héritier* de plein droit. Il éprouvait au contraire à l'endroit de Jean-Jacques un invincible attrait, non sans se juger supérieur à ce dernier mystique, encore trop teinté de philosophie rationnelle à son gré. Rousseau, a-t-il dit de façon bien significative, *frappait plus bas que moi!*

Quand vint la Révolution française, il y vit, comme Maistre (cet autre mystique, différemment orienté dans ses interprétations de l'action divine) un cataclysme vengeur que la Divinité avait voulu déchaîner sur le peuple français, insuffisamment docile à ses vues, et aux avertissements de ses prophètes. Les événements tragiques qui se déroulèrent à ce moment sur notre sol, lui parurent le préliminaire indispensable du règne divin de mille années qu'il avait annoncé pour sa part : période radieuse durant laquelle il ne tiendra qu'à l'homme, enfin restauré dans son excellence première, de devenir un *Roi-Mage*, faisant miracle tout le long de sa route ici-bas. Lui-même ne se crut jamais menacé par la tourmente parce qu'il se fiait dans sa céleste mission : « Je me suis senti tellement né pour la paix et pour le bonheur, a-t-il écrit, et j'ai eu de si fréquentes expériences que l'*On* m'avait, même dès ce monde, comme environné du lieu de repos, que j'ai la présomption de croire que, dans tous les lieux que j'habiterai, il n'arrivera jamais de bien grands troubles ni de bien grands malheurs..... Sans oser me regarder comme un préservatif pour mon pays, il sera cependant garanti de grands maux et de désastres absolus *tant que j'y habiterai!* » Ceci fut écrit en 1792, c'est-à-dire avant les secousses les plus graves ; mais, après la Terreur, en 1801, le favori du Ciel, ayant relu ces lignes de sa plume, jugea qu'elles avaient été véritablement prophétiques ! Il comptait pour rien, en effet, des épreuves publiques ou privées qui ne l'avaient pas atteint trop directement dans sa précieuse personne.

C'est en méditant sur ces assertions de Saint-Martin que son ancien admirateur retrouve, dans sa mémoire, un propos pareillement significatif d'un autre mystique, qui appartient à la fin de la même génération rousseauiste, de Ballanche, un des familiers de

l'Abbaye-aux-Bois. Sainte-Beuve assure qu'il a discerné beaucoup d'ambition et un très notable orgueil chez ce rêveur brumeux qu'on prenait le plus souvent pour un tendre et pour un modeste, mais qui se croyait bien, lui aussi, le précurseur d'on ne sait quel Messie, le révélateur d'un dogme plus vrai que tous ceux du passé. Un jour, chez Mme Récamier, parlant de Châteaubriand au jeune écrivain qui venait là pour se rendre ses aînés favorables, il lui échappa de dire : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, que le règne de la *phrase* est fini ! » Ce que son auditeur interprète à peu près de la sorte : « Ne croyez-vous pas que l'heure du grand écrivain de *René* est passée et que va sonner la mienne, celle de l'homme qui apporte avec lui l'*idée* rédemptrice ! »

Chez La Fayette, Sainte-Beuve ne relève guère qu'un léger ridicule, mais la remarque est piquante et vaut d'être ici mentionnée (1). Lorsque le général perdit sa femme en 1818, il écrivit à un ami : « Elle me fut attachée, je puis le dire, par le sentiment le plus passionné... Vous l'avez vue jouissant de tout ce qui pouvait être de quelque gloire pour moi, plus encore de ce qui me faisait, comme elle le disait, connaître tout entier... Elle m'a souvent exprimé, dans le cours de sa maladie dernière, la pensée qu'elle irait au ciel ; et, oserai-je ajouter que cette idée *ne lui suffisait pas pour prendre son parti de me quitter* ! » Avec ces chrétiens de nouvelle frappe, conclut Sainte Beuve, que nous voilà donc loin de Pascal.

Passons à son sentiment sur Stendhal, un des tard-venus de la seconde génération rousseauiste qui fit campagne dans sa maturité avec les jeunes représentants de la troisième. Sainte-Beuve qui l'avait rencontré dans quelques salons et apprécié pour son esprit paradoxal et mordant, assista non sans surprise, vers 1850, au début de l'apothéose posthume qui lui a été décernée par quelques protagonistes de la quatrième génération romantique et que la cinquième a passionnément confirmée dans la suite. — En 1854, après les premières publications apologétiques de Colomb, le cousin d'Henry Beyle — c'est-à-dire plus de dix ans après l'intervention décisive de Balzac en faveur de Stendhal, mais avant les manifestations au moins également efficaces de Taine, — le Lundiste crut devoir remettre les choses au point en consacrant à l'écrivain dauphinois un feuilleton (2), fort judicieux selon nous, parce qu'il

(1) *Portraits littéraires*, II.
(2) *Causeries du Lundi*, IX.

s'y tient à égale distance de l'enthousiasme aveugle et du dédain immérité. Il lui accorde le suffrage qu'il mérite comme observateur attentif de lui-même et de l'âme étrangère; il le réduit à de justes proportions comme romancier. Ayant relu *le Rouge et le Noir* avant de rédiger son article, il juge que le premier volume de ce roman, étant pour une bonne part autobiographique, — ainsi qu'on le sait mieux depuis lors, — a de l'intérêt, mais que, dans la suite du récit, Julien Sorel devient « un petit monstre odieux, impossible, un scélérat qui ressemble à Robespierre jeté dans la vie civile et dans l'intrigue domestique ». — C'est qu'en effet, ajouterons-nous ici, Robespierre fut, lui aussi, un rousseauiste typique.

Abordant l'examen de *La Chartreuse de Parme*, si haut placée par Balzac, Sainte-Beuve en juge également le début heureux ; mais l'ensemble du roman lui inspire de formelles et utiles réserves morales, dans le sens antirousseauiste. Fabrice del Dongo, opine-t-il, ne se conduit nulle part comme un homme digne de ce nom, mais plutôt comme un enfant libertin qui fait sa régle de son caprice, ou même comme un animal livré à la seule impulsion de ses appétits naturels. Aucune morale, aucun principe d'honneur vrai dans ce personnage ! Il n'a d'autre règle de conduite que de ne pas simuler l'amour quand il ne ressent pas cette passion ! « Lorsque je vois, poursuit le critique, ce que devient sous la plume de Beyle, cet amour-passion (des tempéraments du Midi) chez les êtres qu'il semble nous proposer pour exemples, j'en reviens à aimer et à honorer l'amour à la française, mélange d'attrait physique, sans doute, mais aussi de goût et d'inclination morale, de galanterie délicate, d'estime, de *raison* même et d'esprit, un amour *où il reste un peu de sens commun, où la société n'est pas oubliée entièrement*, où le devoir n'est pas sacrifié à l'aveugle, et, pour mieux dire, *ignoré !* Pauline, dans Corneille, me représente bien l'idéal de cet amour (stoïque et préchrétien) où l'élévation et l'honneur se font entendre ! » Certes, et rien n'est plus loin de Pauline à coup sûr que Mme de Rénal, Mathilde de La Môle ou la duchesse San Severina. « Cet amour-passion devenu systémastique chez Beyle m'impatiente, achève Sainte-Beuve ; cette espèce de maladie *animale* dont Fabrice est l'idéal à la fin de sa carrière est fort laide et n'a rien d'attrayant dans sa conclusion *hébétée !* » Il est bon que cela ait été dit pour l'honneur du XIXe siècle français, selon nous.

Trois ans plus tard, traitant des premiers et si brillants ouvrages

d'Hippolyte Taine (1), le Lundiste s'arrêtera une fois encore avec étonnement devant l'enthousiasme que l'auteur du *Voyage aux Pyrénées* manifeste pour celui des *Promenades dans Rome*. Il traitera d'illusion juvénile un engouement fort excessif à ses yeux et ajoutera : « Dussé-je perdre moi-même (comme poète et romancier de jadis) à invoquer de la part de M. Taine plus de sévérité dans les jugements contemporains, je dirai qu'ayant connu Stendhal, l'ayant goûté, ayant relu encore assez récemment ou essayé de relire ses romans tant préconisés — romans toujours manqués malgré de jolies parties, et somme toute, *détestables*, — il m'est *impossible d'en passer par l'admiration* qu'on professe aujourd'hui pour cet homme d'esprit sagace, fin, perçant et excitant, mais décousu, mais affecté, mais *dénué d'invention !* « Et l'on sait encore mieux présentement, par l'étude des sources de Beyle, combien ce dernier trait est exact, l'œuvre stendhalienne étant, pour une part, autobiographie d'un névropathe, — et, là, fort pénétrante en effet, — pour une autre part, démarquage de textes italiens, et là, secondaire ! — Mais quoi ! la troisième génération rousseauiste dont Sainte-Beuve débutant appuya l'effort, avait préparé par ses leçons dans la quatrième ces enthousiasmes symptomatiques qui seront encore plus intransigeants dans la cinquième. Celle de 1830 était donc peu qualifiée pour se placer tardivement en travers du chemin psychologique et moral qu'elle avait frayé de son mieux ; et Sainte-Beuve l'était moins qu'un autre à cette heure de sa carrière où il revenait visiblement déjà vers ses prédilections de jeunesse ; attitude intellectuelle qui nous expliquera sa dernière et beaucoup plus indulgente appréciation d'Henry Beyle, lorsque nous l'étudierons à sa date.

3. — Les poètes de la troisième génération rousseauiste.

Abordons maintenant, sous la conduite de Sainte-Beuve, cette troisième génération romantique qui fut la sienne, dont il partagea les espoirs, mais dont il déserta le drapeau de bonne heure. — C'est un véritable lieu commun dans son œuvre critique, — tant il a repris de fois cette antienne, — que le succès du mouvement de 1830 en matière de lyrisme, et son total insuccès au théâtre. Or, cette dernière appréciation peut être aujourd'hui jugée peu clairvoyante

(1) *Causeries du Lundi*, XIII, 206 et 266.

à la lumière des faits car le rousseauisme ayant continué, affermi parmi nous son empire, devait, contre toutes les prévisions du critique, consacrer et installer au répertoire quelques drames de Hugo. *Hernani* et *Ruy Blas* en particulier qui, d'une part, flattent les propensions érotiques ou politiques « le mysticisme passionnel et le mysticisme social » du public contemporain, et, d'autre part, entraînent l'adhésion des esprits plus clairvoyants par de fort belles envolées lyriques. Le drame de Dumas fils, souche de presque tout le théâtre contemporain, ayant été entièrement rousseauiste d'inspiration et ayant peu à peu déraciné les scrupules de morale rationnelle encore survivants chez les spectateurs au cours de la quatrième génération romantique, a d'ailleurs facilité cette installation tardive du drame de 1830 au répertoire de nos scènes officielles.

Si Sainte-Beuve goûta peu le drame romantique, les *Lucrèce Borgia* ou les *Angelo*, c'est qu'il put mesurer, malgré lui, la valeur morale de ce drame et celle de l'inspiration habituelle des grands romantiques lorsque son intime fréquentation de ces poètes l'eut éclairé sur le caractère de leur génie, principalement verbal, et sur sa rançon. Passons en revue ses jugements les plus significatifs à leur endroit. — De Béranger, qu'il plaça longtemps sur la même ligne que les plus grands d'entre eux et ne réduisit que tardivement à sa véritable mesure, de Béranger il a, dès 1830 (1) (c'est-à-dire du vivant de l'adroit chansonnier), condamné le tenace mysticisme social, source d'illusions politiques et morales fort regrettables chez ses concitoyens. Quoique sincèrement patriote, certes, écrit le Lundiste à cette date, Béranger, — cela devient chaque jour plus évident, — a trop travaillé au triomphe des passions, à l'explosion des ressentiments populaires : il n'a pas assez songé aux lendemains inévitables de telles explosions. Après les journées de juin, il a dit que, de tout temps, il avait souhaité de *rêver* la République, mais de ne jamais la voir à l'œuvre ! Il a donc poussé sans cesse à des événements dont il redoutait la venue. — Pourquoi d'ailleurs en lui cette *vanité de naissance* (plébéienne) qu'il a si constamment affichée, cette affectation de noblesse *à rebours* qui est une affectation néanmoins. Pourquoi faire d'une classe de la société, si nombreuse soit-elle, *l'origine et la source de toutes les ver-*

(1) *Causeries du Lundi*, II. 234.

tus? Ne semblerait-il pas, à entendre ce flatteur des instincts de la foule, que toute la sagesse, toute la raison fussent d'un côté dans la nation, tous les torts et toute la déraison de l'autre? Cette prédication de la sagesse et de la vertu infaillible des masses diminue beaucoup Béranger aux yeux des hommes de sang-froid, mais elle a préparé son pontificat littéraire. Les rois de la pensée contemporaine, Châteaubriand, Lamennais, Lamartine sont venus vers lui des divers points de l'horizon politique, pour saluer *l'esprit du temps* en sa personne, pour lui rendre foi et hommage, pour lui donner des gages éclatants de leur déférence.

Nous n'aurons aucune critique de fond à relever en ce qui concerne Alfred de Musset : Sainte-Beuve s'est toujours montré pour lui sympathique; aussi bien, entre tous les romantiques, est-il assurément celui qui conserve le plus de traits classiques, car il n'a jamais penché vers le mysticisme social ; c'est pourquoi il sera, de tous, celui qui *datera* le moins, quelque jour. — Au contraire, Alfred de Vigny a de bonne heure suscité la résistance et la contradiction chez l'auteur des *Portraits* par son mysticisme esthétique sans mesure et sans correctifs. Il semble que le poème de *Moïse* ait commencé d'éclairer, sur ce point, le critique; à lire ces vers, d'ailleurs admirables, il jugea que l'auteur s'octroyait trop facilement les droits et privilège de l'*oint du Seigneur*, et se faisait à lui-même, avec un assez blessant dédain, les honneurs de la terre (1) : disposition d'esprit qui devait conduire Vigny, peu après, jusqu'à sa *théorie exagérée du poète :* mais l'idée se montra d'abord enveloppée du plus beau voile et l'arrière-pensée personnelle, si elle y était déjà, ne se laissa pas trop clairement apercevoir. Dans *Stello*, au contraire, l'histoire est très visiblement faussée à toutes pages, mais les esprits jeunes, poétiques, exclusivement littéraires, les esprits *plus ou moins féminins* de l'époque donnèrent raison à Vigny, parce qu'il les avait émus, et ce succès l'enhardit a doter ouvertement le poète d'une *mission toute sainte*, toute désintéressée, toute pure. Saisi d'un accès de la fièvre religieuse (rousseauiste) de l'époque, il fut tenté de se faire prophète et *révélateur* à son tour ; il crut à sa délégation d'En-Haut, à son apostolat. En ce temps, les uns prêchaient pour le prolétariat (mysticisme social), les autres pour la femme (mysticisme passionnel) : il se dit qu'il y avait à prêcher

(1) *Nouveaux Lundis*, VI, 412.

pour le poète (mysticisme esthétique explicite et avoué). Dans la préface de son *Chatterton*, l'inspiration et les termes mêmes furent purement *mystiques :* — le mot est cette fois de Sainte-Beuve. — Pages éloquentes et émouvantes, certes, mais aussi *maladives, vaniteuses et douloureuses !* Elles reflétèrent parfaitement l'amour-propre à la fois satisfait et souffrant de leur auteur : « Je n'ai jamais pu, conclut Sainte-Beuve vieilli, entrer dans ce mode de prédication et d'apostolat où donna M. de Vigny, à partir d'un certain jour ; le danger est trop grand, en voulant favoriser le talent, de fomenter et d'exciter du même coup *la médiocrité et la sottise !* » C'est là une vérité incontestable (et nous ajouterons que, dans les deux autres formes essentielles du mysticisme rousseauiste, le social et le passionnel, il y a grand danger également de déchaîner le primitif dans l'homme inculte, et d'encourager l'appétit sensuel dénué de scrupules dans les dévots de l'érotisme soi-disant moralisateur).

Venons à un nom poétique encore plus illustre. — Hugo avait trouvé tout d'abord en Sainte-Beuve un thuriféraire ; mais quelques années plus tard, le critique se sentit fort gêné par de fâcheux souvenirs pour exprimer librement son opinion sur cet ami de jeunesse et ne parla plus qu'incidemment de lui en public. Dans une lettre privée de 1835, il indiquera pourtant que le plus grand tort de ce poète est dans l'*orgueil immense* et dans l'*égoïsme infini* d'une nature qui ne veut connaître qu'elle-même en ce monde et il ajoutera que chacun se fait des idoles en entrant dans la vie, une femme, un artiste, mais que ces idoles remplissent rarement notre programme ; elles vont leur chemin à leur guise et à notre désappointement : ne leur sachons pas trop mauvais gré, toutefois, de nous être trompé délibérément sur elles ! — Et ceci reste modéré, mélancoliquement détaché, mais bientôt il tracera de façon plus intime encore, dans ses *Cahiers* de notes personnelles, le terrible portrait de l'*homme grossier*, énormément orgueilleux et qui a d'étranges propos de vengeance aussitôt qu'il se croit discuté : « Si vous le louez moins, si vous vous taisez, après lui avoir donné les plus manifestes gages, il dira lourdement de vous : *C'est mon ennemi*..... S'il veut obtenir un service qui flatte son amour-propre, l'homme grossier est homme à faire intervenir près de vous, dans la conversation, le nom de sa femme pour peu qu'il se doute que vous en êtes un peu amoureux. Il ne voit aucune indélicatesse,

mais seulemont une ruse très permise à cela! » Accusations bien graves que celles-ci. Elles sont toutefois maintenues et confirmées en quelques mots dans une note ajoutée au *Livre d'amour* (1) : « Non, il n'est pas un noble cœur! Artificieux et fastueux, il est *vain* au fond. Tous ceux qui l'ont pratiqué de près ont fini par le savoir. Moi, j'ai été longtemps dupe! J'étais dans l'antre du Cyclope et je me croyais dans la grotte d'un demi-dieu! »

A ces défauts du caractère, dans la personnalité morale de Hugo, Sainte-Beuve attribue l'échec, au moins relatif, que ce poète subit tout d'abord au théâtre. Les grands génies dramatiques, expose-t-il en effet (2), créent toujours leurs personnages avec les éléments dont ils disposent dans l'intimité de leur pensée : ils les façonnent *à leur image* en un certain sens; non pas qu'ils se mettent en eux tout entiers : mais ils les font de la même nature humaine dont ils sentent en eux la présence, sauf à combiner différemment entre elles, selon leurs desseins, les diverses dispositions qu'ils leur prêtent. C'est pourquoi les génies dramatiques digne de ce nom doivent posséder dans leur sein tous les éléments de l'humaine nature à un plus haut degré, mais dans les mêmes proportions toutefois que le commun de leurs semblables. — Supposez maintenant, poursuit le critique, une nature imprégnée de lyrisme, c'est-à-dire singulière et exceptionnelle : l'imagination y sera, par exemple, deux ou trois fois plus développée que chez l'homme moyen. En revanche, la *raison* y sera moindre, inégale, la logique subtile et opiniâtre, la sensibilité *violente*, ne se produisant jamais qu'à l'état de paroxysme et de passion, sans remplir doucement les intervalles. Qu'une telle nature, *spécifiquement lyrique*, prétende cependant créer des personnages capables de vivre sur la scène, un monde d'ambitieux, d'amoureux, de pères, de serviteurs (comme ç'a été le cas de Hugo)? Il arrivera que ce poète, ne trouvant pas en lui la juste mesure des choses, se méprendra sur les proportions des caractères et ne parviendra pas à les poser dans un rapport nature de terreur ou de pitié avec les impressions de tous : il ne sera pas compris du spectateur. — A moins, objecterons-nous ici, qu'avec l'assistance d'autres tempéraments de sa sorte, sinon de sa puissance, il n'ait peu à peu façonné jusqu'à un certain point le public

(1) Page 227.
(2) *Portraits littéraires* II (en note à l'étude sur *Molière*).

à son image et à ses proportions; en ce cas l'adhésion lui viendra quelque jour, pourvu que ses dons exceptionnels de lyrique l'aient d'ailleurs servi çà et là magnifiquement dans son œuvre théâtrale. Telle est l'évolution à laquelle nous avons assisté depuis cinquante ans environ dans l'estime faite du théâtre de Hugo. Sainte-Beuve vit à peine l'aurore de cette revanche dramatique de son ancien ami, vers la fin du second Empire; c'est pourquoi, rééditant le développement, assez discutable d'ailleurs, que nous venons de résumer, il le renforcera de cette note dénigrante sur les *Burgraves* : « Ce sont les marionnettes de l'île des Cyclopes ! » Peut-être, puisqu'il tient à cette comparaison classique pour caractériser les allures de Hugo dans le domaine de l'art; mais, dans cette pièce dont l'insuccès acheva de décourager son auteur, le lyrisme a puissamment servi ce dernier par la suite, et les *Burgraves*, en dépit de leurs proportions démesurées, ne sont pas aujourd'hui le moins goûté de ses drames.

Lamartine, comme Vigny et Hugo a connu successivement, lui aussi, l'adhésion (1), puis l'animosité de Sainte-Beuve : et à notre avis, par des motifs de morale et de politique pour une grande part. L'historien de *Port-Royal* se détache de lui après *Jocelyn* dont le catholicisme désagréablement romanesque devait choquer un familier du grand siècle. La *Chute d'un ange*, l'*Histoire des Girondins*, enfin le rôle politique du poète pendant les dernières années de la monarchie de Juillet achèvent d'aliéner à ce dernier les sympathies du critique qu'il visitait naguère en ami dans sa petite maison du faubourg parisien. De là les deux articles, fort dénigrants, qui se lisent au début des *Causeries du Lundi* à propos des *Confidences* de Lamartine sur sa jeunesse et de son roman de *Raphaël*, autre « confidence » déguisée de ses amours avec Mme Charles. Sainte-Beuve tâchera, dit-il, *d'oublier* le Lamartine des années récentes, au profit du Lamartine qui n'avait pas encore écrit ses regrettables *Girondins* : « Au milieu des circonstances graves où il s'est placé et où il a tout fait pour placer son pays, poursuit le Lundiste, il a dépensé les plus riches dons sans être averti de les ménager jusqu'à ce qu'il les ait dissipés à peu près

(1) Sainte-Beuve acceptait tout d'abord le jugement de Dargaud qui a défini son maître : un Fénelon moins l'autorité (sacerdotale sans doute), un Rousseau moins le sophisme, un Mirabeau moins l'insurrection : ce qui ne fut pas toujours vrai, mais marque bien l'ascendance romantique du poète, en remontant de trois générations en arrière.

tous ! » Ce que sa production de vieillesse n'est pas faite pour démentir en effet. — Dans l'autobiographie du poète, le critique du *Constitutionnel* discerne avec pénétration que le jeune Alphonse, entouré de parents trop complaisants à ses talents *précoces*, n'a pas été suffisamment *élevé*, au sens rationnel du mot d'éducation. « Je me suis demandé quelquefois, écrit-il, ce que seraient devenus un François de Sales, un Fénelon qui n'auraient pas été élevés du tout..., un Fénelon gâté et sans aucun frein ? Probablement une manière d'Ovide *à demi-mystique*, parlant du ciel et s'occupant de la terre ? Vous êtes-vous jamais figuré une combinaison de ce genre-là ? » — Ce qui est encore une fois pressentir heureusement l'ascendance vraie des grands rousseauistes, ces apôtres d'un quiétisme laïcisé.

Toutefois, après cette suggestion profonde, il faut convenir que Sainte-Beuve reste assez superficiel dans ses objections aux récents écrits de Lamartine et ne revient à la clairvoyance qu'avec un mot, bien significatif en effet, qu'il nous rapporte du poète, querellé sur quelque audace de sa plume magique : « Qu'importe ! Qu'on dise ce qu'on voudra. J'ai pour moi les *femmes et les jeunes gens !* » (c'est-à-dire les tempéraments affectifs sans contre-poids suffisant d'expérience et de raison). Et nous relèverons enfin son interprétation de l'idylle fameuse, sur les rives du lac savoyard : « Il y a là un *nouveau* système d'amour qui consiste à identifier Julie (Mme Charles) avec la *Nature et avec Dieu*, à faire de tous trois un mélange qui semble tenir à la présente religion de l'auteur, et qui appartient peut-être à la future religion du monde ! » C'est bien cela, mais rien n'est moins « nouveau » sous le soleil que ce platonisme fardé de romanesque : c'est le mysticisme passionnel si franchement affiché par les rousseauistes et dont George Sand, en particulier, avait donné des commentaires bien autrement caractéristiques.

Enfin, le *Chateaubriand* professé à Liége et publié en 1859 sera plus d'une fois sévère à Lamartine, par exemple en cette dure apostrophe (1) : « Qu'est devenue la lune du golfe de Baia ? Dans

(1) I, 235. — Et encore, à la fin du second volume, dans les notes intitulées *Chateaubriand*, cette anecdote savoureuse. Sainte-Beuve, évoquant l'un de ses souvenirs déjà lointains du salon de l'Abbaye-aux-Bois, nous montre Lamartine pénétrant dans ce salon où Châteaubriand était assis à sa place habituelle, et accueillant les félicitations générales sur son *Jocelyn* par cette manifestation de fatuité naïve : « On ne vante bien le livre qu'à la deuxième lecture ! » En sorte que l'au-

bien des pages de l'*énervante* et coupable *Histoire des Girondins*, elle est allée se jouer dans des flaques de sang ! O noble Muse du poète, je ne vous l'ai point encore pardonné ! Pourquoi s'être allé faire *dangereuse* et *racoleuse de masses*, sous prétexte de pouvoir un jour, quand tout sera à bas, devenir utile ! » — On voit assez, après la revue que nous venons de passer, combien le critique des *Portraits* (et des quatre ou cinq premières années des *Lundis*) s'est montré parfois perspicace en ce qui touche à l'inspiration profonde des grands lyriques de la troisième génération rousseauiste. Qu'on persiste à l'accuser, si l'on y tient, de jalousie ou de négligence préméditée à leur égard. Nous estimons, quant à nous, que ses réserves ou ses silences ont procédé, pour une bonne part, de ses convictions raisonnées de ce temps sur la valeur de leur influence morale ou sociale, et nous avons essayé de le démontrer.

4. — Les Prosateurs.

Après les grands noms de la deuxième génération rousseauiste et les poètes de la troisième, voyons défiler les prosateurs à leur tour devant le tribunal érigé par l'auteur des *Portraits* sur le débris de ses ambitions juvéniles. Voyons-les recevoir de sa plume leur part de critique, au point de vue moral et politique principalement : critique le plus souvent méritée, il faut le proclamer. Nous apprendrons beaucoup de cette investigation profitable. — Au sujet de George Sand, un des plus féconds et des plus caractéristiques écrivains de l'école, nous n'aurons toutefois rien à relever qui nous intéresse : ses productions les plus significatives au point de vue moral se placent avant la conversion psychologique de Sainte-Beuve, et leur liaison intellectuelle était d'ailleurs à ce moment trop intime pour laisser place à des critiques publiques de la part de ce dernier. Quelque temps favorisée des plus intimes confidences du poète de *Joseph Delorme* (1) et du romancier de *Volupté* qui recevait les siennes en retour, cette femme, si remarquable, a toujours obtenu de lui un traitement de faveur, même pendant la longue période où la divergence de leurs opinions sociales les

teur de *René* « serrant son foulard entre ses dents pour ne pas éclater » trop tôt, saluera la sortie du poète par cette interjection pittoresque : « Le grand dadais ! »

(1) Nous avons naguère (dans le *Supplément Littéraire* du *Figaro* de décembre 1910) cherché à établir qu'un morceau lyrique célèbre qui figure dans la première édition de *Lélia* et qu'on a d'ordinaire attribué à Musset, est en réalité de Sainte-Beuve, et remonte à l'époque où il versifiait les poésies de son *Joseph Delorme*

sépara presque complètement l'un de l'autre, — et en attendant qu'ils en revinssent à l'admiration, à l'apologie réciproque.

Lamennais, en revanche, — ami et inspirateur de la même époque pour le poète des *Consolations*, — n'a nullement bénéficié de la même indulgence. — C'est dans ses *Chroniques Parisiennes* de 1843 que le correspondant du ménage Olivier devait exprimer le plus franchement son opinion sur le prêtre tombé dans l'hérésie rousseauiste. L'auteur des *Paroles d'un Croyant* venait de publier, sous un titre bizarre qu'il avait emprunté de la mythologie Iranienne, — *Amschapands et Darwands*, — une violente satire des gouvernants orléanistes de la France : satire dont l'étroitesse et le parti pris suscitèrent la contradiction de Sainte-Beuve. Il y a certes du talent dans ces pages, écrit ce dernier, à ses amis vaudois, mais c'est là du talent bien mal employé ! L'injure déborde : elle est *crasseuse* : rien n'égale, en fait de bile et de fiel, les portraits qu'on y rencontre de ces hommes *éminents* qui appliquent nos institutions et qui les *honorent* : on ne peindrait pas Guizot sous d'autres traits s'il était à la fois Marat, Hébert, Collot d'Herbois, Couthon. et Billaud-Varennes ! Quant à l'avenir entrevu par Lamennais, quant à ses peintures idylliques de bonheur champêtre, de pureté virginale, de mariage inviolable, de propriété partagée à tous et néanmoins respectée, il est bien difficile d'imaginer à quoi cela aboutirait dans la pratique, puisque *ce Jean-Jacques de deuxième ou troisième main* (définition excellente ! offre pour toute nouveauté à ses lecteurs le Déisme du *Vicaire Savoyard*. Il est devenu fou ! On ne saurait lui appliquer un qualificatif plus indulgent. Comment peut-il s'imaginer que, du jour au lendemain, rien qu'en jetant un gouvernement à bas, il va se trouver en présence d'une humanité douce, bénigne, éclairée, vertueuse et sage, puisque par ailleurs, et à toutes les pages de son livre, il montre les hommes du temps présent stupides ou atroces, infâmes ou abrutis ? — Le mysticisme démagogique n'est-il pas stigmatisé dans ces lignes comme il mérite de l'être (1) ?

(1) Le disciple de Lamennais, Lacordaire entretint également pendant quelques années avec l'auteur de *Volupté* des relations si cordiales qu'il accepta de lui fournir les détails qui remplissent les dernières pages de ce roman sur le règlement de vie dans les séminaires : il fut donc toujours traité avec égard, quoique l'une des premières *Causeries du Lundi* présente quelques réserves sur le ton de cet orateur sacré que Delacroix appelait à juste titre *Le Romantique de la chaire chrétienne* Sainte-Beuve estime en effet que son éloquence n'est pas sans consentir quelques concessions à des auditoires qui ont, dit-il « Chateaubriand pour catéchiste et *Jocelyn* pour évangile ! »

Dans Michelet également, Sainte-Beuve à fort bien discerné la vanité débordante qui procède du mysticisme désencadré de raison : « Un plat personnage au fond, en écrit-il à Just Olivier (1), comme je l'ai remarqué de tous ceux qui sont *enflés ! Omnia serviliter pro laude!* » Et encore, dans les *Chroniques parisiennes* adressées au même ami, il malmène fort la préface que le professeur du Collège de France a mise en tête de son livre sur *Les Jésuites* : pages qu'il considère (2) comme particulièrement emphatiques ou même comme un peu burlesques et maniaques, *ægri somnia :* « Moi, y dit l'historien romantique du passé de notre pays, moi, je partis de la cause, je m'en *emparai*, et, *la fécondant*, je suivis l'effet. Le sentiment de la vie morale qui, seul, révèle le passé éclaira, dans mes livres et dans mes cours, le temps de la Renaissance! Le vertige de ces temps ne me gagna pas... Je n'eus jamais un sentiment *plus religieux de ma mission* que dans le cours de ces deux années : jamais je ne compris mieux le *Sacerdoce*, le *Pontificat* de l'histoire! Je portais tout ce passé comme j'aurais porté les cendres de mon père ou de mon fils, etc.,. » Et tout cela, conclut Sainte-Beuve, pour dire qu'il ne méritait pas l'outrage qu'on lui a jeté à propos de ses appréciations historiques! Non certes, il ne méritait pas l'outrage, mais il méritait du moins le sourire, parce qu'il est incontestablement le chef de l'école *illuminée* en histoire! Jamais le *je* ou le *moi* ne se sont étalés et guindés à ce degré : c'est véritablement menaçant! — Une menace qui a passé aux actes chez les disciples de Michelet, ainsi qu'on le sait (3).

Théophile Gautier n'échappe pas aux avertissements de l'auteur des *Portraits* (4) pour ses suggestions morales discutables. Il venait de publier son apologie des *Grotesques*, ainsi qu'il baptisait les poètes libertins de la première moitié du XVIIe siècle, Saint-Amant, Cyrano, d'Assoucy et consorts. Sainte-Beuve rappelle à ce propos que, dans son propre livre de début, le *Tableau* de la poésie française du XVIe siècle, il avait comparé le mouvement romantique de 1828 à la levée de boucliers que prêcha la Pléiade des amis de Ronsard : or il entend pousser désormais plus loin cette comparaison en proclamant que le romantisme, devenu malsain après 1830,

(1) *Nouvelle correspondance*, p. 335.
(2) Pages 85 86.
(3) Voir nos études sur *Quinet* et *Michelet* dans la *Réforme sociale de* 1919 et 1920,
(4) *Portraits contemporains*. III, p. 253 et suiv.

ressemble — dans ses représentants de marque — à ces licencieux poètes de l'époque Louis XIII, qui furent la queue du XVI[e] siècle dans le suivant. Théophile de Viaud, par exemple, eut, pour les mœurs suspectes, le dérèglement de la vie et de la pensée, plus d'un rapport avec les littérateurs à succès de l'époque Louis Philippe. Ces ressemblances, insiste le critique, résultent d'une même *corruption hâtive* — (ce qui est une erreur de perspective selon nous, car cette corruption-là était depuis longtemps commencée dans l'école rousseauiste), — et d'une même *décadence prématurée*. Car ce fut en somme une bien mauvaise compagnie que celle de ces piliers de tavernes, et, en nous proposant leur apologie, Gautier, le champion de Hugo à la première d'*Hernani*, a prouvé combien, dans le cours d'un même mouvement littéraire, il existe de différence entre les équipes qui se succèdent et qui, à l'envi se *dépassent*. « On m'assure, achevait Sainte-Beuve, que depuis quelque temps, M. Gautier lui-même est en danger d'être dépassé... Il paraît placer tout le génie dans le tempérament (dans l'impulsion érotique plus ou moins exigeante et impérieuse)... La *pensée* de l'homme a pourtant coutume de siéger plus haut que l'abdomen... De nos jours, plus d'un jeune auteur s'est accoutumé à *tout mettre dans la chaleur du sang et dans la fougue du désir*. Leur talent a de bonne heure passé dans le tempérament et s'y est comme fixé!... M. Gautier se donne trop peu de peine pour le déguiser et il installe tout rondement l'épicurisme sur l'autel! » Avertissement qui n'était pas sans courage à sa date.

C'est toutefois à propos de Balzac que Sainte-Beuve a trouvé l'occasion de dire ce qu'il convenait de dire sur ce rousseauisme de vulgarisation qui, dépouillé du vêtement solennel et resplendissant du vers lyrique, s'infiltrait alors dans la masse par l'intermédiaire du cabinet de lecture ou du roman-feuilleton. L'auteur de *Sarrazine*, de la *Femme de trente ans* et de la *Fille aux yeux d'or* lui parut s'être fait un nom par le scandale. Dès 1831 (1), à propos de la très cynique *Physiologie du mariage*, le critique croyait devoir signaler tout le mauvais goût qui s'étale, dit-il, dans cette littérature de marchande de modes ou de revendeuse à la toilette! Peu après, il appellera Balzac le Pigault-Lebrun de duchesses, un médecin des maladies cutanées ou même sous-cutanées, des mala-

(1) *Portraits contemporains*, I.

dies lymphatiques et suspectes. Après qu'on a lu, écrira-t-il, certaines descriptions malpropres (ou même minutieusement ignobles) de ce romancier sans scrupules (1), on éprouve le besoin de se laver les mains et de brosser son habit. De même qu'Henri IV dut jadis conquérir son royaume ville à ville, l'auteur d'*Une Passion dans le désert* a conquis son public maladif *infirmité par infirmité!* — Et tout cela n'est pas trop excessif si on le restreint aux débuts du grand psychologue, avant l'heure de ses incontestables chefs-d'œuvre.

Balzac a eu, plus que personne, reprendra le critique impitoyable, son cortège de femmes extasiées — celles de trente ans en masse et même d'au-delà, — parce qu'il avait bien vu le point faible et adroitement flatté l'infirmité secrète de ces organisations nerveuses et fébriles qu'il a eu le secret de *magnétiser!* Il est devenu par là le type même de cette littérature du lendemain de 1830 dont la physionomie fut si déplaisante : littérature active, effervescente, ambitieuse, osant tout, menant les passions les plus factices de la civilisation avec *le sans-gêne effréné de l'état de nature :* perdant vite un premier enjeu de générosité et de talent dans des gouffres d'égoïsme ou de cupidité, formant des coalitions qui bravent les maximes les plus élémentaires de la morale. Byron avait exercé ce genre d'influence sur les hommes : bientôt les femmes ont eu leur tour et l'émulation les a prises de lutter, dans la vie réelle, avec les types, à peine créés, d'*Indiana* ou de *Lelia!* « Un magistrat, écrit Sainte-Beuve (2), m'a raconté qu'ayant dû faire arrêter une femme mariée qui s'enfuyait avec son complice, il n'en put rien tirer à l'interrogatoire que des pages de Balzac qu'elle lui récitait tout entières ». Emma Bovary fera bientôt à peu près de même. Mais on remarquera que le nom de Sand n'est pas prononcé dans ces lignes où figure celui des héroïnes les plus significatives de ses premiers romans. Balzac seul porte directement le poids de la diatribe !

On sait qu'il fut ulcéré de ces attaques et l'on connaît sa première riposte : « Je lui passerai ma plume au travers du corps. Je

(1) On a fait tellement mieux depuis lors en ce genre, au cours des subséquentes générations rousseauistes, que de pareilles objections nous surprennent. Mais on peut voir, par l'article que publia dans la *Revue des Deux Mondes* après la mort de Balzac, un magistrat, E. Poitou, à quelles résistances l'auteur de la *Comédie Humaine* se heurtait encore dans la bourgeoisie saine à cette date,

(2) *Portraits contemporains*, II, 74.

referai *Volupté!* » Et il refit, en effet, le roman à sa manière en écrivant *Le Lys dans la vallée* où dira Sainte-Beuve avec ironie, on voit dès les premières pages le héros mordre en plein bal dans l'épaule de l'héroïne comme dans un quartier de pomme. Reconnaissons que le portrait de Mme de Mortsauf vaut celui de Mme de Couaen, mais ne le fait pas oublier. Sainte-Beuve revint cependant à la charge en 1838 (1), attaquant cette fois Balzac sur ses appétits d'argent, sur « ces longues demandes de liste civile littéraire ou d'indispensables millions », et, revenant d'ailleurs, à propos d'une récente publication balzacienne, *La Torpille,* à ses reproches d'immoralité raffinée : on y voit, disait-il, l'amour analysé *chatouilleusement* dans une courtisane de dix-huit ans: le style ressemble au rythme brisé d'une orgie, à la danse énervée d'un prêtre de Cybèle ; car c'est là un secret et comme un « maléfice » de ce talent quelque peu suborneur qui pénètre furtivement, même au cœur des femmes honnêtes, comme un docteur à privautés pénètre par l'alcove : on l'a bien vu dans ses premiers et « inqualifiables » romans — ceux que nous avons déjà nommés et qui ont précédé dans son œuvre les productions de plus haute portée.

La riposte, cette fois, ce fut l'article fameux de l'éphémère *Revue Parisienne* sur la première partie de l'*Histoire de Port-Royal,* article qui donne une bien fâcheuse idée de Balzac historien et critique, il faut l'avouer. A ces deux actes de représailles, de si inégale valeur, la contre-riposte est venue plus tard, après la mort du romancier, se placer, en note, à la fin du premier volume de *Port-Royal* réédité; *Volupté,* écrit alors l'auteur de ce livre, racontait une histoire réelle et vécue : il était donc impossible de refaire ce roman par l'imagination comme Balzac l'a tenté. — Mais, interrompons-nous ici, Sainte-Beuve ignorait que *Le Lys* de Balzac offre également des traits empruntés à la réalité et au souvenir, car si Lucy de Couaen est Mme Hugo, Mme de Mortsauf est pour une part, Mme de Berny, dans cet autre monument du mysticisme passionnel tel qu'il fut conçu et pratiqué par ses adeptes les plus éminents, au cours de la troisième génération rousseauiste. — Balzac, ajoute Sainte-Beuve, en passant au second témoignage d'hostilité de son adversaire, Balzac a su peindre en maître ce qu'il connaissait à fond, c'est-à-dire le monde des viveurs, des usuriers, des

(1) *Premiers lundis*, II

aventuriers, des revendeuses à la toilette, des brocanteurs, des agents d'affaires, des gens de lettres bohêmes et besogneux, des femmes intrigantes, des femmes nerveuses, des libertines, des filles aux yeux d'or : mais les âmes austères et chrétiennes, les intelligences chastes et graves, il lui était interdit de se prononcer sur elles! Et d'ailleurs, un homme qui a pu accumuler dans un article de trente-cinq pages (celui de la *Revue Parisienne*) une si ample collection d'absurdités ou de non-sens, n'est pas, ne saurait être doué. — *même dans un autre domaine*, de l'activité intellectuelle, — de cette supériorité de génie qu'on lui prête trop libéralement désormais ! — Ces lignes ne sont pas entièrement équitables car Balzac a démontré qu'on peut être un observateur génial de son temps et un commentateur peu clairvoyant du passé : dans l'article écrit par lui au lendemain même de la mort du romancier et avant les apothéoses qui la suivirent, le critique avait été moins âpre : il avait rendu, au total, une large justice au disparu de la veille, et ajouté seulement en note, au sujet du factum de la *Revue parisienne :* « Si je l'ai oublié, qu'on sache bien que je ne crains pas que d'autres s'en souviennent. De pareils jugements ne jugent dans l'avenir que ceux qui les ont porté ! » Ce qui est très exact.

Après avoir suivi Sainte-Beuve dans sa critique des grands rousseauistes, — Chateaubriand excepté, que nous conservons pour la conclusion de cet examen, si instructif — écoutons-le préciser ses griefs contre le romantisme en nous proposant sa définition réfléchie et mûrie de l'art classique. Les écrivains qui méritent cette épithète, a-t-il exposé au début de ses *Lundis*, sont ceux qui ont su *gouverner* leur inspiration artistique (encadrer de raison leur élan lyrique) par opposition à ceux qui s'y sont abandonnés davantage. Pour prospérer, les classiques doivent naitre dans un siècle qui offre au talent *équilibré* un climat propice : « Nous le savons trop nous autres, soupire l'ancien participant des espoirs de 1828, nous le savons trop en nos époques *sans lien* (sans discipline rationnelle acceptée de tous) où des talents, égaux peut-être à ceux-là, se sont *perdus et dissipés* par les incertitudes et les inclémences du temps (1). »

Puis, un peu plus tard, à propos de Malherbe, le Lundiste expliquera par l'influence d'Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV ce

(1) *Causeries du Lundi*, III, 35.
(2) *Nouveaux Lundis*, XIII (en appendice.)

que les talents de leur époque eurent de *ferme, d'imposant et de suivi*, le caractère tout nouveau de grandeur, de gravité, de dignité de noblesse et d'autorité qui marqua la littérature de ce siècle illustre et fonda ou renouvela l'hégémonie européenne de la France. Les œuvres de ce temps présentent, dit-il, toutes les beautés qui sont le reflet des qualités de notre race, et, par moment, l'on croirait même que les défauts, rançon de ses qualités éminentes, la *légèreté* gauloise en particulier, aient disparu de leur inspiration ou n'y soient demeurés du moins que pour la grâce ! Par malheur, cette légèreté, absente ou réduite à de tolérables proportions dans la belle littérature du grand siècle, reparut trop tôt dès le début du siècle suivant. Sous le sceptre du *roi Voltaire*, on se dédommagea de la contrainte subie et de la discipline un instant acceptée sous Louis XIV.

De telles convictions nous expliquent que ce dernier souverain ait été mieux compris par le Lundiste (vers la fin de sa période rationnelle) qu'il ne l'a été le plus souvent par l'opinion rousseauisée de notre temps. Sainte-Beuve lui a consacré, à propos de ce qu'on appelle ses *Mémoires* (c'est plutôt un recueil de documents originaux émanant de sa plume), une étude nettement apologétique (1) qui rend hommage à son sentiment du devoir royal, à son application au travail, et se termine par une fine remarque critique. Il suppose un instant que Fouquet soit resté au pouvoir, s'y soit même établi de façon durable et que le jeune roi ait subi longuement son influence, comme Louis XIII accepta celle de Richelieu. En ce cas, si l'on se souvient des hommes de lettres qui se groupaient autour du surintendant et florissaient sous ses auspices, on peut imaginer les tendances et l'esprit de la littérature qui aurait prévalu. Elle aurait été beaucoup plus libre en tous sens qu'on ne l'a vue dans la réalité, — analogue sans doute à celle qui se produisit sous le sceptre de Charles II Stuart au delà de la Manche. — Le XVIIIe siècle eût été anticipé d'une génération tout au moins, peut-être de deux. La Fontaine se serait épanoui sans contrainte ; Scarron, Bussy, Bachaumont, Saint-Evremond, Hesnaud, d'autres épicuriens auraient occupé le premier plan de la scène, le libertinage et le bel esprit restant le double écueil de cette littérature dans laquelle un fond de *corruption* se décélait

(1) *Causeries du Lundi*, III, 35.

vers 1660. Mais le jeune roi établit son autorité personnelle et donna une toute autre impulsion aux hommes de plume : il imprima à l'ensemble de son temps le caractère *de solidité et finalement de moralité* qui règne dans ses propres écrits ainsi que dans toute l'habitude de sa pensée, et cela, dès la période qui s'étend de 1661 à 1668, en dépit de ses effervescences de jeunesse. Sans doute tint-il de son hérédité Habsbourg (par sa mère et par plusieurs aïeules, même du côté Médicis) les qualités gouvernementales que Charles-Quint avait montrées au siècle précédent, que Marie-Thérèse devait posséder au suivant : ces qualités résistèrent en effet à la « mauvaise éducation » dont il fut gratifié adolescent, dans le salon d'Olympe Mancini, si nous en croyons Saint-Simon.

Enfin Mme de Maintenon que Sainte-Beuve avait dénigré dans sa jeunesse — selon la disposition d'esprit habituelle aux rousseauistes en présence de la ferme raison, — peut servir comme de thermomètre pour mesurer le degré de rationalité de sa pensée, car il en reviendra vis-à-vis d'elle au ton dénigrant sur le tard lorsqu'il se rapprochera des continuateurs de Jean-Jacques. Mais pendant la période moyenne de sa carrière, dans les *Causeries du Lundi*, il lui a rendu pleine justice. Après avoir débuté, dans l'étude qu'il lui consacre en 1853 (1), par lui concéder plus de rectitude que d'effusion et plus de justesse que de grandeur — ce qui n'est pas un éloge à dédaigner, après tout — il finit par reconnaître qu'elle est sortie *tout à fait à son honneur* des études soigneuses qui lui ont été récemment consacrés. On peut dire que sa cause est *désormais gagnée*, insiste-t-il, et qu'elle nous apparaît *en définitive* comme une de ces personnes rares et heureuses dont la nature est arrivée à sa perfection ! Toutefois, nous venons de l'indiquer, il ne laissera pas de revenir avant la fin de sa carrière sur un verdict qu'il nous présentait ici comme définitif, et nous aurons à signaler en son lieu cette palinodie qui fut accompagnée de tant d'autres.

5. — Le Patriarche. — Appréciations de circonstance sur le caractère de Chateaubriand.

L'ensemble des réserves, *de caractère moral*, que Sainte-Beuve a présentées sur le romantisme et ses antécédents, aux heures de sa maturité critique, se résume et se précise dans le dernier ouvrage

(1) *Causeries du Lundi*, VIII.

de cette maturité, dans le cours public qu'il professa sur Chateaubriand à l'Université de Liége en 1848 et 1849, mais publia seulement dix ans plus tard, avec quelques additions et retouches. Cet ouvrage est, sur bien des points, fort sévère. On a donc reproché à l'auteur d'avoir caressé, tant qu'il vécut, le patriarche du romantisme français, puis de l'avoir déchiré dès le lendemain de sa mort. Il est juste de lui laisser la parole pour présenter sa défense. Il rappelle qu'il avait dès longtemps formulé des critiques sur l'œuvre du grand écrivain qui restait le favori du public : que ces critiques avaient dû toutefois être insinuées plutôt que déclarées par lui sans ambages, mais qu'elles pouvaient se lire entre les lignes et passer pour courageuses à leur date. C'est ainsi qu'il écrivait, dès 1831 (1), que, sans cette tour solitaire de *René* qui se détache et monte dans la nue, l'édifice entier de Chateaubriand se discernerait peut-être assez confusément à distance. Mais nous remarquerons qu'il était plus libre de parler alors à cœur ouvert, n'étant pas encore devenu le familier de l'Abbaye-aux-Bois.

En 1834, il entendit, dans ce salon influent, certaines lectures du manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe* qui ressemblaient aux cérémonies d'un culte, aux vêpres du catholicisme rousseauisé. Il fu nvité à confier ses impressions d'auditeur au public et dut employer toute sa dextérité de plume à glisser quelques avertissements sous les fleurs obligées de sa guirlande. Cette dévotion éloquente, écrivit-il alors (2), cette invocation au christianisme dans le sein d'une carrière d'honneurs, de combats politiques et de plaisirs, cette rêverie sauvage, cette mélancolie éternelle de *René* se reproduisant au sortir des honneurs et des fêtes, ces cris fréquents de liberté, de jeunesse et d'avenir dans la même bouche qui célèbre si volontiers d'autre part la magnificence chevaleresque et le rituel antique des rois, c'est plus qu'il n'en faut pour *déconcerter d'honnêtes intelligences* qui trouveraient difficilement en elles-mêmes la solution de ces problèmes et la conciliation de ces contrastes et qui prouvent, par leur exemple, que l'esprit est aussi matière puisqu'il n'y tient qu'une chose à la fois d'ordinaire. Le narrateur complaisant se range-t-il ou non parmi ces cerveaux obtus qu'il nous montre incapables d'accompagner le vol capricieux du mysticisme nouveau ? C'est ce qu'il est difficile de discernert

(1) *Portraits littéraires*, I, 268

(2) *Portraits contemporains*, I, 11.

dans son compte rendu, imperceptiblement ironique : mais la critique y est assurément présente pour qui sait l'entrevoir et la reconnaître au passage !

En 1844, lorsque Chateaubriand aura publié sa biographie du fondateur de la Trappe, ce seront de nouvelles virtuosités dans la restriction tacite et le sous-entendu réprobateur (1). Pour faire un *Rancé* qui donne l'impression de la vie, exposera l'historien des élans religieux du grand siècle, il y a une part de considérations mondaines à introduire, ou même une fibre secrète à atteindre ; mais l'orthodoxie du grand siècle ne cherchait guère à mettre ces choses en évidence dans le saint moine et se refusait même à les entrevoir sous sa robe de bure. Au contraire, l'illustre biographe que vient de tenter cette physionomie ascétique a senti d'instinct qu'il aurait à marquer dans son portrait de telles nuances. Il a donc tout d'abord jeté un regard de connaisseur sur cette haine passionnée de la vie, sur cet amour amer de la mort qu'il rencontrait dans son héros et qu'il a su mettre en plein relief : mais il faut avouer que la hantise de l'éternité, le trait fixe et glorieux des traits du modèle ont pâli quelque peu en revanche par cette moderne interprétation d'un mystique élan du passé. En introduisant dans son effigie les reflets d'alentour, en ouvrant chez Rancé la porte aux souvenirs profanes, l'auteur de *René* a certes moins obéi à un dessein préconçu qu'à d'irrésistibles réminiscences. Lui aussi, en touchant le seuil du cloître, il a été *repris des fantômes*, il a évoqué l'image de Pauline de Beaumont qui mourut à Rome et de l'amie qui l'attendit à l'Alhambra — insinue en cet endroit Sainte-Beuve (qui précisera plus tard en note cette intention de sa plume) — et il a hasardé dans cette vie de saint une apostrophe imprévue : « O Rome, te voilà donc encore ! Est-ce ta dernière apparition ? Malheur à l'âge pour qui la *nature* a perdu ses félicités. Des pays enchantés où *rien ne vous attend sont arides*. Quelles aimables ombres verrai-je dans les temps à venir ? Fi des nuages qui volent sur une tête blanchie ! »

Le familier de *Port-Royal* se garde d'insister, en 1844, sur ces soupirs si peu édifiants du restaurateur prétendu de la foi religieuse en France, mais il en profite pour faire mesurer à ses lecteurs la distance qui sépare le christianisme total d'un Rancé du

(1) *Portraits contemporains*, I, 55.

rousseauisme, masqué ou non de catholicisme, dont Chateaubriand a donné l'exemple et dont nos contemporains font trop souvent étalage. Ce saint qui ne retourne jamais la tête, écrit-il, qui la dissimule dans le froc et l'humilie sous la cendre, qui se souvient sans doute, qui s'accuse et se repent, mais à qui n'échappe jamais ni *une confidence ni un aveu*, Chateaubriand le contemple : il l'admire par moment : *il ne peut se décider à l'aimer !* — C'était marquer, d'un doigt discret, combien l'érotisme romanesque continuait de vivre dans le catholicisme ostensible ou même ostentatoire de René devenu presque octogénaire.

Peu auparavant, le correspondant du ménage Olivier de Lausanne avait informé ses amis vaudois du voyage que Chateaubriand venait de faire en Angleterre pour y saluer le jeune duc de Bordeaux et il leur faisait remarquer combien le grand homme avait partout ses licences « comme un enfant gâté de la France, comme le fils le plus brillant, le plus cher à la fantaisie de tous et à l'imagination nationale ». La France, ajoutait-il, est un peu amoureuse de lui, quoi qu'il fasse ! Et la critique se sentait cette fois à peine dans ces constatations si indulgentes. Mais d'autre part, à propos des études de Théophile Gautier sur les *Grotesques*, que nous avons mentionnées déjà, il trouvait occasion de protester assez hautement contre les suspectes leçons morales que Chateaubriand avait prodiguées à ses disciples écrivains. Ceux-ci ont été du même train, poètes ou viveurs, écrit-il, et l'un, chez eux, se trouve désormais à bout en même temps que l'autre. Cet épicurisme, assez souvent caché sous de *grands airs de croyance et de religiosité*, a été la plaie secrète de la poésie actuelle ; il s'étend plus loin qu'on ne croit, car il *a gagné et corrompu les plus hauts talents sans en excepter personne !*

Chateaubriand meurt cependant en 1848 et, presque aussitôt, sont publiés ses *Mémoires d'outre-tombe* qui rencontrent le plus indifférent accueil, car l'heure n'est propice ni au mysticisme esthétique, ni même au mysticisme passionnel, mais seulement au mysticisme social ou démagogique et ce dernier se revêt alors d'une nuance infiniment plus crue que celle dont l'avait teinté vingt ans plus tôt le ministre de la Restauration, déçu dans ses insatiables appétits de pouvoirs. L'article que Sainte-Beuve consacre à cet ouvrage mémorable, au début de ses *Causeries du lundi*, n'est pas injuste à notre avis, bien qu'on ait soutenu le contraire : il explique nos insuccès en rappelant que les plus belles parties en étaient

connues déjà ou quelque peu déflorées par les lectures de l'Abbaye-aux-Bois : il ajoute que le reste a surpris et froissé l'opinion par la vanité exorbitante qui s'y étale à toute ligne : une vanité *d'enfant ou de sauvage*, écrit-il! Mais il s'accorde avec George Sand pour proclamer que l'auteur de *René* n'en demeure pas moins le plus grand écrivain du siècle.

Un second article sur le même sujet, qui est de mai 1850, souligne davantage ce « délire de vanité souffrante » qui se déclare chez Chateaubriand « enragé de n'avoir pas été tout » pendant la Restauration, puis de s'être vu écarté définitivement de la scène politique par la monarchie de juillet. A dater de ce moment, constate le critique, la Légitimité ou la République lui paraissent également acceptables, ou même désirables, à la condition qu'il soit le premier ministre du souverain dans l'une, le tribun-dictateur du peuple dans l'autre. Ce dernier rôle a été tenu depuis par un homme de lettres, ajoute le Lundiste avec amertume, et l'on sait que succès a couronné cette tentative de Lamartine. Mais il insiste avant tout dans cet article sur le caractère de ce *mysticisme passionnel* insidieux dont Chateaubriand s'était fait, lui aussi, parmi ses contemporains, le vulgarisateur : mysticisme qui s'étale principalement dans sa première œuvre d'imagination, les *Natchez*. Oui, lorsque l'effet exaltant et passagèrement tonique de la passion normale est épuisé pour les tempéraments rousseauistes de notre âge, — pour un Mirabeau, un Chateaubriand, un Byron — ils se tournent vers les amours interdites afin de stimuler en eux à tout prix le principe vital anémié. De là les triomphes du byronisme en littérature ou même en morale, et il est certain que *René* est un byronien avant Byron, un frère aîné de Conrad, Lara ou Manfred, quoiqu'il soit moins franc que ces derniers dans ses attitudes antisociales : aussi bien son récit fameux a-t-il sans doute été quelque peu baissé de ton quand l'auteur décida de lui faire place dans le *Génie du christianisme*.

Ce que Chateaubriand a constamment demandé à l'amour, constate Sainte-Beuve avec clairvoyance, c'est l'impression de la jeunesse continuée et, par conséquent, la reproduction ou du moins l'illusion des sentiments de son René : il y a toujours eu en lui de l'enchanteur ou même du *fascinateur*; et c'est par là qu'il a porté dans l'analyse des passions un accent inconnu, une intonation nouvelle : une intonation fatale, folle, cruelle parfois, mais singuliè-

rement *poétique*, il faut le reconnaître. Son immense orgueil lui persuade sans cesse qu'en ne donnant rien à celles qui ont subi son charme, il fait bien plus pour elles que d'autres en se donnant tout entiers; car ce rien suffira pour les rendre insensibles à toute émotion future. Lorsque Céluta l'aura rendu père d'une fille, sous la tente de la tribu indienne, il désirera rester pour cette enfant « un homme inconnu, dont l'étrange destin puisse la faire rêver sans qu'elle en pénètre la cause » ! Ainsi, du sentiment filial comme du dévouement conjugal il prétend tirer des aliments pour sa vanité insatiable! En lui le christianisme *perverti* par l'hérésie romanesque refait un *épicurisme* raffiné qui se sent de la hauteur de la *chute*, un épicurisme d'archange précipité. C'est pourquoi les « flammes infernales » jouent si souvent leur rôle dans le « faux » christianisme de René. Et tout ce développement montre chez Sainte-Beuve quelque clairvoyance sur les sources de l'inspiration romantique.

Enfin les *Nouveaux Lundis* (1), commentant une lettre passionnée du grand homme — (à Hortense Allard, sans doute) — y retrouvent le ton de Rousseau pendant sa correspondance avec Mme d'Houdetot. Le vieillard écarte de lui des avances qu'il sent adressées à l'écrivain illustre plutôt qu'à l'homme désormais dépouillé de séduction, mais en se retirant, il ne serait pas fâché d'agiter ce cœur féminin, de lui laisser un trouble, un long regret, un levain immortel, une goutte du philtre d'autrefois : « Souviens-toi, écrit-il comme Jean-Jacques, après la scène sous l'accacia d'Eaubonne, souviens-toi seulement des accents passionnés que je te fis entendre, et, quand tu aimeras un jour un beau jeune homme, demande-toi s'il te parle comme je te parlais et si sa *puissance d'aimer* approcha jamais de la mienne ! » S'il ne peut plus donner le bonheur, il voudrait encore l'interdire à celles qui ont passé dans ce feu que rayonne autour de lui son génie.

VI. — Un portrait plus achevé de René.

En 1859, Sainte-Beuve se décide à faire imprimer le cours qu'il avait professé dix ans plus tôt à l'Université de Liége, sur la personnalité morale et sur l'œuvre de Chateaubriand et l'on peut considérer les deux volumes de cet ouvrage comme le couronnement

(1) *Nouveaux Lundis*, II, 259.

de sa longue campagne contre la morale du romantisme. Nous l'étudierons à ce point de vue avec attention. — Sa préface a pour objet d'excuser les sévérités de son livre. Ayant été présenté à Mme Récamier en 1834, explique-t-il, et, depuis lors, accueilli avec distinction dans le sanctuaire où se continuait le culte de René, il ne se sentit plus libre d'exprimer ouvertement son opinion sur le demi-dieu : il se considéra comme « la cigale obligée de chanter dans la gueule du lion ». Et pourtant, trop oublieux selon nous de sa candidature académique préparée de si loin, et de la dette qu'il contracta de ce chef envers Chateaubriand, il se déclare sans aucune obligation de gratitude à son égard, car le grand homme prononça deux ou trois fois son nom avec éloge, il est vrai, mais, en revanche se montra constamment peu favorable ou même hostile au mouvement romantique. Attitude que rien ne justifiait de sa part, puisque ce mouvement des esprits procédait de ses propres ouvrages, que la « source en avait jailli sous son ombre, écrit son biographe, et comme entre les pieds du vieux chêne ! » — Ces reproches peuvent être fondés, d'ailleurs, mais le défaut de clairvoyance que montra Chateaubriand sur ce point ne diminue pas ses mérites personnels à l'égard de Sainte-Beuve dont la protestation d'indépendance nous paraît donc assez sophistique.

Dans les notes placées par lui à la fin de son livre, il a pourtant quelque peu précisé ce dernier grief et caractérisé, par là, de façon intéressante, la personnalité de Chateaubriand ; il y montre la génération de 1830 prodiguant l'encens à son illustre aîné : Augustin Thierry, par exemple, lui attribuant, dans une page célèbre, sa vocation d'historien de nos origines nationales et pourtant, ajoute-t-il, Thierry reconnaît avoir oublié « pendant plusieurs années », l'impression qu'il reçut d'un passage particulièrement pittoresque des *Martyrs* ; mais il voulait faire acte de courtisan, et, à la date où il mettait en circulation cet habile hommage, il en était, et en général on en était encore, avec Chateaubriand à un prêté-rendu universel de compliments ou de louanges ! N'était ce pas l'heure où Béranger lui-même essayait de lui faire croire « cette chose prodigieuse », que, sans le *Génie du Christianisme*, il n'aurait pas fait ses gaillardes chansons? Mais l'auteur de ce livre fameux goûtait ce genre d'éloges : on avait souvent mis en vers des pages descriptives tirées de ses ouvrages et il remerciait alors avec courtoisie, avec une humilité bien jouée : « M. de Saint-Victor, écrivait-il par

exemple, a bien voulu embellir mes descriptions sauvages et répéter sur sa lyre une partie de ma chanson du désert! » Aussi, lorsque parurent les véritables héritiers de son inspiration et les authentiques représentants de sa lignée, Lamartine, Hugo, Vigny, s'imagina-t-il un moment que tout se passerait de même et que son fond continuerait de défrayer les nouveaux venus à lui seul. Lorsqu'il s'aperçut qu'il n'en était pas tout à fait ainsi, écrit Sainte-Beuve qui l'a observé de près, lorsqu'il reconnut que la lyre moderne aurait ses accents personnels, *il tourna le dos et devint sourd!* — Interprétation peu bienveillante, à coup sûr, mais non tout à fait dénuée de fondement, il faut le craindre!

S'il avait été plus clairvoyant et moins affecté de vanité sans bornes, indique son historien de 1860, il se serait comporté tout autrement lorsque les romantiques de la Restauration finissante se tournèrent vers lui par instinct comme vers leur chef, leur inspirateur naturel et leur guide particulièrement qualifié. Au lieu d'accueillir ces recrues de marque *avec impatience et avec humeur*, il les aurait encouragées de son sourire; il aurait lu les *Méditations* de Lamartine non point après qu'on les eût, dit-on, jetées certain jour dans sa voiture par une sorte de stratagème, mais avec sympathie et avec la droiture d'un maître qui se réjouit de voir grandir près de lui un disciple à la fois ressemblant et différent. Au lieu de mépriser et d'ignorer avec affectation ses grands devanciers ou émules d'outre-Manche et d'outre-Rhin (Byron, Gœthe), il aurait pris plaisir à s'en informer, à les mieux connaître. Il n'eut pas attendu jusqu'au lendemain de 1830, c'est-à-dire après sa défaite sur le terrain politique, pour faire sa distribution intéressée, calculée et médiocrement sincère de témoignages ou de récompenses, de *satisfecits* aux différents chefs des jeunes écoles, dès lors affirmées en dehors de lui. Il eût accueilli, redressé par des conversations bienveillantes et respectueusement écoutées, les jeunes et fervents admirateurs, qui, comme Sainte-Beuve, vinrent malgré tout vers lui, qui seraient même venus plus tôt sans les barrières de légitimisme rigide dont il s'entoura quelque temps comme à plaisir! Il n'aurait pas fait la part « la plus injuste et la plus maussade » — toujours selon le jugement de Sainte-Beuve, — à ceux qui avaient précisément avec lui le plus d'affinités et qui lui témoignaient le plus de dévotion, le plus de *piété poétique*. — Souvenons ici des déclarations d'Amaury dans *Volupté* sur l'impression qu'il

reçut de la lecture de *René*. — Et tout cela, au total, eût représenté un plus estimable emploi d'une haute intelligence vouée et consacrée au progrès de l'art que l'effort pour agiter les masses et pour monter les têtes, tout en suivant le flot qu'on s'imagine conduire ! — En d'autres termes, nous trouvons ici, sous la plume habile de Sainte Beuve, le rêve d'un Chateaubriand qui serait demeuré serviteur exclusif du mysticisme esthétique, de la moderne religion de l'art et qui aurait sanctionné de son approbation le programme du romantisme de 1828 après avoir rédigé celui du romantisme de 1799 — au lieu de verser dans le mysticisme social après 1825, à travers tout espèces de dissimulations et de prétextes.

Mais le mysticisme passionnel — qui a tenu, lui aussi, tant de place en sous-œuvre dans le monument littéraire élevé par Chateaubriand, — est également l'objet de bien fines analyses de la part de son premier biographe. Ces analyses sont résumées dans une page allégorique, extrêmement ingénieuse, sur le masque imposant dont l'apologiste du christianisme esthétique couvrit, après 1799, les traits du disciple passionné de Rousseau qui avait marqué sa physionomie morale dans l'*Essai sur les Révolutions* et surtout dans la première rédaction de ses *Natchez*. Le comte Molé, expose Saint-Beuve — alors très fréquent commensal du château de Champlâtreux, — avait coutume de faire remarquer que la renommée de Chateaubriand est un exemple, peut-être unique dans l'histoire (ceci est fort contestable) de tout un temps qui se fait le complice, on pourrait presque dire le *compère* d'un grand artiste parce que ce dernier fut l'interprète génial de ses convictions dominantes. La vie de cet artiste démentait à chaque instant sa doctrine, mais jamais le secret de la comédie ne fut plus universellement gardé ; et certes, pour obtenir de ses contemporains cette unanime complaisance, il faut exercer sur eux un véritable charme. Mais la vraie raison, peut-être pour laquelle on n'a jamais écarté du front soucieux de Chateaubriand ce masque qu'il y avait posé pour se conformer à l'idéal plus ou moins avoué de son époque, c'est qu'il avait ses accès de sincérité et qu'il n'a même jamais beaucoup dissimulé que son visage fût un masque : un masque décent et grave qu'il portait par respect pour ses origines et pour les traditions sociales dont il s'était fait le magnifique interprète. Bien mieux, il était *tellement sujet à se le tirer de sa propre main* qu'on était plutôt tenté de retenir son bras et de lui crier : « Mais il va tomber !

Prenez garde! Restez donc dans ce beau rôle! Restez-y tout entier. Nous vous aimons, nous vous voulons tel! » On le traitait, en pareille circonstance, comme un acteur qu'on a souvent applaudi, qui a ses moments de mauvaise humeur et qu'il faut ramener sur la scène à force d'instances. Il est le seul des grands hommes de son siècle qui ait pu déguiser si longtemps ses traits véritables sans que cette sorte d'hypocrisie portât préjudice à son exceptionnelle situation littéraire et sociale.

Que dissimulait cependant ce masque aux lignes imposantes? La physionomie d'un épicurien à l'imagination catholique, si nous acceptons la formule proposée par Sainte-Beuve, c'est-à-dire un épicurien d'un type *nouveau* et assez différent de l'antique parce que l'évolution romanesque, la mystique chrétienne hérétique, et en dernier lieu la prédication de Jean-Jacques, qui procède de ces deux sources, a profondément modifié le Naturisme de la philosophie grecque. Nous l'appelons *mysticisme passionnel* pour notre part, et il est certain que, dans son cours public de Liége, l'ancien familier de l'Abbaye-aux-Bois en a noté finement plus d'un symptôme, bien qu'il ne soit pas allé jusqu'aux racines du mal en son diagnostic. Ainsi, il a rapproché utilement d'un passage des *Mémoires d'outre-Tombe* une page célèbre du *Génie du christianisme* qui décrit la prière en commun des passagers d'un navire pendant la traversée de l'Océan, et place un prestigieux effet de soleil à l'arrière-plan du tableau. Évocation admirable, certes, mais que Chateaubriand a jugé bon de commenter dans ses *Mémoires* en ces termes : « Quand j'assistai à ce brillant spectacle, le vieil homme était encore tout entier au fond du jeune homme. Etait-ce Dieu, que je contemplais sur les flots? Non, je voyais une femme et les miracles de son sourire... Je me figurais qu'elle palpitait derrière ce voile de l'univers qui la cachait à mes yeux, etc... » C'est éclairer d'une lumière imprudente les procédés de son art. Il a donc feint dans le *Génie* des sensations mystiques qu'il avait éprouvées en réalité sous une toute autre forme. Comment l'émotion que suscite chez le lecteur de telles transpositions ou plutôt de tels subterfuges ne serait-elle pas de caractère douteux, mêlé, malsain même à la longue et en dépit de la volonté de l'auteur. Cet alliage avoué d'érotisme et de dévotion, conclut Sainte-Beuve non sans justesse, est un symbole excellent du catholicisme de René. — Ailleurs il proposera même plus énergiquement « le poison dans l'hostie » pour ce symbole.

Il a également très bien vu que le vrai René, sans retouche et sans feinte, est le René des *Natchez* qui fut conçu et réalisé avant la soi-disant « conversion » de son auteur et avant l'adaptation du masque chrétien rationnel sur le visage de l'impénitent rousseauiste. Ce René étalait, avec une franchise blasphématoire, dans sa lettre fameuse à Céluta, une inspiration plus qu'à demi-satanique : « Ne crois pas que jamais femme oublie l'homme qui l'aima de cet amour ou de cette *haine* extraordinaire. Mêlons des voluptés à la mort. Que la voûte du ciel nous cache en tombant sur nous, etc... » Après 1798, cette inspiration, toujours présente et subsistante, ne s'est plus trahie que voilée, dans un faux jour, en se mêlant frauduleusement de quelque rayon d'en haut : mais on la retrouve dans le récit de René au Père Souel et dans l'épisode de Velléda : c'est elle encore qui « s'élance du sein de l'orage » dans *Atala* et qui, soutenue par l'imagination descriptive de l'auteur, prête à ce poème en prose une sorte de grandeur sombre. Pourtant la lettre à Céluta montre seule le fond de cette âme *incurable*, qui se produisit alors à nu, dans toute sa violence! Tel était le vrai René : tel il resta toujours dans la réalité de ses inconstantes amours, qui n'eurent jamais de l'habitude que l'apparence et se réduisirent à d'ardents caprices. « Ce Jupiter se plaisait à consumer toutes ses Sémélés! »

Le passé de Sainte-Beuve le qualifiait mal pour écrire la vie de Chateaubriand sur ce ton, il faut le reconnaître : mais si l'on fait abstraction des obligations qu'il pouvait avoir à son modèle, nous n'estimons pas qu'il ait méconnu les devoirs ou dépassé les droits de l'historien des idées morales dans l'ouvrage que nous venons d'étudier. Il a peut-être donné çà et là trop libre cours à des amertumes anciennes et laissé échapper de la sorte quelques fautes de tact ou de goût. Au total, il a dignement couronné par cette manifestation vigoureuse de ses sentiments, sa campagne de plus de vingt années contre le rousseauisme psychologique et social, campagne dont ses *Portraits* et ses *Causeries du Lundi* (saufs les derniers de ceux-ci) sont avec son *Histoire de Port-Royal* les durables monuments. Mais chose singulière, ce couronnement fut posé par lui sur l'édifice à l'heure où il retournait, d'un pas délibéré, en dépit des avertissements de l'âge, vers ces abris, beaucoup moins solides et sains, qui avaient tant bien que mal hébergé son inquiète adolescence et sa vagabonde jeunesse. C'est ce dont nous viendrons bientôt à nous rendre compte.

CHAPITRE III

1848. — ANTIROMANTISME ACCENTUÉ DAVANTAGE ENCORE. LES « CAUSERIES DU LUNDI ».

Dans les dernières années de la monarchie de juillet, Sainte-Beuve, — devenu conservateur de la bibliothèque Mazarine qui voisine avec l'Institut de France, — s'était fait, entre l'Académie française et quelques salons de choix, une fort douce et paisible existence. Or, cette existence allait être bouleversée soudain par une éruption de ce mysticisme social qu'il professait et prônait en 1830, mais qu'il n'avait certes pas encouragé par ses écrits depuis 1835. Les journées parisiennes de février 1848 renversèrent le trône de Juillet et portèrent le trouble dans l'Europe entière; mais notre bibliothécaire n'en sentit pas le contre-coup tout d'abord et n'en comprit pas la portée. Il crut pouvoir saluer, avec le détachement souriant du sage, les événements qui venaient de se produire. Le Girondin qu'il s'était vanté d'être naguère se réveilla même dans son sein pour une heure aux accents de sonore éloquence qui venaient à ce moment de l'Hôtel de Ville.

« Je pardonne tout à Lamartine, lisons-nous dans ses *Cahiers* à la date du 29 février 1848. Il a *fait honneur à la nature poétique*... Ce sont des folies, dit-on; mais qui donc, aujourd'hui, a le droit de parler de sagesse? » — Au mois de mars, il en est seulement à peser non sans hésitation, le pour et le contre, lorsqu'il lui faut prononcer sur les nouveautés de la veille : « Je suis curieux, écrit-il, et le spectacle des choses humaines m'amuse. Je suis *artiste*... et quoi de plus galamment troussé que cette affaire-là ! Je suis, au fond, *Girondin* et républicain par instinct : j'ai l'*humeur populaire*, et, à chaque émotion populaire, le vieux levain se remue en moi !... Mais j'ai quarante-quatre ans (il est dans sa quarante-quatrième année tout au moins). Je suis délicat de santé, de nerfs, raffiné en goûts littéraires et en mœurs sociales : je suis *assis* depuis des années, et mes habitudes sont en contradiction avec mes instincts ! » En outre, le psychologue rationnel issu de l'étude prolongée de Port-Royal, conçoit en lui quelques inquiétudes : « Si nous sommes destinés à expier *à nos dépens* et à redresser *par expérience* toutes les idées *fausses* qui ont cours sur la société

et sur *la nature humaine*, nous en avons pour longtemps, et l'école sera dure ! »

Toutefois, il veut encore espérer ce que nous appelons pour notre part la *rationalisation* possible de l'accès mystique et cela dans un délai assez bref. « Il arrive bien souvent, opine-t-il, que l'idée qui triomphe parmi les hommes est *folie pure* ». En réalité, il s'agit d'un élan de mysticisme tonique qui a conduit ses adeptes à la victoire, au moins partielle et provisoire. « Mais dès que cette folie a éclaté, le *bon sens*, (le sens pratique et intéressé) *d'un chacun s'y loge insensiblement, l'organise, la rend viable*, et la folie ou l'utopie devient une institution qui dure des siècles. Exemples : le Christianisme, et ce que nous voyons ! » Dans ses premières *Causeries du Lundi*, à propos de Galiani, il répétera d'ailleurs textuellement, — en l'empruntant sans doute à ses *Cahiers*, — cette pensée de vaste portée. Oui, le christianisme originel s'est organisé entre les mains de son élite, de son *église* sélectionnée et choisie : oui, la Réforme du XVIe siècle, partie d'un élan mystique, s'est consolidée ensuite par un appel à la raison individuelle. Quant au grand mouvement des esprits de notre âge, à « ce que nous voyons », c'est-à-dire à l'essor du mysticisme romantique, le « bon sens » n'y pouvait faire son œuvre sans le concours du temps : il ne l'a pas faite encore après trois quarts de siècle écoulés.

Dans les derniers jours de mars, se produit à l'égard de Sainte-Beuve ce qu'il appelle une « affreuse calomnie » déclanchée, et soutenue contre lui par certains agents du nouveau régime qui sont ses ennemis personnels. — On l'accuse d'avoir émargé aux fonds secrets de l'Orléanisme et il semble bien qu'il ait réfuté sans réplique possible cette mesquine incrimination. Mais l'indignation et la peur suscitent aussitôt dans ce tempérament, facile à jeter hors de son équilibre, les plus noires prévisions d'avenir. Le fonctionnaire, suspecté sans fondement, en vient d'un seul coup à juger la civilisation menacée : « Rien de plus prompt à baisser que la civilisation dans des crises comme celle-ci, écrit-il : *on perd en trois semaines les résultats de plusieurs siècles !* » C'est excessif, mais le recul au moins temporaire de la civilisation devient, en effet, inévitable dès qu'on s'avise de remettre entre les mains des moins cultivés le gouvernement de la chose publique, et cela sous le prétexte, plus ou moins avoué, que ces incultes jouissent du

privilège de l'inspiration divine : — ce qui est le cas du mysticisme romantique dans sa ramification sociale ou démagogique, comme nous l'avons souvent indiqué. « La civilisation, poursuit cependant Sainte-Beuve, la *vie* (en société humaine) est une chose *inventée et apprise*, qu'on le sache bien. (Inventée par les mieux doués avec le temps, oui, et apprise par les autres à leur école). Les hommes, après quelques années de paix, oublient trop cette vérité : ils arrivent à croire que *la culture est une chose innée*, qu'elle est la même chose que la *nature* (c'est la bonté naturelle du XVIIIe siècle). En réalité, la sauvagerie est toujours à deux pas, et dès qu'on lâche pied, elle recommence ». — Ce sera, trente ans plus tard, la constatation de Taine, traitant de la crise mystique de 1789. — « J'ai le deuil de la civilisation que je sens périr, achève Sainte-Beuve. Oh ! comme on comprend mieux en ce moment que c'est une invention délicate et sublime ! » Et voici venir le retour inévitable sur lui-même, au souvenir de ses enthousiasmes d'antan : « Différence des âges, note-t-il ! En 1830 et 1832, je prenais ces émeutes, ces commotions sociales très à *la légère*. J'étais amoureux, poète, *passionné avec colère en politique !* Je sortais allègre à travers l'orage et je chantais. Aujourd'hui (l'expérience venue), *je prévois*, j'embrasse *l'avenir* qui, pourtant, ne m'appartient plus. Je vais le front baissé, et j'ai le deuil dans le cœur ! » — Enfin, au lendemain des journées de Juin, il aura un véritable déchaînement de fureur contre Lamartine, si fort applaudi quatre mois plus tôt. « Le pied lui a glissé dans le sang ! 1848 est une année folle et fatale : le monde est en démence ! » Non, en crise d'illusion mystique tout simplement : mais l'assertion n'en est que plus significative ! Elle explique tout l'emportement premier de sa reconnaissance à l'égard de l'homme qui va se mettre en travers du torrent et réussir à l'endiguer pour vingt ans.

1. — Les mystiques de la politique évoqués devant le tribunal critique à leur tour.

Rallié avec enthousiasme à la politique de Louis-Napoléon, Sainte-Beuve recule à ce moment plus loin en arrière que la Gironde, plus loin même que ces Constituants de 1789 près desquels il s'arrêtait volontiers dans ses méditations de 1835 et dont il se réclamait parfois encore sous la monarchie de Juillet. Il semble remonter, dans ses prédilections de ce temps, jusqu'à *l'ancienne France*,

chère à Bonald et à son ennemi Balzac. Dans un de ses premiers *Lundis* (1), à propos de Philippe de Commynes qu'il considère comme un précurseur de Montesquieu dans la théorie du gouvernement parlementaire à l'anglaise, il écrira en effet ces lignes significatives : « Le malheur de la France est qu'un tel gouvernement n'ait pas été constitué régulièrement *quand le peuple était bon*, les communes consistantes, les grands corps de l'état animés d'un esprit de tradition, et la *vitalité du royaume en son entier*. Après Louis XIV, après Louis XV, le mouvement de 1789 *vint trop tard : la société était déjà gâtée!* » Que nous voilà loin du Sainte-Beuve de 1830 !

Aussi se préoccupe-t-il visiblement désormais d'évoquer à la barre de son tribunal historique et critique, au fil des publications nouvelles, tous les mystiques politiques issus de l'enseignement de Jean-Jacques, tandis qu'il avait enquêté de préférence sur les mystiques hommes de lettres avant 1848, ainsi que nous l'avons vu. — A propos de Camille Desmoulins, par exemple, nous le trouverons très énergique dans le blâme et dans la réprobation (2). Le mari de Lucile est désormais, à ses yeux, « un singe malin et cruel » qui se plait à montrer de loin le tranchant de la hache, un publiciste « odieux et infâme » qui s'emploie à chauffer l'opinion, ou plutôt la passion niveleuse, dans le sens où elle veut être chauffée. Pendant ses derniers jours seulement, les sentiments d'humanité parurent ressusciter dans son cœur, mais ce fut parce qu'il les trouva d'accord avec ses intérêts de parti. Son journal, *Le Vieux Cordelier* eut alors des pages courageuses, quoique rédigées comme auparavant sur un ton grossier. Au total, dans cette œuvre d'un publiciste esclave des événements, il y a trop de pages tachées de boue et de sang, images frappantes, jusque dans leurs meilleurs endroits, du dérèglement des mœurs et des âmes!

Condorcet ne sera pas mieux traité, ni Saint-Just, tandis que Portalis et Rœderer se verront applaudis pour leur action modératrice, au cours des événements révolutionnaires. Dans André Chénier, son admirateur fervent de 1825 ne verra plus seulement le poète attachant qui fait transition entre les élégiaques classiques et les lyriques du romantisme, mais aussi le citoyen probe et courageux qui, au nom de la Raison vraie, stigmatisa les excès du jacobi-

(1) *Causeries du Lundi*, I. 201.
(2) *Causeries du Lundi*, III.

nisme mystique et paya sa générosité de sa vie. Ce ne sont plus désormais les vers harmonieux du fils de la Grèce, c'est la prose virile de l'observateur attentif des gouvernants de son pays qui est offerte à la méditation des lecteurs. Aujourd'hui, écrivait Chénier, écœuré par les spectacles de désordres qui s'offraient à ses yeux de toutes parts, « quelques centaines d'oisifs réunis dans un jardin ou dans un théâtre, quelques troupes de bandits qui pillent les boutiques sont *effrontément appelées le Peuple*. Les despotes n'ont jamais reçu des courtisans les plus avides un encens plus vil et plus fastidieux que l'adulation impure dont deux ou trois mille usurpateurs de la souveraineté nationale sont enivrés chaque jour par les écrivains et les orateurs de ces sociétés qui agitent la France ! » Combien ces considérations demeurent actuelles ! — Ailleurs, les Girondins dans les rangs desquels se plaçait si volontiers le publiciste de 1831 et même des années ultérieures, seront eux-mêmes condamnés à propos de Ramond de Carbonnières (1), qui leur en voulait à juste titre « pour leurs torts réels, écrit Sainte-Beuve, pour leur esprit de sédition et d'anarchie, pour leurs manœuvres imprudentes et fatales ! » Mirabeau seul, le type du Constituant, bénéficie encore de l'indulgence du Lundiste, mais cette indulgence va surtout au séducteur de Mme de Monnier et finalement au champion secret de la reine : « Hélas, soupire le critique, il ne manque qu'une seule chose à ces conseils (aux conseils de politique rationnelle que le tribun prodiguait à l'entourage royal pendant les derniers mois de sa vie) ; c'est d'avoir été donnés gratuitement !... Non, Mirabeau ne s'est pas vendu, mais il s'est laissé payer : là est la nuance ! » Nuance trop subtile pour être prise en grande considération et pour racheter le passé de ce rousseauiste, éclairé tardivement par les faits sur la vérité psychologique et politique.

La littérature de l'an III, jadis considérée avec tant de complaisance, a perdu son auréole sous le regard soucieux de Sainte-Beuve. Non, décidément (2), le Directoire n'était pas de force à susciter une littérature *saine*, parce que tout était tombé, durant la Révolution, au dernier degré de la décadence, du désordre et de la ruine : cela se voyait et sautait aux yeux en toutes choses : pas une maison n'était réparée, pas une porte cochère ne tenait. Au reste, ajoute-

(1) *Causeries du Lundi*, X.
(2) *Chateaubriand*, I, 81.

t-il, nous qui avons vu, pas plus tard qu'hier, combien il suffit de quelques mois, de quelques semaines *pour que le niveau de la civilisation baisse tout d'un coup et que la dégradation se fasse*, nous comprenons ce que ce pouvait être *après dix ans de catastrophes!*

Les « Girondins » ou « Jacobins » de la troisième génération romantique ont leur tour, dans cette revue des mystiques sociaux de l'époque contemporaine; par exemple, ce bizarre et énigmatique Henri de Latouche, le patron des débuts littéraires de George Sand, que Sainte-Beuve envisage comme le type du « méchant » en littérature. « Latouche n'était, au fond, qu'un Girondin, écrit-il (1), mais qui, à la façon de *tout Girondin, mesurait peu la portée de ses attaques*... Après 1848, il accentua encore ses opinions... Je ne ferai plus qu'une seule question (à son sujet). Comment peut-on venir à professer que *le peuple est un sage* quand on croit être si sûr que *le public est un sot!* » Ailleurs, le même reproche sera fait à Chamfort; mais ces écrivains démagogues sont moins illogiques que ne le croit notre académicien consacré, malgré quelques déceptions, par le succès. Ils ont en vue, dans leurs expressions de dédain, le *public* bourgeois et cultivé, le seul qui les lise et sans une suffisante intelligence ou révérence à leur gré, à moins qu'il ne refuse tout bonnement de les lire. Leur hommage au *peuple* est alors une revanche de leur volonté de puissance, amèrement déçue sur le terrain de l'art.

Venant enfin à évoquer la figure, jadis si populaire, de Carrel, l'un des patrons de sa période démagogique, le critique des *Lundis* lui consacre une étude élogieuse au total (2), mais non pas exempte d'objections, ni de réserves. Ce journaliste écouté aurait, dit-il, reconnu ses imprudences et se serait rallié au gouvernement de Louis Bonaparte s'il avait vu les événements de 1848, car il était de ces démocrates aux prédilections napoléoniennes qui ont préparé le triomphant retour en France des cendres du premier Empereur. Jeune lieutenant sous la Restauration, un général d'extraction noble avait plaisanté l'aune de son père, honorable marchand de drap; et cette blessure d'amour-propre le jeta dans l'opposition de gauche. Le chef carliste Zumalacarreguy, dont l'avait rapproché sa vie aventureuse, resta son type, l'homme auquel il aurait voulu ressembler.

(1) *Causeries du Lundi*, III.
(2) *Causeries du Lundi*, IV.

Ce fut son Chénier, dit Sainte-Beuve, comparant son ancien ami à lui-même et faisant allusion à ses admirations initiales, d'un caractère plus artistique que politique. « Les hommes rares, a écrit Carrel, sont ceux qui, par un ascendant irrésistible, s'imposent à tout ce qui les entoure... Le partisan basque a été l'un de ces hommes séduisants : il a *commandé*, et il a été reconnu : il a eu pour lui l'acclamation populaire, et *les supériorités du rang se sont éclipsées!* » Voilà le vrai fond, — étrangement personnel, on le voit, — de son républicanisme : et il a ailleurs consigné cet aveu : « Ai-je tort, ai-je raison (dans mes campagnes de presse)? Comme toute ma vie, *j'obéis à mes passions*, et me livre (ensuite) du meilleur cœur du monde, à tout ce que l'on en peut penser! » Et Sainte-Beuve d'oublier ses complaisances d'autrefois pour protester contre ces diverses professions de foi rousseauistes. Vanité blessée, passion obéie sans contrôle, voilà donc les mobiles vrais de ces conducteurs de foules? Ce sont, écrit-il, des hommes de ce calibre qui ont conduit la France où elle en est! Carrel, en particulier' était parti de la protestation orléaniste contre la branche aînée des Bourbons et tout au plus de la royauté *consentie*, à l'anglaise. Il a passé ensuite à un soi-disant idéal *américain* et il a fait rejeter après 1830 la pairie héréditaire, une des colonnes de la Constitution britannique : il a donc été l'un des artisans de la tourmente qui s'est déchaînée sur le pays depuis lors! — Telles sont les clairvoyances, de nature politique et sociale, que 1848 a superposées aux clairvoyances d'ordre psychologique et moral, déjà constatées par nous chez Sainte-Beuve après 1835.

2. — Inspiration des Causeries du Lundi. Gages donnés au gouvernement de décembre.

Les *Causeries du Lundi*, ouvrage d'expérience souriante et de facile lecture, sont assurément moins riches de substance théorique et de suggestions nouvelles que les écrits publiés par l'auteur entre 1830 et 1850 — sauf toutefois vers la fin de la série, alors que le Lundiste, assuré d'avoir conquis son public, exige à nouveau de lui un peu plus de contention intellectuelle. — Leur auteur a été pleinement consacré par le succès de la sorte, comme il arrive si souvent, pour une œuvre tardive qui n'avait plus l'originalité des précédentes. — Il y marque certes avec maîtrise une expérience

psychologique encore augmentée par les événements de 1848, ainsi que la constante préoccupation d'appuyer de sa plume un gouvernement conservateur et restaurateur dans toute la force du terme. Mais les portraits qu'il trace n'ont presque plus de fond théorique solide : gourmet de l'érudition historique, il souligne surtout les originalités, les amusantes et utiles sincérités de ses modèles, les aspects curieux ou particuliers de leur caractère. On dirait d'autres fois qu'il écrit tout simplement des notices, très bien faites, pour quelque nouvelle *Biographie universelle*. Il avait d'ailleurs en ce temps à la Bibliothèque nationale des collaborateurs bénévoles tels que Paul Chéron qui lui préparaient la charpente de ses articles et parfois lui en proposaient les sujets.

Le programme de ses Lundis, il l'a formulé certain jour (1) avec finesse à propos de Diderot dont il fait le roi ou même le dieu de ces *demi-poètes* qui deviennent, dit-il, et paraissent bientôt des tiers de poètes, dès qu'ils se cantonnent dans la critique. L'auteur des *Salons de peinture* leur donna l'exemple, leur montra le chemin, et voici le programme qu'il leur a laissé après l'avoir dignement rempli pour sa part. Etre ou *n'être pas* des Académies — depuis qu'il est de la plus haute, Sainte-Beuve est tout disposé à traiter légèrement cette dignité littéraire ; — mais écrire pour le public, s'adresser à tous, improviser, se hâter sans cesse, aller au fait, au réel, même quand on a le culte de la rêverie : donner, donner, donner encore, quitte à ne recueillir jamais ! Diderot nous enseigna comment on peut par cette voie atteindre jusqu'à l'avenir, tendre vers la postérité et y arriver, ne fût-ce qu'en débris, du milieu d'un quotidien naufrage. — Sainte-Beuve a profité de la leçon et donné par ces pages hâtives la durée à sa mémoire. On trouve, au surplus, nombre d'articles exquis dans les *Lundis*, principalement parmi ceux qui évoquent des figures de femme : la marquise de Créqui, Mme du Chatelet d'après Mme de Graffigny, Marianne la Tour, la correspondante passionnée de Rousseau, Mlle de Lespinasse : on en rencontre en revanche de tout à fait oiseux, comme ceux qui sont consacrés à Vicq d'Azir, le médecin de Marie-Antoinette. La couleur particulière du recueil — pour ne pas revenir sur les analyses de psychologie « impérialiste » que nous lui avons empruntées déjà, — résulte de la préoccupation

(1) *Causeries du Lundi*, III.

bonapartiste qui s'affirme à tout propos sous la plume de l'auteur. Nous nous arrêterons un instant à la mettre en évidence.

Elle se trahit par exemple dans les commentaires qu'inspirent au Lundiste certaines assertions de Michaud, directeur de l'ultra-royaliste *Quotidienne*, Michaud, dit-il (1), combattit les philosophes et les sophistes du XVIII[e] siècle qui avaient décomposé le cœur humain, comme ils disséquaient le corps social et prétendaient anatomiser toutes choses : à leur incessant recours à la raison, il opposait la vertu des habitudes; il montrait l'homme souvent porté à la vertu ou à l'héroïsme par un mouvement irréfléchi de sa volonté et citait comme un ressort *inexpliqué* du cœur humain, le fait de ce qu'il appelle les récompenses d'opinion. Pour récompenser, disait-il, Villars, ce sauveur de la monarchie, Louis XIV n'avait qu'à lui permettre d'assister à son lever une demi-heure avant les autres courtisans, et le vainqueur de Denain s'estimait suffisamment payé de ses exploits par cette faveur! « On ne pourra s'empêcher d'avouer, ajoutait alors Michaud, que cette espèce d'*enchantement politique*, ce mobile des grandes actions, est une des merveilles de l'ordre social ! » — Le raisonnement est enfantin à notre avis. L'exemple est on ne peut plus mal choisi, et l'on ne conçoit pas comment Sainte-Beuve, psychologue averti, ne relève pas ce que la récompense accordée à Villars avait de positif au contraire, et par la faveur qu'elle supposait près de l'Omnipotent et par les facilités qu'elle fournissait pour influer sur ses décisions sans appel ! Mais, bien loin de rectifier Michaud, il ne songe qu'à rapprocher par la pensée Louis XIV de Napoléon III, et les philosophes hobbistes de 1760 des révolutionnaires de 1848, — qui pourtant, ne leur ressemblent guère, — afin de pouvoir conclure en ces termes : « Quand les raisonneurs et les beaux esprits ont ainsi abusé et que les conséquences ruineuses sont sorties de toutes parts, l'instinct de la conservation se réveille puissamment dans la société. Qu'alors un *homme* se présente! La force des choses ramènera les nations à refaire sous lui un *grand cours de politique élémentaire!* » C'est ici quelque chose comme le mysticisme monarchiste d'un Joseph de Maistre ressuscité au profit de Louis Bonaparte : — Mais, en fait, ce n'est nullement l'abus de la raison, dédaigneuse des assistances subconscientes, c'est au con-

(1) *Causeries du Lundi*, VII.

traire le mysticisme démagogique aboutissant au désordre social qui conduit parfois les peuples modernes à regretter les gouvernements d'ordre. — Le trait n'est-il pas profondément caractéristique des dispositions d'esprit de son auteur pendant les années qui suivirent immédiatement la crise de 1848?

Quelques semaines plus tard, à la fin de 1852, il recevait une première récompense des services rendus par sa plume à la cause impériale ; il était invité à quitter le *Constitutionnel* pour continuer au *Moniteur officiel* de l'Empire français le cours de ses feuilletons critiques : et il y débutait (dans un article sur l'abbé Barthélemy, l'auteur du *Jeune Anacharsis*) par ce témoignage significatif de sa gratitude (1): « Au milieu des changements *merveilleux* qui s'accomplissent et qui inaugurent de toutes parts une ère de paix et de régularité, la littérature peut jouir du calme rétabli, du sentiment *de la civilisation reconquise*... Au moment où l'activité de tous, au signal et à l'appel d'*Un seul*, reprend l'essor et se déploie... je tâcherai de rendre ces articles dignes du lieu où j'écris et de les coordonner peut-être, par quelques points, avec le régime qui nous rouvre la carrière ! » Il a amplement tenu sa promesse pendant les premières années de sa collaboration au *Moniteur*.

Il s'y fait d'abord le champion, presque le *bravo* de la cause bonapartiste. Il avait, peu auparavant, relevé âprement Villemain alors secrétaire perpétuel de l'Académie française pour avoir *abusé publiquement* de ses fonctions et *manqué à toutes les convenances* (2) dans un discours qui critiquait indirectement le régime napoléonien. Au début de 1853, Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales, profite d'une occasion pareille pour parler des époques « où l'on ne pense pas ! » ; et Sainte-Beuve de relever, avec une étonnante verdeur, ce confrère de l'Institut, qui fait également partie de l'Académie française à ses côtés, non sans décocher en passant quelques traits cruels à Victor Cousin. — Un peu plus tard, il se contentera d'atténuer, par un commentaire officieux, les discours académiques peu bienveillants pour l'Empire quand on aura décidé, à la fin de l'année 1856, de les insérer comme jadis au *Moniteur*. Ainsi Guizot, recevant Biot, a loué le premier Empereur de façon à provoquer chez ses auditeurs une comparaison désavantageuse au second. « Pareil honneur, écrit le Lundiste,

(1) *Causeries du Lundi*, VII.
(2) *Causeries du Lundi*, VI. 369.

arrivera *un jour* à tous ceux qui ont le *génie du souverain* et aux mains de qui ne dépérissent point les destinées de la patrie... Si les esprits, délivrés des *craintes* et comme désintéressés de leurs propres passions, s'étaient (l'autre jour) donné rendez-vous sous la coupole dans un concours d'admiration et de bienveillance, on le devait *à quelqu'un* et à quelque chose! » à savoir à l'Empereur et au second Empire! — Falloux s'essaye-t-il à son tour dans l'art, assez facile, de la satire académique : « Je regretterai toujours, écrit Sainte-Beuve, que l'orateur, en restant lui-même, ne parvienne pas à se dégager assez des engagements de société, plus encore que de parti, pour avoir un mot de justice, je ne veux pas dire de reconnaissance, à l'adresse du *pouvoir tutélaire*, qui sait fort bien s'*en passer* d'ailleurs... La plénitude du principe monarchique... elle est là où il y a passé glorieux et gloire nouvelle, là où apparaissent *deux restaurateurs de la Société* à cinquante ans de distance, deux conducteurs de peuples remettant la France sur un grand pied, et sans trop se ressembler, la couronnant également d'honneur! »

D'autre part, les collaborateurs, même secondaires, du premier Bonaparte deviennent l'objet d'études longuement développées et particulièrement sympathiques. Les publicistes qui donnent au nouveau régime l'appui de leur plume, obtiennent aussi un traitement de faveur : par exemple Troplong (1), historien des origines de l'Empire romain et fort préoccupé de l'Empire français dans ces pages, Troplong que Taine traitait assez mal vers le même temps suggère au critique du *Moniteur* les réflexions suivantes, d'une inspiration encore plus visiblement actuelle. Il n'y a pas de rôle si commode que celui d'être *pompéien*, c'est-à-dire homme d'opposition et de « regrets », sous le gouvernement d'un *ferme et généreux César*. On jouit de toutes les sécurités, de toutes les garanties contre les guerres civiles et l'on se donne un air de vertu ou même « une fraîcheur de souffle populaire » : le rôle contraire a plus de difficulté. C'est qu'on a trop longtemps jugé parmi nous qu'il n'y avait d'indépendance que dans les oppositions : il y en a de même ailleurs, car il faut quelquefois une véritable *fermeté de raison*, et, qui plus est, de caractère, pour soutenir la cause encore discutée qui, à quelque temps de là, sera presque unanimement reconnue pour avoir été celle de

(1) *Premiers Lundis*, III.

la société et de la patrie ! — Cette apologie personnelle est suivie d'un portrait idéalisé du César moderne, qui, comme Richelieu jadis, sait faire en sorte que les gens de bien puissent dormir à l'ombre de ses veilles !

Lamartine venait de tracer, lui aussi, un portrait tendancieux de Jules César dans l'une de ces publications, à peu près purement commerciales, que lui imposa le dénuement de sa vieillesse. Sainte-Beuve ne manquera pas (1) de lui signifier que ses conclusions sur le grand Romain résument à la fois les qualités d'expression et les défauts de jugement qui distinguent son prestigieux talent. Toujours poète, il fait parler à son tour ce périlleux esprit non seulement de pompéanisme, mais encore de girondinisme qui s'est trop longtemps glissé dans les opinions et dans la littérature de la France. Et l'ancien Girondin de 1829 de définir à ce propos le Girondinisme politique par cette particularité que ses adeptes accumulent les motifs, les *émotions*, les *impulsions*, en un mot tous les moyens de subversion sociale sans vouloir pourtant la fin que réclament à leurs côtés les violents. Lamartine ne fait pas autre chose quand il donne d'innombrables raisons pour justifier le meurtre de César, avant de penser à celles qu'il y a aussi pour ne *pas* justifier ce crime : « Vous êtes donc, conclut le critique en s'adressant au poète, bien assuré des effets de votre éloquence, ô voix d'Orphée, pour croire qu'on peut ainsi soulever ou enflammer les courroux, dire à ces vingt-trois poignards leurs motifs d'agir, et, tout à coup, dans une seconde partie oratoire ou philosophique, les arrêter, les suspendre, les faire rentrer tous dans leur gaine comme par enchantement? Serez-vous donc toujours les mêmes à *jouer des passions de l'homme*, ô poètes charmants, si redoutés de Platon, etc... » Cette allusion aux journées de Juin, qui couronnèrent la politique soutenue par Lamartine est cruelle : et le morceau se termine une fois de plus par une hymne de gratitude au nouveau souverain de la France.

Empruntons encore ce passage à un mémoire que Sainte-Beuve fut prié d'adresser au cabinet de l'Empereur (2) sur la fondation d'une sorte d'Académie démocratique, destinée à conduire dans des voies saines la littérature populaire : « On ne fait en tout ceci que balbutier, écrira-t-il après avoir exposé ses vues. La pensée

(1) Dans le même article.
(2) *Premiers Lundis*, III.

napoléonienne, *si elle daigne s'arrêter un instant sur cette question*, saura y mettre *ce cachet qu'elle met à tout*. Coordonner en un mot la littérature avec tout l'ensemble des institutions de l'Empire et faire que cette seule chose ne soit point livrée au hasard, voilà le point précis. » — Et les familiers du souverain participent de son omniscience, car voici qu'il écrit le 19 septembre 1862 à propos d'un discours de Fialin de Persigny à Montbrison, sur la nécessité de fonder des musées dans les villes de province (1) : « Il faut rendre à M. de Persigny cette justice : il a dans le cœur je ne sais quoi d'élevé !... Le sentiment napoléonien historique et dynastique tel qu'il le conçoit, — et toute part faite à un auguste *initiateur*, — est à la fois ami de la démocratie, sauveur et rajeunisseur des hautes classes, animateur de la classe moyenne industrielle en qui il tend à infuser une chaleur de foi politique inaccoutumée ! »

Mais le morceau le plus typique de l'attitude intellectuelle adoptée par Sainte-Beuve pendant les premières années du Second Empire, c'est sa leçon d'ouverture à l'École Normale, le 12 avril 1858. Il a commencé quelques mois auparavant de marquer ce retour vers son mysticisme rousseauiste de jeunesse que nous étudierons bientôt dans son œuvre de vieillesse, mais il ne saurait renier sans précaution ni transition tout ce qu'il a écrit depuis vingt années à l'appui de la morale rationnelle. Il a donc imaginé ce subterfuge ingénieux pour masquer son changement de camp : il distingue en lui-même deux personnages qui s'accompagnent à travers la vie, le professeur, traditionnel et modérateur par obligation professionnelle, et le critique littéraire, soucieux avant tout de découvrir les talents nouveaux. Aux normaliens de ce temps, c'est le professeur seul qui parle, comme bien on pense, et nul ne s'étonnera donc si son langage contredit celui du critique. « Ce n'est pas moi, dira-t-il par un retour sur son œuvre de jeunesse, bien connue de ses auditeurs, ce n'est pas moi qui médirai des littératures romantiques... *On ne naît pas quand on veut* : on ne choisit pas son moment pour éclore. » Les littératures romantiques ont au surplus leurs mérites, *mais en dehors des cadres* : elles sont inquiètes, chercheuses et errantes. Aux futurs éducateurs que forme l'Université impériale, leur nouveau maître prêchera donc avant tout la raison. Il la leur montrera partout agissante. Il leur dira que Shakespeare lui-même

(1) *Ibid.*

(ce dieu de la seconde génération rousseauiste en Allemagne et de la troisième en France) n'était pas un barbare, un sauvage, un désordonné, un fou, comme on l'a trop répété afin de l'opposer à nos tragiques du grand siècle. Ces dispositions peuvent donner le talent, mais non pas le premier rang parmi les écrivains, dont les plus grands ne sauraient être autre chose que *les premiers honnêtes gens de l'univers ;* car les plus grands des hommes ne sont jamais extravagants, ridicules, grotesques, factueux, jactancieux, cyniques, méséants en permanence : à leurs manifestations intellectuelles, la raison doit toujours présider, et préside en définitive. — Voilà de quelle religion littéraire Sainte-Beuve est pour sa part et veut continuer d'être toujours ! Il va jusqu'à faire sien le mot profond de Gœthe sur le classique qui est la santé, le romantique qui est maladie. Le classique exprime, dans la société qui l'engendre et s'y complaît, un sentiment de sécurité, de saison fixe et durable : sentiment qu'il n'appartient à personne de se donner, mais qu'on *respire avec l'air aux heures de la jeunesse.* — Ce qui sera le privilège des jeunes normaliens sous le sceptre de Napoléon III, sous-entend ici leur nouveau maître.

La littérature classique, insiste-t-il, ne se plaint pas, ne gémit pas, ne s' « ennuie » pas. C'est le christianisme qui (par ses disciplines rationnelles) a su guérir jadis les préromantiques tels que le fils de Monique ou le protégé de Chrysostome : il a *exorcisé le démon* (encadré rationnellement le mysticisme individuel débridé). Hamlet, Werther, Childe-Harold, René sont des *malades* pour chanter et pour souffrir, pour jouir de leur mal et le communiquer à leur entourage : tous sont, plus ou moins, des romantiques par dilettantisme et cultivent en eux la maladie pour la maladie. L'Empire va refaire un siècle classique : « Oh, que si, quelque jour, dans notre belle patrie, dans notre cité principale *de plus en plus magnifique* (par les soins du préfet Haussmann) qui représente si bien cette patrie, nous nous sentions heureux, sincèrement heureux d'en être ! Que si surtout les jeunes âmes, touchées d'un bon souffle, atteintes de ce contentement louable et salutaire qui n'engendre pas un puéril orgueil et qui ne fait qu'ajouter l'émulation à la vie, se sentaient heureuses de vivre dans un temps, dans un régime social qui permet et favorise tous les beaux développements de l'humanité : si elles ne se constituaient pas dès le début en révolte, en fronde (retour sur lui-même, sans doute), en taquinerie, en

aigreurs, en regrets et en espérance *d'arrière et d'au delà*, si elles consentaient à répandre et à diriger toutes leurs forces dans le large lit ouvert devant elles ! Oh, alors, l'équilibre entre les talents et le milieu, entre les esprits et le régime social se trouverait *rétabli :* on se retrouverait à l'unisson ; la lutte, la *maladie morale* cesseraient, et la littérature, d'elle-même, *redeviendrait classique*, par les grandes lignes et par le fond ! »

L'auteur de ces sages conseils n'était très qualifié pour les donner ni par son passé de quasi-émeutier vers 1830, ni par son présent de critique déjà en pleine marche pour revenir vers l'état d'esprit de Joseph Delorme, comme nous le montrerons prochainement. — Dès 1862, c'est-à-dire quatre ans plus tard, lorsqu'il réimprima ce morceau dans le quinzième volume de ses *Causeries du Lundi*, il crut devoir en atténuer la portée par une note : « La vraie nuance de ma pensée, écrit-il, eût été de dire : Si les jeunes âmes se sentaient heureuses de vivre dans un régime social *qui permît et favorisât* tous les beaux développements de l'humanité ! Car, au milieu de ce qu'on a, *il reste bien des choses à souhaiter !* » C'est dès lors et très nettement le mode conditionnel et optatif, substitué au mode présent et affirmatif, dans le verbe et dans la phrase : le négatif est tout près de reparaître. Tel est le spectacle que nous avons encore à contempler dans cette âme ondoyante et diverse.

LIVRE III

SAINTE-BEUVE COMPLICE DU ROMANTISME REVÊTU DE NOUVEAUX COSTUMES (1856-1869)

Sainte-Beuve est devenu, à l'école de notre grand siècle classique et chrétien, un psychologue pessimiste (impérialiste) qui restera à peu près stable dans cette conviction acquise. Mais une lacune, une certaine confusion de vues a toujours persisté à la base de sa politique et de sa morale. C'est ce qui nous apparaîtra clairement si nous nous reportons à un passage décisif de son *Port-Royal*, passage qui se lit au début de ses chapitres sur Pascal. On sait qu'il commence son examen de ce génial mystique par l'étude de son entretien avec Lemaître de Sacy sur Epictète et Montaigne. Epictète est détesté par l'auteur des *Pensées* comme ayant beaucoup trop attendu de la nature humaine; Montaigne, au contraire est presque accepté comme dépréciant utilement parfois la raison dont il repousse les prétentions et restreint la portée : ce qui était voir doublement faux à notre avis, car le stoïcisme a été une des assises de la morale chrétienne rationnelle et Montaigne a grandement contribué à fonder la morale des honnêtes gens sur la raison plutôt que sur l'autorité et la coutume aveuglement suivie. Appuyé sur la base très peu solide que lui fournit Pascal dans cet entretien fameux, Sainte-Beuve esquisse une histoire de la philosophie assez incohérente et confuse. D'Epictète, il fait procéder les Pélasgiens, (ce qui peut se soutenir) puis les Sociniens ce qui est déjà discutable, puis encore Jean-Jacques apôtre de la conscience dans le Vicaire Savoyard, il est vrai, mais de la conscience supposée naturelle et bien plus souvent théoricien de la bonté naturelle qui est aux antipodes de la sagesse et de l'expérience stoïciennes; puis encore les Ecossais qui sortent bien plutôt de Shaftesbury et de son

sens moral inné, enfin Kant en réalité mi-stoïcien, mi-rousseauiste.

Quant à Montaigne, Sainte-Beuve fait de lui, de façon non moins fantaisiste, le chef de file à la fois des sceptiques purs, tels que Bayle et Hume, des matérialismes empiriques tels que Gassendi, des athées impérialistes, tels que Hobbes, des *Naturistes* épicuriens, comme Diderot et d'Alembert, enfin des spinozistes et des panthéistes. — Mais, si Diderot a pu admirer et prôner à l'occasion la psychologie de Hobbes, il est aux antipodes du Hobbisme par son enseignement de fond, et, par exemple, dans son Supplément au voyage de Bougainville. En sorte que ce second arbre généalogie prétendu n'est pas moins créateur de confusion que le précédent.

A nos yeux Montaigne n'est nullement chef d'école en psychologie ou en morale : c'est un fin observateur de lui-même, un lecteur clairvoyant des anciens et de ses contemporains qui prend son bien où il le trouve, et ne vise nullement au système. Les deux lignes décisives et distinctives en matière de philosophie sociale sont d'une part celle de la psychologie expérimentale pessimiste, complétée par une morale rationnnelle optimiste, celle des Stoïques romains, des chrétiens fidèles à l'enseignement de leur Eglise, de Hobbes, de la Réforme luthérienne (très mystique en ses origines sans doute, mais rapidement rationalisée en morale par les races viriles et réfléchies du nord de l'Europe), et du jansénisme qui en procède. Puis d'autre part la ligne de la psychologie optimiste et de la morale érotique, issues généralement d'influence sentimentales féminines, inaugurées dans l'âge moderne par l'évolution romanesque et la mystique chrétienne dévoyée : les dernières étapes en sont Fénelon, Rousseau, le Jacobinisme, la morale passionnelle des romantiques de toutes générations, le rousseauisme social et le socialisme rousseauiste de notre temps.

Le critique des *Portraits* et des *Causeries du Lundi*, devenu assez clairvoyant en psychologie, ne l'a jamais été complètement en morale. N'ayant pas jeté l'ancre dans un sol historique résistant, il restait le jouet des vents. Lorsque la brise littéraire lui apportera quelques effluves parfumées qui lui rappelleront sa jeunesse, il laissera les voiles de son esquif s'enfler à ce souffle flatteur et l'emporter de nouveau vers le pays d'Utopie.

CHAPITRE PREMIER

LA QUATRIÈME GÉNÉRATION ROUSSEAUISTE A L'OUVRAGE

Après 1850, — et comme les autres survivants de la troisième génération romantiques tels que George Sand — (voyez le Valreg du roman de *Daniella*), Sainte-Beuve, croit le romantisme français décidément enterré par les événements et remplacé par une disposition d'âme toute contraire, toute réaliste et pratique, dans la génération nouvelle. Aux premières pages de ses *Causeries du Lundi*, il se plaindra que les rationnels du type de Saint-Marc-Girardin ayant entrepris d'exorciser, comme jadis saint Jean Chrysostome, *le démon de Stagyre*, n'aient que *trop réussi* dans leur opération curative. La jeunesse, une partie tout au moins de la jeunesse, dit-il, est devenue positive : elle ne rêve plus : elle pense, dès seize ans, à *faire une carrière* et à tout ce qui peut l'y aider : elle ne s'occupe à rien d'inutile. La manie et la gageure de tous les Renés et de tous les Chattertons de la veille, c'était d'*être un grand poète* et de mourir. Le rêve des adolescents prudents du moment, c'est de vivre, d'être préfet à vingt-cinq ans, ou représentant du peuple, en attendant le portefeuille du ministre.

Il reviendra deux ans plus tard (1), à cette assertion qui n'était d'ailleurs vraie que dans une faible mesure : « Aujourd'hui, s'il faut en toucher un mot, écrira-t-il, d'autres générations sont venues après celle de 1830, et ont pris rang à leur tour, animées d'une inspiration *toute différente*. Les générations d'aujourd'hui, générations scientifiques et industrielles, peu idéales, avides d'application surtout, sont positives, sans rêverie, sans tristesse, radicalement guéries du mal de René : elles en sont à l'empressement d'arriver, de saisir le monde, de s'y faire une place ! » Il était exact de prétendre que, dans certains esprits réfléchis, le mysticisme romantique de nuance sociale avait reculé quelque peu devant les enseignements de l'histoire et les leçons récentes de la vie : mais ce mysticisme subsistait à peu près intact chez beaucoup d'autres et devait bientôt se manifester au grand jour, tout prêt à courir de nouvelles aventures, passionnelles ou politiques comme la suite des événements ne l'a que trop démontré.

(1) *Causeries du Lundi*, VI, 229.

1. — Attaques venues de droite et ripostes sans ménagement

L'adhésion de Sainte-Beuve au bonapartisme avait tout d'abord accentué sa tendance rationnelle en politique et en morale, mais n'en avait pas moins doublé le nombre de ses ennemis : les avancés continuaient de le voir sous le jour où l'a montré Mme de Girardin en 1844, c'est-à-dire comme un renégat, de plus en plus endurci dans son crime : les orléanistes et les doctrinaires le regardaient désormais du même œil ! Il exaspéra les rancunes de ces derniers par l'article violent qu'il intitula *Les Regrets* (le 23 septembre 1852) ; il prétendait y étudier la maladie *de la perte du pouvoir* et il lançait aux vaincus de février 1848 cette apostrophe provocatrice : « Non, le monde n'est pas en train d'aller plus mal depuis hier seulement ! S'il dégénère, c'est de votre temps, du du temps de vos pères que cela a commencé, non pas du jour où vous n'y aviez plus la haute main ! » Et, après avoir lu la riposte que lui fit Cuvillier-Fleury dans les *Débats*, il se félicitera que « le coup ait porté en plein sur l'état-major des salons ! » — On voit qu'il avait déserté ces salons, — jadis si hospitaliers pour lui, — sans esprit de retour !

Son cours de Liége sur Chateaubriand, dont la publication fut quelque dix ans retardée, vint enfin le brouiller avec les légitimistes et les catholiques. Mécontents de voir discuter leur porte-drapeau, ils ne tarderont pas à exercer contre lui des représailles. Un M. Vatier lui exprima son *dégoût* dans la presse (1). Un publiciste plus en vue, Loménie, qu'il appelle « ce léger M. de Loménie (2) » ne le traita pas avec beaucoup plus d'indulgence. Pontmartin l'exaspéra par un passage de ses *Jeudis de Madame Charbonneau*. Laurentie insinua « de petites infamies calomnieuses (3) », à son endroit, faisant entendre par exemple qu'il avait dû avoir jadis quelque obligation à Michaud pour l'avoir maltraité comme il venait de le faire après sa mort : car telle était son ingratitude habituelle ! Lui-même a résumé en termes amers cette série d'attaques et d'insinuations malveillantes (4) : « Le monde catholico-légitimiste, qui avait pourtant connu Chateaubriand aussi bien que moi, écrira-t-il, et qui, dans le particulier, ne s'exprimait pas

(1) *Correspondance*, II.
(2) *Portraits littéraires*, I, 269 (note ajoutée après 1860).
(3) *Nouveaux Lundis*, IV, 262.
(4) *Ibid*, III, 21 juillet 1862.

autrement sur son compte, parut se scandaliser de mon livre et s'insurgea sur toute la ligne! H. de Pontmartin, dans son organe habituel, en prit occasion de se livrer à d'élégantes jérémiades : dans le *Correspondant*, M. de Loménie, affilié à la *coterie*, poussa aussi son soupir, etc... » Par une péripétie singulière, ce sera donc pour avoir été attaqué par les rousseauistes de droite — ou du moins par des hommes de droite indulgents à un rousseauiste masqué dont ils avaient fait leur porte-étendard, — qu'il se reconciliera avec les rousseauistes de gauche et leur donnera des gages à nouveau : attitude anticléricale tout d'abord et bientôt attitude antibonapartiste à peu près ouverte.

Revenons en effet à examiner quelles avaient été ses convictions religieuses au cours des trente années précédentes. Lorsqu'il eut abandonné toute velléité d'évolution vers le catholicisme, après sa rupture avec Mme Hugo, il était revenu dans son fort intérieur à un discret voltairianisme. Ses lettres de 1843 au ménage Olivier de Lausanne nous le montrent approuvant tout bas les attaques dirigées par Quinet contre les jésuites à cette date. Il reste, en revanche, respectueux des convictions catholiques là où elles lui semblent sincères, et, par exemple, chez la très respectable reine Marie-Amélie. Pendant sa première ferveur bonapartiste, il retrouve même des accents catholiques afin de se mettre à l'unisson des projets restaurateurs de l'Elysée : il exaltera en ce temps Bossuet, traitera très durement Voltaire (1), convaincu d'avarice, de mensonge et coupable d'avoir écrit cette affreuse parole : « Je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères » (il s'agissait d'un prêtre que l'homme de Ferney accusait d'avoir fait bâtonner un jeune bourgeois au sortir d'une maison mal famée). Il aura de nouveau des paroles pleines de respect pour l'attitude religieuse de la duchesse d'Angoulême et même pour Louis-Napoléon qui, bravant le respect humain, a appelé officiellement la protection de la sainte Vierge sur la flotte de guerre française.

Ses dispositions d'esprit seront bien différentes après 1855. Il semble que le tumulte qui fut à ce moment organisé par certains étudiants du quartier latin autour de la chaire du Collège de France où il venait d'être nommé professeur, ait marqué la date précise de son évolution anticléricale. Car il attribua cette avanie à la

(1) *Causeries du Lundi*, VII.

jeunesse catholique pour une grande part, et il en resta profondément ébranlé dans son équilibre mental, assez facile à troubler comme nous l'avons dit : on assure que, pendant quelques semaines, il ne sortit plus de chez lui sans porter dans sa poche un poignard pour défendre au besoin ses jours qu'il jugeait menacés par ses ennemis. Toutes proportions gardées, il traversa donc alors une crise analogue à celle qui ébranla définitivement la raison de Rousseau après la « lapidation », plus ou moins authentique de Motiers-Travers, et cette crise eut pour effet de le ramener, lui aussi, avec nostalgie vers ses souvenirs et impressions de jeunesse.

Notons quelques symptômes particulièrement caractéristiques de ce changement d'orientation dans ses convictions directrices : ses dernières volontés, d'abord qu'il modifia quatre fois en ce qui concernait ses obsèques : en 1844, il demandait expressément qu'elles se fissent à l'église avec le cérémonial usité pour un membre de l'Institut : en 1855, il déclare à son secrétaire Levallois qu'il veut être enterré à 8 heures du matin, avec une *messe basse* et sans discours sur sa tombe : puis encore, en 1861, il manifeste oralement à Troubat, le désir d'être enterré civilement : enfin, en 1869, il confirme par écrit cette injonction qui fut exécutée comme on le sait.

A l'Académie française se marque également sa nouvelle disposition d'esprit. L'article des *Regrets* lui avait fait des rapports difficiles avec un certain nombre de ses confrères : lorsqu'il sera question d'un fauteuil pour le prince Albert de Broglie, le futur homme d'état de l' « Ordre moral », ou encore pour Cuvillier-Fleury, l'ancien précepteur des princes d'Orléans, il fera à ces choix une opposition publique, et sur un ton fort déplaisant pour les intéressés (1). — Parlant de la maréchale de Luxembourg dans ses *Nouveaux Lundis* (2), il aura un souvenir pour les salons aristocratiques que lui-même avait fréquentés naguère et, en particulier, pour celui de Mme de Boigne, encore vivante à cette date : mais il ajoutera cette restriction : « Et pourtant, le dirai-je, je ne voudrais drais pas encore une fois m'enfermer sans retour dans ces îles enchantées, dans ces cercles où tout l'homme ne saurait penser et vivre! » Enfin, à propos de Mme Swetchine, qui l'avait également accueilli, il donnera libre cours à ses aigreurs : il garde en effet

(1) *Nouveaux Lundis*, I, 393.
(2) *Ibid*, IV, 29.

rancune à cette schismatique rentrée dans le giron de l'Eglise romaine, de l'avoir cru naguère beaucoup plus près de la discipline catholique que son mysticisme rousseauiste, légèrement fardé d'orthodoxie, ne l'y avait jamais conduit en réalité. « Les premiers mots qu'elle vous disait, et par lesquels elle pensait vous honorer, écrit-il donc (1), à la veille de sa mort, concernaient votre croyance et l'état de votre âme. Elle essayait d'un premier grapin à jeter sur vous : Quand on a fait *Volupté*, me disait-elle la première fois que je la vis, on a une responsabilité ! — Je m'inclinai en silence ! » Et il ajoute que chez Mme Récamier, on n'était du moins exposé, après quelque matinée délicieuse de lecture, qu'à faire un article sur M. de Chateaubriand ; mais que chez Mme Swetchine, avec de l'assuidité, on pouvait être conduit un jour ou l'autre à un acte de foi ou de dévotion : on courait risque d'être d'un sermon prié, ou d'une abjuration, ou de quelque agape mystérieuse à la chapelle ! — Il ne veut pas refuser toutefois à cette ferme chrétienne ple mérite d'avoir traversé 1848 avec une âme égale, avec une indulgence imperturbable pour le peuple — ce qu'il a été si loin de faire pour sa part et ce qu'il commence à regretter de n'avoir pas fait. — Falloux, le biographe bien-pensant de la dame moscovite et le confrère de Sainte-Beuve à l'Académie française, est traité de la façon la moins confraternelle en ces pages satiriques.

Poussé par une même disposition polémique, il félicitera peu après Ernest Renan d'avoir été élevé à Tréguier par des prêtres d'une nourriture chrétienne classique, sévère et sobre, antérieure à toute invasion qu'on peut nommer le *Romantisme clérical*, ou le néocatholicisme (ce qui est acceptable). Mais il ajoutera que le jeune Breton venu à Paris pour achever ses études, dut se plier chez l'abbé Dupanloup à un très différent régime car il y eut affaire, pour la première fois « à ce catholicisme *parisien et mondain* d'une espèce assez singulière que nous avons vu, dans ses variétés diverses, *naître*, croître chaque jour et embellir : catholicisme agité et agitant, superficiel et matériel, fiévreux, ardent à profiter de tous les bruits de plaisir ou de guerre qui passent, qui vous met à tout propos le feu sous le ventre et vous allume des charbons dans la tête. Il en est sorti la belle jeunesse que l'on sait et que l'on voit à l'œuvre ! » Cette jeunesse venait en effet de manifester contre

(1) *Nouveaux Lundis*, I.
(2) *Ibid*, II, 385-6.

Renan au Collège de France, de même qu'elle y avait rendu impossible le cours de Sainte-Beuve en personne quelques années auparavant.

Il croit devoir définir, à ce propos, ce qu'il appelle les quatre moments religieux du siècle (1). Tout d'abord, le moment de Chateaubriand et du Concordat, une mesure gouvernementale qu'il approuve en somme quoiqu'il regrette l'éclipse du Gallicanisme à partir de ce moment. Cet effort de restauration cultuelle fut, dit-il, sympathique à la France dans son ensemble : mais elle entendait profiter néanmoins du travail accompli par la pensée moderne au XVIIIe siècle : elle voulait hériter de ce siècle hardi, quoique sous bénéfice d'inventaire, c'est-à-dire en lui laissant les impiétés grossières, les énormités et les témérités antisociales, en conservant de lui ce qui était progrès, résultat utile, saine méthode, afin de perfectionner encore tout cela à la lumière des grands événements récents (en deux mots, ajouterions-nous, la France entendait recueillir l'héritage rationel de ce siècle si actif en effet et répudier son héritage de mysticisme excessif). Programme acceptable à tout prendre, mais nous verrons si Sainte-Beuve, qui le pose en 1862, lui est resté fidèle au cours de ses dernières années.

Au lieu de cela, poursuit-il cependant, on eut un second moment religieux du siècle qui fut le règne de la Congrégation sous Louis XVIII, l'influence de Mme du Cayla, le triomphe de l'hypocrisie, du billet de confession (il assure avoir vu fonctionner ce régime à l'Ecole de Médecine dans sa jeunesse), enfin, la loi sur le sacrilège qui fut une provocation véritable aux libres esprits. Béranger réagit aussitôt par ses chansons anticléricales et, un peu plus tard, Eugène Sue en fit autant par sa création célèbre de Rodin, ce Tartuffe rajeuni de près de deux siècles.

Après 1830, sous l'influence de Lamennais commence le troisième moment religieux de l'époque, avec le mouvement libéral qui se dessine dans le clergé : alors de simples spectateurs tels que Sainte-Beuve en personne, des « hommes de désir », se plurent, dit-il, à voir le catholicisme s'essayer de la sorte aux interprétations compatibles peut-être avec les progrès de la science et avec ceux de l'humanité : on prenait goût à ces hauts entretiens de Juilly qui rappelaient ceux des philosophes et des chrétiens d'Alexandrie : la

1 *Nouveaux Lundis*, IV.

poésie aussi, la rêverie de l'âme et l'imagination y trouvaient leur leur compte. Mais ces mystiques, poussés par des aspirations incompatibles entre elles, ne tardèrent pas à se disperser. Certains d'entre eux *qui n'ont rien trahi parce qu'ils n'avaient rien promis*, ajoute le Lundiste — pour répondre aux accusations de ses adversaires — parce que leurs paroles n'excédaient pas leur pensée et parce que les *réserves* y étaient toujours présentes, certains qui ne prétendirent voir dans ces combinaisons, réputées divines, que les plus belles des espérances humaines, ont passé graduellement depuis lors à l'observation et à la science, n'espérant plus que de celles-ci, tout bien considéré, le progrès, très lent et très incomplet toujours, qui doit affranchir notre espèce de ses lourds et derniers servages.

Le quatrième moment religieux du siècle se place au lendemain de 1848. Dans la réaction qui suivit de près le mouvement de février, les forces du parti catholique se déployèrent imposantes et déjà formidables. On s'était aperçu que *l'Église faisait partie du rempart* derrière lequel la société s'était défendue contre l'anarchie, et on agit avec elle en conséquence. Entre les mains de Falloux, la liberté de l'enseignement devint oppressive : on pratiqua l'art d'élever et de captiver les jeunes esprits, mais sans pouvoir les animer « d'un certain souffle mâle ». L'ultramontanisme s'était d'ailleurs affermi depuis que les communications plus rapides avaient mis Rome aux portes mêmes de la France. Alors la jeunesse catholique se crut prête à passer de la défense à l'attaque : le parti *clérical* posséda son organisation solide, sa presse puissante, à l'injure facilement *calomnieuse* et son attitude réveilla tout aussitôt bien des haines ! Un type vengeur vient déjà de paraître au théâtre, conclut le critique en faisant allusion à la pièce satyrique d'Augier, *Le Fils de Giboyer*.

Cette page dénigrante a été écrite à propos de Lacordaire dont l'abbé Perreyve, son disciple, venait de publier des lettres : « Il faut voir, insiste le critique, avec quelle fermeté, quelle certitude, le panégyriste enflammé décerne à son maître le titre de saint, et le propose pour modèle aux jeunes générations catholiques de l'avenir : on hésite à venir admirer trop faiblement le chef d'une milice blanche éblouissante, l'idole de toute une jeunesse électrisée ! » Il ne se fait pourtant pas scrupule de reprocher au grand prédicateur sa tendance à fonder l'éducation sur l'étude exclusive

de l'antique, au détriment de l'esprit proprement *moderne* qui doit présider à la formation des jeunes cerveaux. Lacordaire déteste Voltaire et lui préfère Rousseau qui, dit-il, a du moins possédé le sentiment de ce qui est beau ou généreux et qui n'a pas méprisé son lecteur; mais il écarte aussi Jean-Jacques de l'éducation chrétienne et Sainte-Beuve le lui reproche. La *Sainte Marie-Madeleine* qu'a publié le religieux dominicain, est, ajoute son ancien ami, un livre « prodigieux au point de vue du bon sens! » et il soupire à ce propos : « Qu'elle est donc loin de nous et à jamais disparue, cette Eglise gallicane prudente qui se défendait le plus possible de traiter la religion comme une *mythologie!* »

Dans les *Nouveaux Lundis*, l'intention de la polémique contre le catholicisme transparaîtra presque à toute page. Biot, le physicien qui fut de l'Académie française, sera traité avec une malveillance visible pour être devenu chrétien sur le tard et pour ne s'être pas assez indigné devant le procès de Galilée. Dans son impartialité froide et calculée, opine le Lundiste, il a beaucoup trop plaidé les circonstances atténuantes au profit des persécuteurs : il n'a pas eu un mouvement d'indignation devant tant de bêtise, si ce n'est tant de cruauté : « Il y a là un petit souffle imperceptible venu du Vatican ou du voisinage qui est bien capable à la fin d'irriter les âmes non patelines et grossièrement généreuses ! » Mais, objecterons-nous, en ce cas, c'est l'indignation qui serait antihistorique, non l'impartialité froide. — Les conversions *in extremis* trouvent également Sainte-Beuve incrédule, fussent-elles authentiquement attestées. La Rochefoucauld a reçu les sacrements sur son lit de mort, soit; mais, « trancher, dit-il la question de *foi* chez un moraliste de cet ordre et de cette école, chez un raffiné de cette qualité et de cette trempe, c'est montrer qu'on ne se doute même pas de la difficulté ! » (1) Il n'admet pas non plus que Mme Roland ait eu des velléités chrétiennes à sa dernière heure comme l'a insinué son historien Faugère, car celui-ci écrivait, dit-il, sous l'inspiration de la fille de Roland, Eudora devenue dévote avec les années. Quant aux derniers moments de Talleyrand, il prétend juger de leur sincérité par certain propos du prince à sa nièce : « Il n'y a pas de sentiment moins aristocratique que l'incrédulité ! » et il ajoute en note que ce mot nous explique jusqu'à un certain point la mode

(1) *Nouveaux Lundis*, V, 379.

religieuse dont est comme saisie notre époque : dans ce pays prétendu démocratique, chacun tâchant de se faire passer pour noble et d'être un homme *comme il faut*, fait mine aussi d'être religieux : l'un mène à l'autre! Enfin l'échec d'une première candidature de Littré à l'Académie française le conduisit à se faire le biographe enthousiaste de ce savant et à condamner hautement l'attitude de certains catholiques à son égard : il ne prévoyait pas que Littré, lui aussi, accueillerait un prêtre à son lit de mort, car il s'étonne déjà devant le culte voué par cet homme de science au très mystique Auguste Comte. — N'est-ce pas le temps où il écrivait à Duruy, ministre de l'Instruction publique (fin de 1865) : « Le Beau, le Vrai et le Bien est une belle devise et surtout spécieuse. C'est celle de l'Enseignement, celle de M. Cousin dans son fameux livre. *Ce n'est pas la mienne*, oserai-je l'avouer. Si j'avais une devise, ce serait le Vrai, le Vrai *seul!* Et que le Beau et le Bien s'en tirent ensuite *comme ils pourront*! » Jean-Jacques avait pris la même devise : mais ne l'a pas toujours mise en pratique.

Déjà, en novembre 1864, examinant un livre de Guizot, Sainte-Beuve opposait à cet homme d'Etat resté chrétien la silhouette idéale d'un philosophe *pur*, qui annonce à vingt-cinq ans de distance, le professeur Sixte de M. Bourget, dans le *Disciple* et qui a quelques traits de Littré, Berthelot, Scherer, Flaubert, Renan et Taine, les scientifiques et les romantiques de l'époque. Guizot parut croire que son critique avait prétendu se peindre lui-même en ce portrait et celui-ci se hâta de s'en défendre : « J'ai simplement produit, écrit-il, une conception de mon esprit *arrivé au terme*. Mais je me souviens trop bien des phases morales par lesquelles j'ai passé dans ma jeunesse et de mes sensibilités, et de mes inconséquences poétiques, de l'âge où j'ai rêvé les *Consolations*, de celui où j'ai écrit *Volupté* et nombre de pages de *Port-Royal* pour avoir jamais la prétention de m'offrir à l'état d'un type quelconque. Je mets seulement mon honneur à les comprendre tous, sauf à préférer, en définitive, celui qui, toute expérience faite et toutes illusions dissipées, me paraît le plus vrai! »

2. — Le cor de Roland, ou le réveil du mysticisme esthétique dans l'âme de Sainte-Beuve.

George Sand, séparée plus de vingt ans de son ancien directeur

spirituel, et par l'évolution de celui-ci vers la psychologie pessimiste et par sa propre incursion dans le socialisme rousseauiste le plus extrême, se trouva rapprochée de lui lorsqu'elle modéra ses idées après 1850, tandis que lui-même avançait de nouveau les siennes dans le sens rousseauiste. Flaubert qui devint leur ami commun quand son roman de *Madame Bovary* lui eut conquis la notoriété, ne fut pas étranger à ce rapprochement. Dans l'*Histoire de ma vie*, Sand avait consacré à son confident d'autrefois un portrait magistral et fort bienveillant. Le 15 décembre 1860, après avoir relu *Volupté*, elle lui écrivit ces lignes profondément significatives : « Je vous dirai, dussé-je vous fâcher, que l'homme qui a écrit *Volupté* n'est pas un écrivain du second rang. Il a tous les écarts, tous les mystères, toutes les souffrances et toutes les puissances du génie. Je n'avais pas été frappée de cela à la première lecture comme je l'ai été à la seconde, vingt-cinq ans plus tard et je suis fâchée de n'avoir pas fait cette dernière lecture plus tôt. Je vous aurais *abîmé* dans mes *Mémoires*. J'aurais dit : Il est de cette grande famille de passionnés et d'enthousiastes, dont il a dit *tant de mal et tant de bien*, comme s'il n'était pas *juge* et *partie* en dépit de lui-même. Il a classé les écrivains en deux séries, ceux qui ont plus d'*éloquence* et ceux qui ont plus de *jugement*, ceux qui *agitent* le monde (mystiques toniques) et ceux qui le *civilisent* (rationnels organisateurs). Et il n'avait peut-être pas le droit de *donner la préférence* aux derniers, car ils étaient des premiers tout autant que des seconds. Attrape! » Oui, sans doute, mais avec cette nuance qu'il a été *successivement* des premiers puis des seconds, en attendant de restituer aux premiers toute sa sympathie.

A ces appels venus du camp qu'il avait déserté naguère, Sainte-Beuve n'était à ce moment que trop disposé à répondre : après avoir exercé vingt ans la fonction de « juge » en matière de romantisme moral, il allait redevenir ostensiblement et volontairement « partie » dans le débat. En 1855, Sylvestre de Sacy, prononçant son discours de réception à l'Académie française, où il remplaçait un littérateur oublié du nom de Jay, avait cité de ce personnage un opuscule qu'il proclamait fort spirituel : le titre en était : *La conversion de Jacques Delorme* et il avait pour sujet — comme l'article de Mme de Girardin que nous avons mentionné plus haut, — l'évolution de Sainte-Beuve vers le camp des classiques, quelques années après ses débuts presque jacobins dans la poésie

sous le pseudonyme de Joseph Delorme. Sacy avait ajouté : « Je ne vois à reprendre dans cet ouvrage qu'une seule chose : le romantique y est converti par le classique. Pure vanterie ! Personne n'a convertis les romantiques. En gens d'esprit et de talent, ils se sont converti tout seuls ! » C'est-à-dire par l'expérience du monde et des hommes : appréciation qui était à la fois courtoise et parfaitement exacte, au moins en ce qui concernait Sainte-Beuve. — Mais, sous l'influence des divers mobiles ou incidents que nous avons énumérés tout à l'heure, celui-ci, alors en train de se convertir à nouveau en sens inverse, se montra plutôt froissé de l'allusion. Tout d'abord il déclare la plaisanterie autrefois publiée par Jay, totalement dépourvue d'esprit, d'agrément et même d'urbanité (1) ; ensuite et c'est là le trait caractéristique de sa protestation, ensuite il se proclame *beaucoup moins converti* que son nouveau confrère n'a n'a trouvé bon de le faire entendre : « J'estimai, écrit-il, qu'il m'avait peu consulté en me louant aussi absolument d'une conversion qui n'était pas aussi *entière* qu'il la supposait ! De ce qu'on s'arrête, à un certain moment, dans les conséquences que de plus avancés ou de plus aventureux que nous tirent d'un principe, il ne s'ensuit point qu'on renonce à ce principe et qu'on le répudie. Ce n'est pas à des hommes politiques (les doctrinaires) qui, tous les jours, appliquent cette manière de voir aux principes de 1789, qu'il est besoin de démontrer cette vérité. » Ainsi, l'homme que Mme de Girardin proclamait *classiquissime* dix ans plus tôt, lors de sa propre réception à l'Académie française, prétend désormais être regardé simplement comme un romantique ennemi des mesures extrêmes.

L'année suivante, parut *Madame Bovary*, dont la publication fut suivie d'un procès retentissant et de la condamnation que l'on sait. Le Lundiste consacra au roman l'une de ses causeries et en parla sur le ton le plus élogieux. Chose frappante, il ne fit de réserve que sur le seul passage du livre qui soit peu favorable au rousseauisme : sur le chapitre qui montre Emma Bovary poussée vers l'adultère par la littérature des Balzac et des Sand. Et pourtant nous l'avons vu faire dans ses *Portraits contemporains* un reproche identique à Balzac, en mentionnant aussi à ce propos les romans les plus passionnels de Sand. Combien son appréciation morale est désormais

(1) *Causeries du Lundi*, XIV, 76.

modifiée, on le constatera d'ailleurs en écoutant sa protestation contre la psychologie de Flaubert. Celui-ci nous montre, dit-il, le premier amoureux de Mme Bovary, le jeune Léon et l'imprudente Emma en personne, allant au devant l'un de l'autre par leurs côtés faux, par le goût *du romanesque ou du romantique*, puis un second galant, Boulanger, utilisant mot pour mot des tirades de Sand et de Balzac dans ses tentatives de séduction. Eh bien ! il y a là, opine Sainte-Beuve, de quoi *déconcerter* ceux qui croient à la *poésie du cœur* et qui ont pratiqué l'élégie sentimentale : cela prouve que leurs procédés sont désormais connus, imités, parodiés, et c'est à dégoûter des dialogues d'amour *pris au sérieux* ! — Ainsi Balzac et Sand ont été les interprètes de la poésie du cœur et de l'amour pris au sérieux, et Flaubert a grand tort de le méconnaître ! Heureusement pour lui, l'auteur de *Novembre* et des *Mémoires d'un fou* avait conquis son critique par le romantisme de fond qui se cache, sous son antiromantisme d'accident et de boutade. C'est pour n'avoir pas su retrouver dans *Salambo* la même inspiration romantique — (dissimulée cette fois sous ce mysticisme lunaire qui livre la fille d'Hamilcar à Matho) — que Sainte-Beuve sera trop sévère à cette froide et factice, mais consciencieuse et robuste œuvre d'art.

L'année suivante encore, à propos des *Poésies complètes* de Banville, ce fils de la quatrième génération romantique si directement inspiré de la troisième, il donnera de nouveau son adhésion publique au mysticisme esthétique dont il se défendra même d'avoir jamais déserté la bannière. Durant la période qui s'étend de 1819 à 1830, il régnait, selon lui, dans la jeunesse un sentiment sincère, profond, passionné qui, pour s'appliquer aux seules choses de l'art, n'en avait que plus de désintéressement et de hauteur et n'en était que plus *sacré*. Il y a eu à cette heure *la flamme de l'art!* Ceux qui en ont été touchés une fois peuvent avec regret la sentir diminuer et vaciller dans leur sein, en même temps que la vigueur créatrice qui leur permettait d'en saisir et d'en fixer le reflet dans leurs œuvres, mais *ils ne la perdent jamais !* Viennent en effet les crises, viennent les occasions, un *conflit* (tel que le procès de Flaubert) l'apparition imprévue de quelque œuvre qui vous mette en demeure de choisir, de dire oui ou non sans hésiter, d'une œuvre qui fasse office de pierre de touche — et il s'en est produit une de ce genre en ces temps derniers, précise Sainte-Beuve, qui ajoutera plus tard en note que *Mme Bovary* fut son *cor de Roland*, l'appel à

l'aide qui le rejeta vers le camp artiste et rousseauiste menacé — vienne donc un quelconque de ces incidents imprévus, et vous verrez alors chez ceux même qui avaient consenti des concessions à l'adversaire, qui avaient *presque l'air d'être tombés d'accord dans les intervalles*, vous verrez le vieil homme se ranimer, les différences de *religion* se prononcer au grand jour ! Car les blancs sont blancs, et les *bleus* sont bleus quoiqu'ils fassent : « Voilà que vous vous retranchez dans le Beau convenu et dans le noble, fût-il ennuyeux, et moi je me déclare pour la vérité *à tous risques*, fût ce même la réalité (des réalistes à la mode de Champfleury et de Flaubert lui-même). Ou, en d'autres jours, vous abondez dans votre prose? Et je me replonge dans la poésie... Je ne suis donc et ne serai jamais qu'un *demi-converti!* » Nous reconnaîtrons bientôt que cette réalité ou cette poésie dont il se réclame ne sont pas autre chose en fait que la morale ou même (indirectement et inconsciemment de sa part) la psychologie rousseauiste.

A l'heure où cette évolution rétrograde commence à s'indiquer dans sa pensée, il atténue de son mieux les revendications du romantisme de 1830 pour pouvoir se rattacher à cette école sans trop prêter le flanc à l'accusation de palinodie. Il trace un tableau du mouvement de 1828 qui le montre bien peu clairvoyant désormais sur le caractère vrai de cette tentative dont il avait paru tant de fois entrevoir les traits essentiels, dont il avait en tous cas si topiquement jugé les choryphées pendant vingt ans de sa vie. Ce fut uniquement, affirme-t-il, un effort pour affranchir l'art de certaines règles convenues et des réformateurs aussi modérés que Barante, Saint-Aulaire ou Rémusat y trouvèrent leur place. Chénier en était l'inspirateur parce que, au lieu d'imiter les Grecs de deuxième ou de troisième main, il était remonté *droit aux sources classiques!* Chateaubriand fut de même un romantique, autant pour être retourné à l'inspiration directe de la beauté grecque que pour avoir ouvert, dans son *René* une veine toute nouvelle (?) de rêve et d'émotion poétique. Enfin Sainte-Beuve en personne se considère comme romantique seulement *pour avoir imité la forme de Chénier*, et il ne mentionne même pas dans cette évocation de son passé, Joseph Delorme et Amaury, ces deux reflets de son mysticisme juvénile, l'un de nuance jacobine, l'autre de couleur martiniste. Son programme littéraire de 1828, il le réduit à une sorte de rêve idyllique qu'il résume en ces termes : à la suite de ce Grec

retrouvé qui se nommait André Chénier, il eût voulu, avec quelques amis, recréer et reformer, dans un coin de notre société affairée, une petite colonie de l'ancienne Grèce (c'est l'hellénisme romantique), car ces jeunes gens de son entourage aimaient les fêtes, la molle orgie couronnée de roses, les festins avec chants, les pleurs de Camille évoqués par Chénier et la réconciliation facile : chaque matin une élégie, chaque soir une poursuite et une tendresse : mais, au milieu de ces oublis trop naturels à la jeunesse, ils avaient une pensée, *un culte, celui de l'art*, la curiosité passionnée d'une expression vive, d'un tour neuf, d'une image choisie, d'une rime brillante : à chacun de leurs cadres, ils voulaient un clou d'or ! Des enfants, si vous voulez ! Mais du moins des enfants de la Muse et qui ne sacrifièrent jamais aux grâces vulgaires ! — Voilà une évocation fort agréable certes, mais bien conventionnelle et incomplète de son passé juvénile, de Delorme et d'Amaury encore une fois : impossible d'être plus superficiel ou même plus fallacieux dans l'analyse du grand élan mystique de notre âge, n'est-il pas vrai ? Mais sur ce sentier fleuri, et placé sous le patronage classique du mysticisme esthétique adouci, il se sent le retour plus facile vers le rousseauisme véritable, vers le mysticisme passionnel et le mysticisme social que nous le verrons caresser derechef pendant ses dernières années.

Ajoutons pour être exact que ces revenez-y n'étaient pas entièrement nouveaux sous la plume du critique des *Lundis* en 1857. De temps à autre, il avait connu de semblables surprises du souvenir qui, dans le psychologue pessimiste et le moraliste rationnel issus des études port-royalistes, venaient en quelque sorte interrompre la prescription des années au profit du rousseauiste de 1830. C'était d'ordinaire en présence de jugements pseudo-classiques, trop marqués d'étroitesse ou de lourdeur et transportant sur le terrain de l'art, sans précaution suffisante, des exigences qui sont mieux à leur place dans le champ de la morale et de la politique. Ainsi Nisard, transfuge, comme lui, du romantisme de 1828, irrite ses nerfs, en 1836, par un certain pédantisme critique et sa protestation est de bonne guerre. La tradition et l'innovation sont, riposte-il, comme les deux pieds de l'humanité qu'on pourrait appeler une intrépide *boiteuse*. Le pied boiteux et le plus sûr, c'est la tradition : avant que l'innovation, cet autre pied aventureux, réussisse à enlever de terre le pied lent et solide, il lui faut piaffer

longtemps dans le vide : « Ceci soit dit, ajoute-t-il, pour les personnes qui, parce que l'on modifie sincèrement son opinion sur *quelques points* (sur la psychologie et la morale) sont si prêtes, dans leur jeune ardeur à faire de vous des gens qui *abjurent* et des *réactionnaires* ». Sachez-le bien, poursuit-il, en s'adressant directement à ces personnes mal avisées, l'écrivain original se forme en dehors de vos préceptes et il est probable qu'il commencera par les violer. Son début sera loin de votre centre : ces littératures étrangères que vous proscrivez si strictement, l'auront peut-être, et tout d'abord, sollicité et nourri : il en reviendra avec le rameau en main que bientôt il saura *greffer!* etc. » Rien de plus acceptable qu'une protestation réduite à ces termes modérés.

Ainsi encore à propos de Chénier, qu'un détracteur maladroit, Frémy, venait de proclamer insuffisamment classique et peu digne d'être proposé sans restrictions comme modèle aux étrangers et aux jeunes esprits dont le goût n'est pas entièrement formé, Sainte-Beuve lance cette boutade : « Que voulez-vous, les étrangers et les écoliers peut-être s'en passeront, si on le leur défend : et *pour ces derniers en effet, je me garderais de le leur conseiller !* » Puis, après avoir présenté à Chénier l'hommage des poètes d'amour qui se souhaitent tous quelque Françoise de Rimini pour lectrice, il conclut : « Que si, à tout cela vous me répondez que vous préférez toujours Athalie et Sophocle, je n'ai certes pas un mot à opposer à tant de sagesse et j'en ai *trop dit !* » Enfin à propos d'un autre classique, également irritant par ses exigences, à propos de Victorin Fabre, l'auteur des *Portraits contemporains*, hasardait cette sortie plus franche encore : « Cela nous coûte à dire, mais Fabre nous fait comprendre ce qu'il peut y avoir de bon, au moins par instants, chez les *libertins* en littérature. Nous disons habituellement assez de mal de ceux-ci pour qu'on nous croie si, par hasard, nous leur sommes moins sévères. Ce que nous voudrions, c'est que l'on pût, même en littérature, se donner le droit de fredonner avec le plus spirituel des mondains :

« Dans mon printemps, j'ai hanté les vauriens,

Et qu'on se rangeât par degrés ensuite ! »

(1) *Portraits contemporains*, II, 265.
(2) *Ibid.*, III.

S'il s'était borné à de pareils mouvements d'humeur, nous lui donnerions raison avec un sourire. Mais ce n'est pas seulement en matière de préceptes et de règlements littéraires, c'est en matière de psychologie, de morale et de politique qu'il a bien nettement rétrogradé au cours de ses dernières années par une évolution qui s'observe quelquefois chez les vieillards mais qui fait tort à leur caractère et s'accorde mal avec des cheveux blancs.

3. — « Mes petits amis libertins. »

S'il a en effet hanté certains libertins de lettres pendant son printemps, il se plaît à en accueillir d'autres au seuil de son hiver, si nous voulons l'en croire, et à la condition de prendre cette épithète dans le sens (1) métaphorique qu'il lui attribue lui-même. Parlant du Bernois Bonstetten qui fut tout d'abord un rousseauiste passionné, il proclame qu'il est bon de connaître et de partager dans la jeunesse les nobles (?) fièvres de son temps : car ce sont des fièvres de croissance pour l'humanité, cette éternelle enfant qui n'a jamais fini de grandir. L'important et le difficile, c'est de s'apaiser ensuite *à un degré convenable*, et de guérir *sans trop se refroidir*; de ne pas s'égarer dans la déraison, certes et de ne pas se fixer dans un *fanatisme*, mais de ne pas revenir non plus en sens contraire jusqu'à se jeter dans la négation et dans la haine de ce qu'on a *trop aimé* ! C'est sous ce jour ingénieusement choisi qu'i présentera désormais et fera accepter sans trop de peine, par ses continuateurs en rousseauisme, la palinodie à laquelle nous allons assister de sa part.

Après la *Bovary* de Flaubert, il avait loué la *Fanny* de Feydeau, qu'il considéra quelque temps comme destiné à devenir un grand écrivain, et ces complaisances pour des ouvrages, alors réputés fort audacieux, étonnèrent chez un critique qui passait pour le porte-parole en quelque sorte officiel du gouvernement napoléonien depuis que, sur ses preuves réitérées de loyalisme, il avait été invité à continuer ses *Lundis* du *Constitutionnel* dans les colonnes du *Moniteur de l'Empire français*. Ces étonnements eurent le don de l'irriter et il écrivit le 20 février 1860 au directeur de

(1) *Causeries du Lundi*, XIV, 426.

cette dernière feuille une lettre sur les exigences comparées de *la moralité et de l'art.* Il y répétait ce qu'il avait dit quelques mois auparavant, en prenant possession de sa chaire à l'Ecole Normale : comme professeur, il se fait un devoir de sauvegarder les droits de la tradition ; mais comme critique, il se préoccupe avant tout *des intérêts du talent* ; il remarque que l'idée de *morale* fait décidément en France l'office de *pavé accablant* qu'on jette à la tête de tout nouveau venu dans le champ des lettres (que les temps sont changés !) Et il établit nettement son point de vue en pareille matière : « Pour moi, si j'ai loué dans le premier ouvrage de M. Feydeau l'idée, la situation et le talent, j'avais fait des réserves *suffisantes.* Mais *me souvenant de mes propres débuts*, déjà si lointains, et des accusations, au moins exagérées, dont nous-mêmes fûmes autrefois l'objet de la part d'adversaires prévenus, je ne saurais admettre que le meilleur moyen d'encourager ou de redresser (voilà deux verbes singulièrement accouplés par la conjonction ou) un jeune talent qui se produit soit de lui lancer d'abord une écritoire à la tête ou de le lapider... Depuis que j'ai parlé de ces deux romans (*Bovary* et *Fanny*), j'ai été dénoncé en toute occasion par des confrères vigilants comme un critique *peu moral*, presque comme un patron d'immoralité... Parmi ces critiques, disait-on de moi, l'un des mieux avisés, *non le plus consciencieux, mais le plus matois*, etc. Je n'ai pas affecté de paraître plus prude que je ne le suis et qu'il ne convient de l'être à ceux qui ont commis, eux aussi, *leurs poésies de jeunesse* et qui ont lu les poètes de tous les temps, Tibulle, Catulle, Properce ! » Ce dernier trait fait allusion aux *Fleurs du Mal*, car Baudelaire est, avec les deux romanciers sus-nommés, l'un des représentants de la quatrième génération rousseauiste que le critique des *Lundis* avait pris sous sa protection. Mais on voit avec quelle complaisance il regarde désormais vers son *Joseph Delorme* et rappelle ses rousseauistes débuts.

Aux dernières pages de ces mêmes *Causeries du Lundi* (1), à propos de Fléchier dont les *Grands jours d'Auvergne*, récemment publiés, avaient été jugés peu dignes, pour le ton, d'un futur prélat et d'une des gloires de la chaire chrétienne, il assurera que Fléchier, lui aussi, n'eut jamais honte de jeter un regard en arrière vers le premier idéal poétique qu'il avait *conçu et cultivé* dans sa

(1) *Causeries du Lundi*, XV, 393 (1861).

jeunesse, l'idéal de la société romanesque et précieuse : pour être un pasteur exemplaire du diocèse de Nîmes, le prêtre n'a eu qu'à laisser venir les années et à mûrir; *il n'avait rien à rétracter de son passé*. Mais voici que l'historien lui-même vient contredire, en terminant son étude, cette première appréciation si fort intéressée de sa plume car il cite une lettre adressée en 1702 par Fléchier à Mlle Deshoulières et nous y relevons ce passage au sujet d'un plagiat qu'on avait dénoncé à l'évêque : « Le vol qu'on peut me faire de quelques vers que j'ai faits autrefois me touche fort peu. Ce sont des fruits de ma jeunesse *qui n'ont plus de goût pour moi* ni pour les autres... Ces sortes d'idées *sont effacées* et j'abandonne sans peine ces vers *que j'ai oubliés* à qui les voudra ! » Oui, voilà le langage du chrétien rationnel, mûri par l'expérience des hommes : celui de Joseph Delorme sera tout autre après 1856, comme nous allons le voir.

Loin de s'oublier en effet, et de s'effacer dans le passé, ce poète se réveille et se *retrouve* avec complaisance dans les protagonistes de la nouvelle génération rousseauiste : dans Baudelaire, pour le mysticisme chrétien satanisé à la mode de Byron, dans Taine débutant pour l'amoralisme esthétique à la Stendhal qui se marque dans ses premiers livres et ne céda que dix ans plus tard aux leçons de l'expérience et de la vie; dans Renan pour le mysticisme artiste teinté de survivances catholiques, à la façon de Chateaubriand, dans Flaubert pour certains traits du tempérament profond qui sont communs au héros de *Volupté* et à celui de l'*Education sentimentale*. Ces jeunes gens, hautement doués, il les désigne volontiers désormais par cette périphrase plaisante : « Mes petits amis libertins ». Baudelaire, en particulier, ce dégénéré supérieur, lui sera étonamment sympathique : il l'appelle son « cher enfant » dans ses letttres, lui sait gré de penser de Balzac à peu près comme lui-même et d'avoir défini Hugo comme *un âne de génie!* Il reconnaît tout spécialement en celui-là son propre passé rousseauiste : « Cette tristesse particulière qui ressort de vos pages, lui écrit-il (1), et où je reconnais le dernier (?) symptôme d'une génération *malade*, dont les aînés nous sont très connus, est aussi ce qui vous sera compté... Je me rappelle dans quelle situation douloureuse d'esprit et d'âme j'ai

(1) *Correspondance*, I, 220.

fait *Joseph Delorme*; et, quand il m'arrive de rouvrir ce petit volume (voilà ce que ne faisait pas Fléchier) je suis étonné de tout ce que j'ai osé y dire, y exprimer (et il n'y avait pas mis l'*Inno Ebbrioso* de *Lelia*). Mais, en obéissant à l'impulsion et au progrès naturel de mes sentiments, j'ai écrit l'année suivante un recueil (*Les Consolations*) bien imparfait encore, animé pourtant d'une inspiration douce et plus pure : et grâce à ce simple développement en mieux, on m'a à peu près pardonné ! » Ce qui est du moins une suggestion de prudence (1).

On sait que Taine lui parut avoir précisé et pour ainsi dire codifié sa propre méthode critique, de façon à la manier d'une main plus ferme que lui-même, ce qui n'était pas exact, à notre avis, car Sainte-Beuve, psychologue plus pénétrant et plus souple que Taine, n'a jamais eu en revanche de méthode ni de système, dissimulé ou non, dans sa manière d'aborder l'histoire des idées; il a seulement passé par des périodes de scrupule moral et connu des heures d'illusion mystique. Quant à Renan, son évolution intellectuelle rappelle en effet celle de Sainte-Beuve d'une façon frappante, à quelque vingt ans de distance (2). Tous deux ont eu une éducation provinciale d'abord, puis parisienne, mais constamment religieuse sous la surveillance d'une mère veuve et digne, entourés d'influences principalement féminines : puis une période de philosophisme rousseauisé, entre vingt et trente ans, la crise de 1848 ayant été pour Renan ce que celle de 1830 fut pour Sainte-Beuve : une incitation aux paroxysmes mystiques d'abord, puis un avertissement psychologique utile après l'échec du mysticisme social. Dans leur maturité, se place une période de psychologie « impérialiste » et de clairvoyance sur le mysticisme social ambiant, clairvoyance dont l'origine est chrétienne de part et d'autre : ici, ce sont des études sur *Port-Royal* et sur le christianisme français à son apogée, là l'examen des origines évangéliques et de la première constitution de l'Eglise. C'est l'heure où Renan, comme Sainte-Beuve, vers le même âge, se fait, à l'école du germanisme, le critique sévère de la Révolution française. Enfin, aussitôt franchie la cinquantaine, ils retournent l'un et l'autre au mysticisme esthé-

(1) Des dîners périodiques chez le restaurateur Magny furent le trait d'union le plus efficace entre les survivants de la troisième génération rousseauiste, Sand, Sainte-Beuve, Gautier et les plus brillants représentants de la quatrième.

(2) Voir sur Renan nos études dans la *Revue des Deux Mondes* (1906).

tique, passionnel et social de leur jeunesse, cédant à la poussée de l'opinion rousseauiste ambiante et aux attraits de la popularité. Chez tous deux, quelque chose du caractère sacerdotal a frappé dès longtemps les observateurs perspicaces, quoique le Breton eût, en général, des réactions défensives moins brusques que le Picard (1). Relisez ce passage du premier volume de *Port-Royal* : « Le grand, l'incomparable profit que je tirai du voisinage de M. Vinet et de mon séjour dans le pays de Vaud, ce fut de mieux comprendre, par des exemples vivants ou récents, ce que c'est que le christianisme intérieur, d'être plus à portée de me définir à moi-même ce que c'est, en toute communion, qu'un chrétien véritable, un fidèle disciple du Maître, indépendamment des formes qui séparent. Etre de l'école du Christ, je sus désormais de mieux en mieux ce que signifient ces paroles et le beau sens qu'elles enferment ! » On dirait une phrase de Renan (dans sa première *Lettre à Strauss*, par exemple), et l'on peut donc penser que celui-là aussi a beaucoup appris et retenu de son aîné. Tel est l'entourage favori de Sainte-Beuve à dater de 1860 ; nous venons de caractériser ses relations avec les principaux de ces écrivains d'ailleurs si remarquables. Pour terminer notre étude d'ensemble sur l'évolution de sa pensée théorique, nous avons encore à dire vers quelles palinodies l'a conduit cette orientation nouvelle ou plutôt renouvelée de ses préférences.

CHAPITRE II

PALINODIES SUR LE TERRAIN DE LA MORALE.
LES « NOUVEAUX LUNDIS »

Sainte-Beuve a écrit certain jour qu'il importait grandement de considérer et de juger indépendamment les unes des autres ses diverses « campagnes » critiques : celle du *Globe* (que des éditeurs posthumes ont baptisée *Premiers Lundis*), celle de la *Revue des Deux Mondes* (les *Portraits*), celle du *Constitutionnel* et du *Moni-*

(1) Parmi les « petits amis libertins » de Sainte-Beuve, faut-il compter aussi Jules Vallès et Raoul Rigaud, ces représentants de la démagogie extrémiste. Lorsqu'ils rencontraient le Lundiste, nous dit-on (Voir : A. Callet dans la *Nouvelle Revue* de septembre 1918), ils lui demandaient des nouvelles de « cette vieille crapule de Badingue » et lui promettaient l'indulgence des terroristes futurs parce qu'il avait montré « du poil contre les calotins ! » Relations qui le changeaient de Mme Récamier et de Mme d'Arbouville.

teur (les *Causeries du Lundi*); enfin celle du *Constitutionnel* derechef, et bientôt du *Temps* (les *Nouveaux Lundis*). Il y a là, en effet, une distinction fort nécessaire à établir puisque les *Premiers Lundis* furent rousseauistes, les *Portraits*, rationnels et chrétiens, les *Causeries du Lundi* de même inspiration dans leurs premiers volumes que les *Portraits*, avec la note antirousseauiste accentuée même davantage encore, tandis que dans les derniers se prépare l'évolution rétrograde vers le rousseauisme dont les *Nouveaux Lundis* fournissent l'incontestable témoignage. Ce sont ces pages finales dont il nous reste à préciser le caractère.

1. — Derechef sous le charme de Jean-Jacques.

Pendant l'été de 1862, Jean-Jacques Weiss, écrivant dans le *Journal des Débats* sur l'*Histoire de la littérature française* de Nisard, avait cru pouvoir accorder une *supériorité de lumières* (retenons ce mot) à la génération de 1660 qui avait vu la Fronde (à Retz, La Rochefoucauld et Bossuet, par conséquent) quand on la compare aux générations du XVIIIe siècle qui grandirent dans une atmosphère de paix et de loisir, pendant une des périodes les plus tranquilles au total qu'aient jamais traversées la civilisation française. Sainte-Beuve qui avait dit tant de fois la même chose en d'autres termes (à propos de Montesquieu par exemple), jugea bon de contredire cette assertion dans un article des *Nouveaux Lundis* qui s'intitule : *Connaissait-on mieux la nature humaine au XVIIe siècle après la Fronde qu'au XVIIIe siècle avant et après 1789*? Weiss avait naturellement visé la période antérévolutionnaire seule, en sa remarque. Son contradicteur imprévu lui concède d'abord que les hommes du XVIIIe siècle français n'ayant pas vu de révolutions (ni d'invasions, aurait-il pu ajouter), il en résulta dans leur esprit *un peu* d'illusion et de chimère, une sorte d'*optimisme* (psychologique) mêlé aux pensées de réforme (rationnelle) qui animèrent alors les esprits généreux : ces privilégiés de la fortune crurent donc, en général, les progrès sociaux plus *faciles* et les hommes plus rapidement *modifiables* qu'ils ne le sont en réalité. En revanche, le Lundiste leur accorde nettement la supériorité des lumières, et Weiss lui avait fait la partie trop belle, en effet, lorsqu'il avait posé la question en termes impropres. C'est en vertu de leur psychologie pessimiste et chrétienne

seulement que les hommes du XVIIe siècle furent supérieurs, par le savoir, aux mystiques naturistes du XVIIIe. Au contraire, l'expérience de la nature non humaine et la science en général ayant progressé à pas rapides pendant les cent années qui séparent les *Maximes* de La Rochefoucauld, de l'*Émile* de Rousseau, il est vrai de dire que les contemporains du second de ces écrivains avait plus de « lumières » au total que ceux du premier. Le XVIIIe siècle observateur, voyageur et déjà quelque peu historien, est assurément plus « civilisé » que le XVIIe. Voltaire, Montesquieu, Buffon, Vauvenargues et la plupart des premiers collaborateurs de l'*Encyclopédie* restent d'ailleurs, à peu de chose près, dans la voie rationnelle, bien que leur psychologie à tous ait des faiblesses et des illusions déjà. Mais par la mystique féminine dévoyée, par Fénelon, Prévost, Diderot, Rousseau, se développe et se propage en même temps une psychologie essentiellement mystique qui sera nettement en *recul*, celle-là, sur les convictions du XVIIe siècle : convictions que d'ailleurs il faut voir chrétiennes et expérimentales d'origines beaucoup plutôt qu'issues des désordres de la Fronde en particulier, car Saint-Cyran qui mourut avant ces troubles et Corneille qui donna ses chefs-d'œuvre au temps de Richelieu, n'avaient pas une autre façon de voir les hommes et les choses que leurs cadets de 1660. L'on peut d'ailleurs concéder que le mysticisme rousseauiste, tonique de l'action soutenue, comme toutes les persuasions du même genre, a collaboré aux réformes alors exigées par les esprits généreux : en ajoutant qu'il nous reste à le rationaliser car ses adeptes n'ont que trop dépassé la mesure légitime et raisonnable dans l'utilisation de cette force sentimentale.

Par une diversion peu loyale, Sainte-Beuve prétend ici que c'est Bossuet qui a prêché la *bonté naturelle* de l'homme et *escamoté* le péché originel : il appuie cette assertion imprévue sur une phrase de l'oraison funèbre de Condé ; mais cette phrase n'a nullement le sens qu'il lui prête et nous l'avons déjà réfuté sur ce point dans un précédent ouvrage (1) : c'est Fénelon dont il aurait dû invoquer à ce propos le témoignage car l'œuvre entière de l'évêque de Meaux proteste contre une telle interprétation de sa pensée. Puis le

(1) Voir notre *Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*. (1918).

Lundiste passe à Vauvenargues pour lequel nous savons sa prédilection de longue date. Vauvenargues, dit-il, ne décourage pas comme La Rochefoucauld : il n'applique aux passions ni le blâme, ni le ridicule, ni un mode d'explication qui a sa vérité, on peut l'admettre, mais qui, *dans l'action*, déjoue, déconcerte et stérilise. Ce qui est un reproche excessif, à notre avis, bien qu'encore une fois le mysticisme, même psychologique, puisse être un tonique de l'action. Souvenons-nous que le même Sainte-Beuve dans ses *Portraits*, rangeait au contraire parmi les disciples, conscients ou inconscients, de La Rochefoucauld, tous les grands hommes d'*action* qui conduisent les Etats à l'*agrandissement*, et au rayonnement intellectuel qui suit l'agrandissement d'ordinaire.

Venant ensuite à Rousseau, c'est-à-dire au cœur même de la question, le contradicteur de Weiss fera simplement remarquer que le Genevois ne s'est pas trompé quand il a décrit, soutenu de ses vœux, deviné à l'avance la classe moyenne qui arrivait au pouvoir, qu'il a fait parler cette classe sociale par la bouche de Julie d'Étange ou de ses aimables amis. Et c'est là tout ce qu'il juge durable dans l'héritage, à nos yeux si ample et si décisif, de Jean-Jacques ! « J'ai *oublié*, écrit-il paisiblement, *le Contrat social* (d'autres s'en souviennent) : mais j'ai toujours présentes à l'imagination et à l'esprit tant de descriptions engageantes d'une vie saine, *naturelle* (!) et sensée. On m'objecte qu'il a bien des absurdités, bien des idées inapplicables chez Jean-Jacques et contraires aux dispositions de la nature humaine. Et moi, je vous dis : les paradoxes du XVIII[e] siècle ont plus fait pour l'avancement de l'espèce que les magnifiques *lieux communs* du XVII[e]. Il fallait donner un heurt violent à la routine pour en sortir ! » Soit, le mysticisme est tonique en effet : mais la tâche de l'heure présente est de revenir à ces « lieux communs » qui étaient tout simplement la vérité psychologique, morale et sociale d'expérience : c'est à une pareille tâche que Sainte-Beuve venait de s'employer vingt années durant : il s'emploie désormais à en déprécier l'utilité et à en décourager les artisans bénévoles, puis il conclut par cette palinodie psychologique étonnante : « Rousseau renferme *moins d'absurdités que Bourdaloue*, avec ses sermons *en trois points !* Il fallait *désengainer* la morale de tout ce *revêtement artificiel !* » Nous commençons à voir aujourd'hui ce qui est sorti de la gaine : ce cadre solide, c'était tout simplement la discipline rationnelle dont l'Eglise chrétienne,

héritière pour une part de l'expérience méditerranéenne antique, encadra l'« impérialisme » originel et trop volontiers irrationnel qui est à la source de la vie : et nous nous réservons de dire plus loin quelques mots de la morale « désengainée » de Sainte-Beuve vieilli. Il achève de souligner son changement de front en diminuant de son mieux l'auteur des *Maximes* par une assimilation bien hasardeuse de ce grand écrivain avec le prince de Talleyrand qui fut, dit-il, un La Rochefoucauld dédaigneux d'écrire et gardant pour l'action ses principes. Rapprochement tendancieux qui présente dans un faux jour et le psychologue excellent du XVIIe siècle et le politique vénal du XIXe.

Nous venons de voir s'affirmer l'indulgence, presque la vénération dont le Lundiste revient à entourer désormais la mémoire de Jean-Jacques : il trahissait déjà cette dévotion dans une lettre de 1856 à Mme Blanchecotte (1) qu'il regrette, dit-il, de n'avoir pas accompagnée dans un voyage en Savoie, parce qu'*un quart d'heure d'émotion divine*, en redescendant des Charmettes l'aurait amplement payé pour le sacrifice de ses habitudes casanières! Mystique pèlerinage à la Mecque de l'actuelle hégire! En 1867, il s'étonnera vis-à-vis d'un autre correspondant, Hamel, que la génération qui l'entoure sache si peu rendre justice à Rousseau : « Il y a *éclipse* pour le moment, écrit-il (2). Quand le courant des pensées politiques sera aux choses *saines* (!) et généreuses, la renommée de Jean-Jacques reverdira! » Oh combien! Mais ce reverdissement-là ne marquera que l'avènement de tendances encore plus *malsaines* en morale, et d'un impérialisme démocratique dénué de sagesse suffisante, en politique.

Les *Nouveaux Lundis* renferment (3) une étude directe de la personnalité de Rousseau. De même que les relations de ce directeur laïque avec Mme de La Tour (plus tard Mme de Franqueville) avaient été jadis utilisées par Sainte-Beuve durant sa période de psychologie saine, pour opposer à l'enseignement du Genevois quelques vérités utiles, ainsi, les rapports de celui-ci avec Mme de Verdelin (à l'égard de laquelle il se montra si égoïste et si ingrat), seront tournés cette fois tant bien que mal à l'apologie de sa mémoire. Et l'historien ajoutera en note : « Qu'a-t-il donc fait, ce malheu-

(1) *Correspondance*, I, 216.
(2) *Ibid.*, II, 237.
(3) *Nouveaux Lundis*, IX.

reux éloquent et persécuté pour que la deuxième moitié de notre XIXe siècle semble se désintéresser si fort de lui ? J'assiste à *ce détachement injuste sans le partager. Je demeure comme au premier jour un de ses fidèles* ». Nous allons nous en rendre mieux compte en poursuivant notre examen de ses écrits de vieillesse.

2 — Amende honorable aux rousseauistes typiques.

Les rousseauistes typiques reçoivent, en effet, successivement de sa plume une solennelle amende honorable, une rétractation en bonne forme des sévérités de jadis. Nous placerons en tête de liste parmi ces amnistiés notoires, le nom de Gœthe qui, par son *Werther*, encouragea la deuxième génération rousseauiste en Europe, et par son *Faust*, la troisième. Lui-même, en ses derniers jours, se rendait fort exactement compte de la parenté d'inspiration qui l'unit aux romantiques français. « Il est bien intéressant pour moi, disait-il à Eckermann au temps de la Restauration, de voir comment agissent désormais, chez les Français, ces notions qui nous ont depuis longtemps pénétrés ». Il s'agit du mysticisme naturiste qu'il a développé pour sa part dans le champ esthétique et passionnel surtout : mais l'homme de Weimar ne savait pas discerner qu'il tenait lui-même une partie de ces notions de la France et qu'elles ne faisaient que continuer chez nous sous une forme nouvelle, vers 1830, une action dès longtemps commencée, indépendamment de lui et des siens. Ce qui le trompait, sur ce point, c'est que les représentants allemands et anglais du mysticisme naturiste avaient, en effet, la vogue à Paris au lendemain de 1815.

Cette parenté spirituelle qui les relia l'un à l'autre nous explique pourquoi Sainte-Beuve goûta ces conversations de Gœthe avec Eckermann que Barbey raillait si spirituellement vers la même époque et qui, judicieuses et sensées d'ordinaire, sont en revanche singulièrement lourdes et banales, le plus souvent, pour notre goût français. C'est que Gœthe est le type du romantique suffisamment assagi par l'expérience mais refusant, lui aussi, d'avouer franchechement ses erreurs de jeunesse et d'épargner ainsi quelques-uns de ses propres faux pas à ses successeurs : c'est qu'il devint en outre, à l'avis de Sainte-Beuve, le *plus grand critique* du monde, tout en ayant débuté par la poésie — (autre raison pour l'auteur de *Delorme* de se mirer avec complaisance dans la gloire de ce frère

aîné, si décoratif). — C'est encore que, dans ses *Entretiens* précisément, Gœthe a fort loué les jeunes rédacteurs du *Globe* et remarqué particulièrement un article de Sainte-Beuve, en personne, sur les *Odes et Ballades* de Hugo : comment celui-ci ne serait-il pas resté reconnaissant d'une distinction si flatteuse. Enfin, chose singulière, ces deux romantiques qui se sont reconnus de loin se voient pareillement taxés de sécheresse et de scepticisme, vers 1865. Alfred Nettement vient d'accuser l'auteur du cours de Liége sur *Chateaubriand* d'être « plus qu'un esprit *sceptique*, d'être un cœur sceptique, de n'avoir ni enthousiasme, ni amitié, de faire vanité de n'aimer qui que ce soit au monde ! » Reproche mal fondé, selon nous, mais qui coïncidait curieusement avec celui qu'un critique anglais de Gœthe lui lançait vers le même temps, en le déclarant égoïste, faux, méchant et traître. — Pharisiens, leur riposte donc Lundiste avec acrimonie! Les hommes de secte et de parti sont bien les mêmes en tout temps, qu'ils soient de Cambridge ou de l'ancienne Sorbonne, ou d'un salon à la mode qui voisine avec la sacristie (comme Loménie et Pontmartin qui l'avaient également attaqué) ! Il appelle alors Gœthe à son aide et lui emprunte sa riposte dédaigneuse à des objections de même nature : « Perfectionnons-nous sans cesse et marchons ! C'est la devise de Gœthe ! C'est la meileure réfutation aussi de la critique envieuse et mesquine. Qu'elle soit toujours *arriérée par rapport à nous*, cette critique, et qu'elle arrive toujours trop tard en s'attaquant à ce *que nous ne sommes plus déjà !* Il en est des talents comme du serpent qui change bien des fois de peau, a dit Gœthe. Les envieux s'attachent à la peau laissée sur le chemin et la prennent pour le serpent, tandis que celui-ci a déjà fait peau neuve et brillante, et qu'il continue à se dérouler au soleil. Que cela arrive dans la vie de l'esprit jusqu'à *sept fois*, et que les ennemis en soient confus ! » Métaphore assez heureuse, quoique plus usuelle en allemand qu'en français. Mais si elle s'applique assez peu exactement à Gœthe qui, éloigné du romantisme par ses premières années weimariennes, puis ramené vers cet état d'esprit par son voyage italien de 1786, en restait vers la fin de sa vie assez notablement affecté, elle est encore beaucoup moins justifiée dans la bouche de Sainte-Beuve, qui est si visiblement retourné, après 1855, à la peau laissée par lui sur le chemin, vers 1835. En 1862, il a le sentiment de n'être plus l'homme de 1849, qui rédigea les leçons sur Chateau-

briand et c'est pourquoi il se juge mal compris par ceux qui lui reprochent l'inspiration dominante de ce livre. Mais y a-t-il bien un progrès comme il le prétend dans son évolution de 1833 ; et, dans ce cas, celle qu'il accomplit vers 1835, en sens exactement inverse, était-elle également un progrès? Son appel à l'assistance de Gœthe fut adroit ; il peut tromper encore des rousseauistes qui l'aiment instinctivement dans son incarnationpremière et dernière plus que dans sa maturité saine ; à notre avis, c'est de toute autre manière qu'il faut interpréter l'allure véritable de sa pensée théorique derrière l'ample, brillant et souvent fallacieux décor de sa production critique : il a passé du progrès à la régression en ce qui concerne le sentiment juste des nécessités morales et sociales de notre époque.

En même temps qu'il se place sous le patronage du plus célèbre des romantiques allemands, Sainte-Beuve accentue sa sympathie pour l'homme qui fut, en France, l'un des traits-d'union entre la seconde et la troisième génération rousseauiste. Revenant à parler de Stendhal en 1862, il le fera sur un ton plus indulgent que naguère aux enthousiasmes de ses « petits amis libertins » pour l'auteur du *Rouge :* il se contentera, cette fois, de lui refuser le génie et de proclamer sa personnalité supérieure à ses livres — ce qui est inexact à notre avis, car ses livres ne valent au contraire que comme reflet d'une personnalité curieusement névropathique. — Il entrevoit le principe, purement rousseauiste, qui est à la base de la morale beyliste : à savoir que l'*affectation* (entendez le retour à la morale stoïco-chrétienne dans les lettres et jusqu'à un certain point dans la vie) est née en France au début du XVII[e] siècle, pour achever son triomphe avec la maturité de Louis XIV. — Sous Henri IV, ajoute Stendhal, il y avait encore chez nos pères beaucoup de *naïveté* (lisez de laisser-aller passionnel et de libertinage à l'italienne). Sainte-Beuve ne se préoccupe aucunement de réfuter cette assertion tendancieuse et significative. Dans les derniers mois de sa vie, il écrira à un certain Collignon qui venait de parler de Beyle avec enthousiasme : « Beyle, dont j'appréciais tant les moindres mots, qui me semblaient à recueillir et une riche matière à réflexions, ne me paraissait pourtant pas, je le confesse *ingénument*, devoir *devenir un si grand homme !*... J'avais pour lui *la plus grande déférence* (il n'y paraissait guère en 1855). *Il m'imposait*... Nul ne l'a estimé dans ses moindres mots plus que moi ! »

Le changement de front, habilement motivé, n'est-il pas flagrant

néanmoins dans ces lignes (1). Il se montre encore très empressé désormais à réclamer ses privilèges d'ancien combattant sous la bannière de Victor Hugo ou même de soldat dans la phalange qui assura le triomphe d'*Hernani*. Lui qui a tant de fois proclamé la faillite du drame romantique, il écrit à Mme Hugo pour la féliciter, lors de la reprise au Théâtre-Français, du plus significatif des drames de cette sorte. « Je tiens, dit-il, à ne pas perdre mon rang parmi les vétérans d'*Hernani* » et il s'emploie à pallier de son mieux les variations politiques de celui dont il ne se souvint pendant un temps que sous les traits de l'*homme grossier :* il publie, à cet effet, une lettre qu'il a reçue de Hugo en 1832, et où l'on peut lire : « Nous aurons un jour une République, et, quand elle viendra, elle sera *bonne*... La République proclamée par la France, en Europe, sera la couronne de mes cheveux blancs. » — Ceci, avant la pairie acceptée de Louis-Philippe par le poète, avant le titre de vicomte réclamé par lui à ce propos. Un vœu bien platonique et une attitude peu militante à cette date, ainsi qu'on le voit.

Quant à Lamartine, nous avons indiqué déjà que l'auteur des *Méditations* ayant publiquement vanté celui des *Consolations*, ce dernier, touché au point sensible, s'empressa de se jeter dans ses bras, oubliant tous ses griefs politiques de naguère contre l'auteur des *Girondins* ou le tribun de 1848. Les *Nouveaux Lundis* l'appelleront « le grand Consolateur à qui il doit être tant pardonné » (2), tandis que Bossuet sera présenté en manière de contraste comme « un politique qui ne se sent pas de goût pour être du parti des vaincus ! » Puis, une lettre privée du 14 Juillet 1867 soulignera cette nouvelle palinodie en rétractant plus humblement encore les sévérités de la veille : « J'ai d'abord aimé et admiré Lamartine, mais avec les années, Lamartine s'étant *gâté*, et *moi aussi peut-être*, j'ai été sévère, je vous permets de dire *injuste*. Maintenant, le tour des choses est achevé (c'est-à-dire le retour à l'état d'esprit de 1829) : je suis revenu avec lui aux respects et aux tendresses ! »

Lamennais, de son côté, n'est plus l'orgueilleux sans mesure,

(1) Beyle était encore récemment proclamé un *classique* par des publicistes aux intentions morales ; mais, mieux connu, il sera jugé plus sévèrement. Voir dans *Journal des Débats* du 12 mai 1920, l'excellent feuilleton de M. Jean de Pierrefeu, à propos de l'ample ouvrage de M. Arbelet sur la *Jeunesse de Stendhal*.

(2) *Nouveaux Lundis*, XII, 246.

l'insulteur injusticiable de Guizot, le véritable « fou » que nous avons vu figurer dans les *Chroniques parisiennes*. Sainte-Beuve se plaît maintenant à rappeler qu'il fut chargé par l'auteur des *Paroles d'un croyant* de surveiller l'impression de ce livre fameux. Il plaint désormais de tout cœur et il a même recommencé à *aimer* (1) son ancien conseiller de 1830. C'était un *soldat de l'avenir*, écrit-il, un soldat démocratique et fervent : aux yeux de la postérité, il n'est pas sûr que, de Guizot et de lui, ce soit Lamennais qui passe pour s'être le plus trompé ! Et nous voilà loin des ironies de 1843 à l'égard de l'idyllique psychologie du prêtre rousseauiste. — Avec Michelet, encore vivant, le rapprochement s'accomplit de même et se fait par l'anticléricalisme, désormais commun aux deux écrivains, alors qu'un seul s'inspirait de cette façon de penser aux temps des *Chroniques parisiennes*. — Enfin, pour Théophile Gautier, — qui ne lui en a jamais voulu de ses réserves, d'ailleurs, et qui continue de le traiter « d'oncle », en souvenir de la paternité romantique de Hugo, jadis frère d'armes du critique, — vis-à-vis de Gautier l'indulgence lui sera plus facile encore à celui-ci : « Autrefois, indique-t-il (2), j'ai pu moi-même ne pas être *très juste* pour lui à ses débuts. J'étais en train de *m'éloigner et me détacher du tronc romantique* au moment où il s'y greffait, où il y entrait, pour en ressortir avec son épanouissement particulier. Aujourd'hui, je le juge dans sa nature d'artiste complète ! » Il le juge surtout en romantique, revenu à ses prédilections de jeunesse et il prédit l'Académie française au bon Théo, qui mourut trop tôt pour porter l'habit vert de 1870 après le gilet rouge de 1830.

Sur Chateaubriand, la palinodie est plus frappante encore. Lorsque le conférencier de Liége publia son cours dix ans après l'avoir professé, il y ajouta un appendice intitulé *Chateaubriana* qui est certainement, pour la plus grande part, de 1859, — c'est-à-dire écrit sous l'influence de son évolution rétrograde vers son rousseauisme d'antan — et il y inséra (3) un fragment d'une lettre qui lui a été adressée, dit-il, sans en indiquer l'auteur, mais qui pourrait bien être de lui-même, — par une feinte qui lui était familière, — à moins qu'il ne soit d'Hortense Allart : « Prenez garde, Monsieur, lui signifie ce correspondant anonyme. Vous avez une sorte de

(1) *Nouveaux Lundis*, I.
(2) *Ibid.*, VI, 266.
(3) *Chateaubriand*, II, 399,

penchant à être sévère pour René. De ceux qui vont parler de lui, vous serez le plus en droit, sans doute, et celui peut-être dont il faisait *le plus de cas*. Mais *vous n'avez pas le droit d'être sévère*, car vous sortez un peu de lui ou du moins vous en dérivez. En lisant *René*, Amaury s'écrie : Me voici ! — Vous aussi, vous avez trop pris la Croix pour le vrai Dieu et voulu ranimer les vieilleries (c'est-à-dire le catholicisme comme l'auteur du *Génie du christianisme*). Vous aussi, vous avez un peu manqué à ces *demi-dieux du XVIIIe siècle!* » A Rousseau principalement, nous l'avons vu, mais l'amende honorable est proche à l'égard de celui-là aussi comme nous l'avons déjà signalé. — Puis, un peu plus loin, c'est un autre avertissement, expressément attribué cette fois à une plume féminine : « Que faites-vous ? Vous lui ôtez tous ses défauts, ses défauts individuels, *si français, si charmants*. Un Chateaubriand-Grandisson, un Chateaubriand à la Washington (le beau malheur quand il eût été tel), celui-là m'*ennuierait*. Je préfère et je veux mon Chateaubriand tel quel ! » Ce qui ne nous étonne guère ; mais ce qui est plus surprenant c'est que l'auteur ou le metteur en œuvre de l'étonnante comparaison du masque s'empresse d'acquiescer à cette façon de voir : « A la bonne heure, *je n'ai rien à répondre*, si le monde (!) l'aime encore comme cela ! » Aussi bien Hortense Allard — s'il s'agit d'elle comme il est fort probable, — est-elle dans le vrai en faisant des milieux rousseauisés de la France contemporaine la vraie clientèle de René et en opposant celui-ci aux Washington et aux Grandisson que le monde anglo-saxon apprécie. Sainte-Beuve, lui-même, note que les étrangers ne l'aimaient guère, parce qu'ils voyaient nettement ses défauts sans les trouver « charmants » et il ajoute (1) : « Pour paraître grand, il a besoin de son cadre qui est la France, la vaine, la folle et douce France ! » C'est à peu près l'accent de Renan après 1875 ; c'est celui des rousseauistes avertis par la vie, jusqu'à un certain point, mais renonçant à remonter le courant et préférant la popularité à la vérité psychologique et morale : ce qui est tout le secret des dernières années de ces deux hommes illustres.

Dans les derniers jours de 1865, à propos d'une nouvelle édition de *René* chez Lévy, Sainte-Beuve reviendra une fois encore sur la psychologie de ce jeune rousseauiste typique. René, dit-il, désire surtout ce qu'il ignore : sans être un saint, *il fait comme les saints*

(1) *Chateaubriand*, II, 426.

(il faudrait dire comme les mystiques) : il aspire à l'impossible : le roman qui est propre à René (cette passion d'une sœur pour son frère), n'est fort heureusement qu'un cas particulier : mais chaque jeune homme qui a du René en soi trouve moyen, à son heure, de s'exagérer son cas particulier de passion et de s'en faire quelque chose d'étrange, quelque chose d'unique. Et après avoir ainsi accordé des circonstances atténuantes au roman fameux, le Lundiste ajoute cette remarque, assez banale, que la religion de René, siégeant dans l'imagination mais ne régénérant pas le cœur, ressemble fort à celle qui a régné dans le premier tiers du XIXe siècle — ce qui est évident, puisque le catholicisme rousseauisé ou le rousseauisme catholisant qui fleurirent après 1800 procédent du *Génie du christianisme* pour une large part. — Ce petit livre de *René*, conclut le critique, garde l'honneur d'avoir le premier, et du premier coup, trouvé une expression nette et précise à ce qui semblait indéfinissable : il a même donné cette expression tellement flatteuse et séduisante qu'il a pu *sembler dangereux* à son heure : mais *ce danger là est passé depuis longtemps!* Oh, que non pas et que nous voilà loin des clairvoyances de 1840 et de 1850. Au contraire, nulle illusion n'est plus « dangereuse » que de croire, à tout bout de champ, le rousseauisme soudain effacé de l'âme contemporaine qu'il a si profondément marquée de son empreinte!

Enfin, comme nous l'avions fait prévoir, la figure historique qui peut passer pour la contre-partie en quelque sorte et comme l'antithèse de ces grands érotiques, révoltés contre les disciplines rationnelles de la volonté, Mme de Maintenon, acceptée, consacrée presque vers la fin de la période rationnelle de Sainte-Beuve, se verra dénigrer de nouveau pendant la dernière incarnation, insidieusement rousseauiste, de ce subtil historien des idées et des âmes. Avant le point final des *Causeries du Lundi*, la réserve est revenue déjà : il admire encore l'éducatrice à propos de ses lettres aux dames de Saint-Cyr dont quelques-unes sont si admirables en effet, mais il ajoute que les hommes ou les femmes de *notre siècle* trouvent des lacunes dans tous ces mérites si excellents, et, aujourd'hui, si *avérés :* « Peu de gens, disait la marquise en personne, sont assez *solides* pour ne regarder que le fond des choses. » Serait-ce en effet que nous ne sommes plus assez solides pour l'apprécier elle-même à sa valeur, interroge alors le critique : « Je le croirais volontiers, concède-t-il un instant, mais, poursuit-il en se reprenant aussitôt,

mais ne serait-ce point aussi chez elle un peu de *naturel* qui manque, un peu de tendresse qu'on voudrait dans cette raison et, sans prétendre certes diminuer en rien le christianisme qui l'accompagne. Elle a fait faire *Esther :* elle l'a fait jouer et s'en est un peu repentie. *Cela dit tout!* » Non, cela ne dit pas tout, car c'est parfaitement inexact : elle s'est repentie d'avoir poussé ses pupilles sur les voies du cabotinage, en constatant que les compliments des courtisans exaltaient trop leur jeune volonté de puissance : mais elle a continué de faire jouer *Esther* dans le privé, et elle a fait faire ensuite *Athalie* à Racine !

Puis voici venir un autre reproche qui, par sa mauvaise foi quasi involontaire, est encore plus symptomatique du nouvel état d'esprit du critique : « Aujourd'hui, il nous semble qu'il est quelquefois permis de se récréer d'un chant, d'une fleur, d'une joie d'imagination mêlée aux choses du cœur, dans une éducation même de l'ordre le plus moral ! » Eh ! quand l'éducatrice des Saint-Cyriennes a-t-elle dit le contraire : lui-même avait écrit plus haut à propos des mesures de prudence qui ont été reprochées à la marquise : « Quant aux élèves et demoiselles, lors même qu'elles ont été guéries ou préservées dans ce second et plus sûr régime (celui des représentations d'*Esther* à huis clos) des dissipations d'esprit et des goûts d'émancipation trop mondains, Mme de Maintenon a toujours eu lieu de dire : Je ne crois pourtant pas qu'il y ait de jeunesse ensemble qui se divertisse plus que la nôtre, ni d'éducation *plus gaie.* » Ces contradictions de l'historien à quelques lignes de distance sont un symptôme et comme un symbole de l'état d'esprit partagé qui est désormais le sien, jusqu'à l'heure de son final endurcissement dans son rousseauisme originel.

Enfin, et toujours à propos de l'épouse voilée de Louis XIV, il cherche, en citant quelques passages des poètes anglais (d'ailleurs peu topiquement choisis), à nous faire pénétrer dans ce monde moral *plus ému* que suspecta la marquise, mais dont il ne servirait à rien de s'interdire l'aspect, dit-il, depuis que Rousseau, Gœthe, Chateaubriand, Byron et Lamartine nous l'ont révélé. « Que dirai-je, ajoute-t-il en digne fils spirituel de Jean-Jacques, c'est précisément *le don des larmes* qu'on regrette de ne jamais sentir sous la raison de Mme de Maintenon ! » Mais d'abord elle pleurait fort amèrement parfois si nous en croyons son ennemie, la seconde Madame, et ses propres aveux. Il est vrai que ces larmes-là ne ressemblaient pas à

celles que Jean-Jacques a versées sur le cœur de David Hume ou de son jeune ami Sauttersheim. Regrettez donc, si vous voulez, ce peu regrettable don chez une si ferme chrétienne, mais sachez mieux quelle en est la rançon chez vos frères en rousseauisme érotique et ce qu'il entraîne avec lui de veulerie morale et de désordre social. Michelet lui-même qui eut à un degré éminent le *don des larmes* nous a rappelé dans son *Histoire de la Révolution* (1) qu'il partageait ce privilège avec les plus acharnés terroristes : Hébert, pleurait, dit-il, Panis pleurait, Collot d'Herbois pleurait ! Et il ajoute au sujet de ce dernier, — le bourreau des Lyonnais, toujours noyé de larmes et d'eau-de-vie — : « Relégué à Sinnamary, essayant d'augmenter la dose d'eau-de-vie et d'*émotion*, il finit dignement sa vie par une bouteille d'eau-forte ! » Tel est l'envers du *don des larmes* et Mme de Maintenon, comme les psychologues de notre siècle classique et chrétien, en savait plus long là-dessus que les mystiques attendris du rousseauisme. Telles sont les surprises de la « sensibilité », cette trop souvent anarchique inspiratrice de l'activité humaine, et Mme de Maintenon qui n'a pas été épargnée par la névropathie autant qu'on le croit d'ordinaire gardait ses larmes pour elle : elle montrait un visage serein sous le faix, si souvent écrasant à ses épaules, de sa destinée d'exception.

Puis les années passent encore, et, à la fin des *Nouveaux Lundis* (1), ce sera derechef, comme bien on pense, un témoignage de véritable antipathie que recueillera la solide chrétienne : « On aura beau faire, Mme de Maintenon est peu *intéressante* (!), peu *sympathique*, comme on dit aujourd'hui, par son caractère, par sa conduite, par son art, par sa prudence même et *par la fortune qu'elle a su atteindre !* On peut avoir un grand goût pour son esprit, pour sa raison, sans aller au delà. Je crois que c'est le vrai point ! » Et nous croyons pouvoir affirmer de notre côté que si elle avait été en mesure de le lire, elle ne lui en aurait pas demandé davantage.

Après les constatations que nous venons de faire, on comprendra mieux, peut-être, une parole assez énigmatique adressée par Sainte-Beuve à Scherer, le critique calviniste, qui demeurait plus fermement attaché pour sa part au christianisme rationnel et qui venait de consacrer un article aux derniers volumes, assez nettement anti-

(1) MICHELET. *Histoire de la Révolution*, IV, 109, 110.
(2) *Nouveaux Lundis*, X, 267.

chrétiens, de son *Port-Royal* (1) : « Je comptais que vous m'auriez tancé plus rudement sur *mon illusion finale et infinie.* Je vous ai trouvé bien indulgent, et je rêve sur cette fin de votre article en cherchant la direction de vos propres pensées dont je suis très curieux ! » Instruit, de façon durable malgré tout, par les psychologues de Port-Royal, le rousseauiste relaps a donc le sentiment qu'il retourne à l' « illusion » en morale, mais sans trouver la force de s'y dérober désormais.

3. — Senex, nec tamen pœnitens.

Lorsque, dans les derniers mois de sa vie, l'auteur des *Pensées d'août* offrit à un homme de lettres qu'il appréciait grandement un exemplaire de ses *Poésies complètes*, il écrivit cette dédicace en tête du volume : *Amico Chantelauze hæc juvenilia senex, nec tamen pœnitens, Sainte-Beuve.* — A son ami Chantelauze, Sainte-Beuve, vieilli, mais non repenti, offre ces péchés de jeunesse. — Et déjà, en 1864, il avait écrit dans les *Nouveaux Lundis*, à propos de Corneille : « Ayons toutes les qualités, s'il se peut et le moins possible les défauts de nos différents âges : mais gardons-nous, tout en faisant, *pour la forme*, nos *légers mea culpa*, de *prétendre retoucher à notre jeunesse*, aux œuvres et aux actes de notre jeunesse. » C'est toujours la concession à la psychologie rousseauiste que nous avons déjà signalée dans son œuvre, et une disposition d'esprit qui n'est ni chrétienne, ni rationnelle (autrement dit respectueuse de l'expérience acquise), mais purement amorale sous son apparence désinvolte. En ses heures de maturité plus sage, il avait rappelé (2) un jugement de Royer-Collard sur Louis XVIII, qui, assez bon connaisseur des hommes au milieu de sa vie, redevint, quand ses facultés baissèrent, le bel esprit, le petit esprit du XVIIIe siècle finissant qu'il avait été avant 1789 : « Tout ce que l'*expérience* lui avait donné dans l'intervalle, s'en était allé, ajoutait le critique. *Ainsi cela arrive souvent en vieillissant* : on perd ce qui n'était qu'acquisition en emprunt, *on retombe au point de départ.* » Et cela importe assez peu à l'humanité, ajouterons-nous, parce qu'on a transmis dans l'intervalle les acquisitions de l'expé-

(1) *Correspondant*, I, 292, 6 mai 1862.
vier 1921, p. 35, mars, p. 164, avril, p. 233, mai, p. 305.
(2) *Chroniques parisiennes*, 326.

rience autant qu'elles se peuvent transmettre du moins ; mais, assurément pour l'individu c'est une déchéance et il est au moins singulier d'en faire un précepte.

Quoi qu'il en soit, nous avons bien souvent indiqué déjà que Sainte-Beuve revint pour sa part, après la cinquantaine, vers son état d'esprit de la vingt-cinquième année, et que les divers mysticismes rousseauistes s'installèrent à nouveau dans sa pensée (dont il les avait à peu près éliminés pendant quelque vingt ans), pour s'y manifester désormais sous des formes qui fussent acceptables à la quatrième génération de la descendance de Jean-Jacques : c'est-à-dire quelque peu différentes de celle que ces mysticismes avaient revêtue lors de l'entrée en campagne de la troisième. Le mysticisme esthétique, par exemple s'affirmera désormais sous sa plume en opposition à la morale sociale rationnelle prêchée par certains socialistes de 1848, quelque peu éclairés par leur expérience sur le degré de culture des masses populaires — tel que Proudhon entre autres. — Ce sera la théorie de l'art pour l'art, chère à Flaubert, à Taine jeune, à Renan un peu plus tard. Le Lundiste rappellera que les hommes de 1820 à 1830 eurent un sentiment *sacré* de l'art, la flamme de l'art qui ne se perd jamais ! Et, à Baudelaire, dans les premiers jours de 1866, il fera cette profession de foi significative (1) : « Les socialistes et philosophes politiques ne veulent de la littérature que comme d'une institution ou d'un instrument de *moralisation* pour le peuple. C'est le point de vue le plus *opposé à nous autres* (*artistes*), nés dans un intervalle d'heureuse et brillante fantaisie, d'imagination libre, et plus ou moins nourris dans les jardins d'Alcinoüs ! » Ce qui n'empêche pas que, dix ans plus tôt, il acceptait de faire à plusieurs reprises un rapport à l'Empereur au nom de la commission instituée par celui-ci pour décerner un prix officiel et annuel de 5.000 francs à la pièce de théâtre la plus susceptible de moraliser le peuple. Il fallut bientôt renoncer à cette idée d'ailleurs, l'art dramatique français marchant alors, sous l'impulsion de Sand (dans *Cosima* et *Claudie*) mais surtout sur les traces de Dumas fils, dans les voies du rousseauisme le plus décidé.

C'est toutefois sur le terrain de la passion que l'ancien amoureux d'Adèle Hugo va déployer à nouveau les virtuosités de sa diplomatie érotique. Il n'a pas su vieillir dignement, à ce point de vue, car

(1) *Correspondance*, II, 48.

c'est là le privilège et la récompense des esprits plus solidement rationnels. Au temps de ses *Chroniques parisiennes*, il avait stigmatisé l'immoralité sénile qui naît du lyrisme (ou plus exactement du mysticisme passionnel) trop longuement caressé. — « Jamais en aucun temps, » écrivit-il alors (1), « les poètes n'ont mené un tel deuil de leur jeunesse enfuie (Mme de Staël, Chateaubriand, dans son *Rancé*, George Sand, etc...). Tel est l'effet, curieux à étudier, mais désormais manifeste, du génie lyrique dont on a abusé, de cette inspiration de pure fantaisie et de jeunesse où l'on avait tout mis, *de cette lacune morale sous des airs de sentiment* (retenons cette définition de la jeunesse déréglée) de cette vie épicurienne et de plaisirs *sous un vernis de mysticisme et de religiosité !* » Vernis, non pas, c'est un mélange intime, un support et un fond plutôt : le vernis c'est le catholicisme rationnel comme celui auquel feignit quelque temps d'aspirer l'auteur du *Livre d'amour*. « Là est le mal sérieux, poursuivait le chroniqueur de la littérature parisienne, *le point à dénoncer !* Jamais, dans les vrais siècles de grandes et vertueuses œuvres, on n'a songé à étaler ainsi cette plainte secrète. On travaillait, *on mûrissait*; *et se sentir mûrir* console des fleurs qu'on n'a plus. On croyait à *ce perfectionnement intérieur* qui va à l'inverse des grâces riantes, et qui, en définitive, sait s'en passer :

Si le soleil les a fanées,
Elles refleuriront ailleurs !

« Notre jeune siècle, poétique et lyrique, par cela même qu'*il ne sait pas vieillir* et qu'il étale devant tous, à ce degré, sa *misérable faiblesse*, trahit son point vulnérable, l'inspiration morale *positive* (je dis : *rationnelle*) et la foi qui lui ont trop fait défaut. Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette longue digression, *trop morale peut-être*, mais nul exemple mieux que la *vie de Rancé* ne pouvait y donner sujet et illustrer la démonstration ! » Voilà le langage de la raison ! — Ecoutons maintenant le langage de notre mystique (ou de notre lyrique, lorsqu'il fut à son tour vieilli.

Et par exemple dans ces *Pensées* que, quelque vingt ans après ses *Chroniques*, il se donne la satisfaction de placer à la fin d'une nouvelle édition de ses *Portraits contemporains*, les destinant expressément à renseigner ses futurs biographes sur sa personnalité morale : il y exhale les plus cuisants regrets des plaisirs de

(1) Page 224.

l'amour (1) : « Moment triste quand on est arrivé à tout ce qu'on pouvait espérer. *J'en suis là*. J'ai obtenu plus que ma destinée ne m'offrait d'abord et je sens en même temps que ce beaucoup est très peu. L'avenir ne me promet plus rien.,. Je ne me crois appelé à aucune grande vocation d'utilité (c'est là son tort) et *la chimère du bien public* ne me soutient pas. (Voilà le pessimisme en morale où il est aussi mal placé qu'il l'est bien en psychologie),... Cet état de tristesse, qui a bien sa douceur, serait celui du sage, s'il ne s'y glissait encore, il faut le dire, bien des amertumes, des *regrets*, des *aiguillons de désir!* » C'est que tout se tient dans l'attitude mentale profonde : le rousseauisme, de nouveau caressé, a ramené l'auteur de *Volupté* à un état d'esprit assez voisin de celui de son Amaury, bien que la forme en soit sceptique et cynique désormais plutôt que mystique et tendant à trouver dans l'au delà un appui pour les transgressions de la discipline sociale.

Déjà en 1849, à propos de Mme de Krudener, en 1850 à propos de Julie de Lespinasse, il marque publiquement de nouveau quelque complaisance aux libres amours. — En 1859, dans ses notes intitulées *Chateaubriand*, il nous montre le graud écrivain réduit pendant les quatre dernières années de sa vie à ne pouvoir plus suivre ses idées. Mme de Chateaubriand, dit-il, cette femme spirituelle, dévote et ironique qui, moyennant toutes ses vertus, s'est passé tous ses défauts, eut alors sa revanche et il ajoute, en parlant des maîtresses du jeune et du vieux René : «Ah que vous *valez mieux, vous autres*... C'est vous Hortense (Allart) qui aurez donné à M. de Chateaubriand ses *dernières joies*, ses derniers ressouvenirs de René; car Mme Récamier le prend sur un ton *plus bas!* Ce n'est plus *notre* Chateaubriand! Elle en fait *un autre :* mais, pour vous, il retrouve un reste de souffle et les bruits lointains de Germanie et de Gaule *sauvage !* etc... « Ainsi après toutes les objections morales ou politiques dans l'intervalle, le voici revenu à l'attitude d'Amaury et à faire du frère d'Amélie son Chateaubriand de prédilection, le seul qui compte à ses yeux et qu'il veuille admettre pour le vrai. Puis, il publie *in extenso* dix pages des souvenirs érotiques, d'une tranquille et présomptueuse impudicité, qui ont coulé de la plume d'Hortense, cette femme sans vergogne, et il conclut en regrettant que Chateaubriand n'ait pas parlé d'elle pour lui rendre l'hommage qu'elle méritait de sa reconnaissance. C'est, dit-il, que le vieux

(1) Voir la XXX de ces *Pensées*.

gentilhomme sacrifia trop sur ce point à « la gloriole de société »! — Retenons cette formule étonnamment choisie pour condamner les derniers scrupules du catholique prétendu à l'égard de l'opinion! « Vous étiez en dehors, Hortense, achève le biographe — qui se contredit si tranquillement à quelques pages de distance, parce que son appendice est de dix années postérieur à son texte principal, — vous aviez rompu, vous n'étiez plus dans ce cadre doré dans lequel il était flatté qu'on figurât... Dans vos *loyales simplicités*, vous n'étiez pas de celles que l'on fait poser à côté de soi... Mme Récamier, qui fut certainement une de ses amitiés délicates, était avant tout un de ses *arrangements*, son arrangement suprême! »

Cette attitude s'accentue naturellement dans les *Nouveaux Lundis* avec la disposition d'esprit rousseauiste entièrement reparue chez l'auteur. La première de ces chroniques hebdomadaires est fort dure pour Laprade, poète lamartinien, d'inspiration catholique, ce qui lui aliène l'ancien catholique des *Consolations :* et voici l'un des reproches qui lui sont adressés : « Il a mêlé à sa poésie, je le sais, dans des dédicaces et des épilogues, de purs et touchants *sentiments de famille :* mais chez lui le cœur ne fait pas foyer, les sens sont froids : *le crime d'amour est trop absent!* » Le nom de poète lui sera finalement concédé pourtant par son critique quoiqu'il n'ait pas « la *sainte fureur*, ni cet aiguillon de désir et d'ennui qui a été notre fureur à nous! » — Lorsqu'un peu plus tard (1), il revient à parler de Louise Labé, la *belle Cordière* de Lyon, la Sapho du XVIe siècle qui, de tout temps, eut le privilège de le mettre en humeur gaillarde, il s'explique sur son compte en ces termes : « Ce n'est pas une Maintenon, *grâce à Dieu,* que Louise : il nous suffit de son talent; sa gloire est dans sa flamme et il n'y a pas lieu ici, comme avec d'autres beautés *de nuance pudibonde* de venir briser chevaleresquement ou pédantesquement des lances pour une vertu qu'elle ne mettait pas si haut. *Honneur* donc et place à part entre les poètes du XVIe siècle à la belle Cordière, cette nymphe ardente du Rhône comme on l'a appelée, cette aimable païenne de la Renaissance! »

Racontant la vie de la comtesse d'Albany (2), cette Allemande qui fut l'épouse du dernier Stuart, il expose que ce mari princier s'éni

(1) *Nouveaux Lundis*, IV, 301.
(2) *Nouveaux Lundis*, V.

vrait et maltraitait sa femme : mais Bonstetten nous apprend qu'elle provoquait parfois de telles violences par ses légèretés de conduite. Avant et après son veuvage, elle eut Alfieri pour amant : puis, ce poète étant mort, il eut pour successeur Fabre, de Montpellier, un peintre élève de David : « Du moment qu'elle vivait après la mort d'Alfieri, explique Sainte-Beuve avec tranquillité, elle *dut arranger sa vie* ! » A cinquante et un ans notons-le bien ! Et voilà un « devoir » qui ne nous paraît pas aussi évident qu'à lui ! Pourtant Saint-René Taillandier dont l'ouvrage biographique est l'occasion de cette étude, ayant hasardé quelques réserves sur cette façon de comprendre la vie, s'attire de la part du Lundiste cet avertissement péremptoire : « *J'insiste.* Les vrais moralistes sont ceux qui voient les choses comme elles sont (!), qui tiennent compte des circonstances sociales et des exceptions personnelles. Eh bien, convenait-il que Mme d'Albany, *veuve en fait* d'Alfieri, contractât une union nouvelle, et eût-il été plus séant que Fabre fût notoirement son mari? En vérité, c'est ne voir là que la morale légale... Mme de Condorcet veuve illustre, jeune et fort belle, nature passionnée, devait-elle abjurer son nom, le nom à jamais respecté d'un mari philosophe! Devait-elle s'appeller en se remariant Mme B. ou Mme F. (Fauriel).... Et nos maréchales d'Empire qu'ont-elles dû faire, privées pour la plupart de bonne heure du héros dont elles étaient fières de porter le titre et le nom? Presque chacune, tout en restant *fidèle* à cette noble mémoire, avait près d'elle un ami sans faste, honnête, sûr, un appui intime de tous les instants? » Et voilà une *fidélité* à bon compte et à la mode rousseauiste, une fidélité qu'il faudrait plutôt appeler égoïsme et vanité.

Mais voici venir un sujet bien autrement délicat à toucher : le cas de Marie-Antoinette et de ses galanteries si controversées. Si vers trente ans, expose le critique (1), — devenu insensiblement tout balzacien sur cette question d'âge, — si Marie Antoinette avait cherché et distingué dans son monde un homme droit, sûr, dévoué, fidèle, un ami courageux discret, incapable d'épouser d'autres intérêts que les siens, et si elle s'était appuyée sur son bras à certains jours, *même avec abandon*, il n'y aurait à cela rien de si *étonnant*, ni de fait pour *révolter*. — Si elle s'est « abandonnée » de la sorte comme Sainte-Beuve le juge probable, il ne s'ensuivrait pas, selon lui, qu'elle dût *rien perdre dans l'estime* de ceux qui connais-

(1) *Nouveaux Lundis*, VIII 316.

sent le cœur humain et la vie, ni qu'elle fût moins digne de tout l'intérêt des honnêtes gens aux jours de l'épreuve et du malheur : « Je ne crains pas de confier ma pensée à tous ceux qui ont réfléchi sur les principes de la *vraie* morale, insiste-t-il... Ma thèse est, notez-le bien, plus inexpugnable aux yeux de l'*avenir* et *en raison de la démocratie* (rousseauisée) *survenante*, accessible surtout aux raisons *de sentiment et d'humanité*, que la gageure un peu hasardée de ses valeureux champions qui prennent pour devise à propos d'elle : *tout ou rien...* C'est ainsi que l'avenir, de moins en moins royaliste (et de plus en plus rousseauiste) la verra ! » Il y a ici un mélange fort adroit de la pitié pour la martyre avec l'indulgence pour l'épouse adultère (si adultère il y eut), mélange qui n'en laisse pas moins à ce passage toute sa valeur de symptôme et de prodrôme.

Après la femme adultère, c'est le prêtre léger qui bénéficie de cette « vraie morale » à la manche large. Mathieu Marais (1) rapporte de Massillon qu'il eut une galanterie avec la marquise de l'Hôpital et que la duchesse de Bourgogne, qui avait en mains une lettre se rapportant à ce commerce, en certifiait l'existence aux femmes de son intimité. Quoi qu'il en soit de la vérité de cette anecdote, Marais ne s'en montre pas édifié, et Sainte-Beuve de protester une fois de plus avec véhémence : « Tout cela est injuste et forcé. Je crois l'avoir dit ailleurs (il l'avait en effet insinué, mais bien moins crûment, au tome IXe de ses *Causeries du Lundi*) : cette âme charmante, virgilienne et racinienne (de Massillon) après une première saison d'austérité et de ferveur, s'était apaisée, *comme il est naturel*, s'était même comme attiédie du côté de la foi, et était arrivée, sur la fin, *à plus de sagesse humaine* peut être que divine. Je ne suis pas assez *janséniste* pour lui jeter la pierre ! »

4. — L'adultère est un grief suranné.

Mais à propos de *Dominique* surtout (2), le héros du très beau roman de Fromentin, de Dominique, ce rousseauiste de tempérament que contient encore la discipline chrétienne et rationnelle dont son éducation traditionnelle a pourvu sa volonté hésitante, nous allons voir se manifester nettement les complaisances passionnelles d'Amaury devenu sexagénaire, mais retourné à ses pen-

(1) *Nouveaux Lundis*, IX.
(2) *Nouveaux Lundis*, VII.

chants de jeunesse. Ce n'est pas que le Lundiste ne goûte, dans ces pages exquises, les nuances délicates et discrètes qui le reposent des crudités de ses « petits amis libertins ». Mais il ne peut accepter que Dominique, aimé de Madeleine mariée, se soit volontairement écarté du chemin de celle qu'il respecte en même temps qu'il la désire et sa protestation est singulièrement caractéristique : « J'oserai me permettre une critique. Le lecteur n'est point *satisfait* (le lecteur rousseauiste, faut il entendre). La situation si bien amenée, si bien poussée jusqu'au bord extrême du précipice, n'est point vidée avec une entière franchise et n'aboutit point. Le roman n'est pas entièrement d'accord avec la vérité *humaine*, avec l'entière vérité, telle que les grands peintres de la passion l'ont *de tout temps* conçue. Il y a un fait *constant* et d'observation *morale* (il veut dire psychologique). Le propre de la passion arrivée à son paroxysme est de n'avoir *aucun scrupule*, aucun remords *actuel*. Il n'y avait que deux solutions tout à fait vraies à la situation de Dominique et de Madeleine : ou bien la chute de Madeleine, résultat de leur commune imprudence : ou bien le départ en effet de Dominique, trop *timide* et qui a usé le plus fort de sa passion déjà ancienne en des luttes *stériles* (!). Mais alors, la vérité qu'il faudrait dire, c'est que Madeleine, chez qui, au contraire, la passion est dans son plein et à son comble, doit lui en vouloir et le *mépriser* (!) un peu de l'avoir amenée là pour reculer ensuite. En définitive, Dominique ne saurait nous être présenté comme *une manière de sage qui a triomphé de sa passion*. Ce n'est qu'un amoureux *faible* qui a pris sa *crainte* pour de la vertu, sa timidité naturelle pour un stoïque effort ! »

Voilà donc Sainte-Beuve revenu à la totale incompréhension du point de vue chrétien, ou simplement rationnel, qu'il reprochait naguère à Balzac, critique de *Port-Royal* dans la *Revue parisienne*. Pour ce qui concerne Dominique, il en est à ce subterfuge de l'amoralisme affectif qui présente la morale et la vertu comme nées de la peur ou de la timidité, le vice ou le crime comme des manifestations de l'énergie humaine. Pour ce qui regarde Madeleine, il conclut donc que Pauline « vraie » devrait *mépriser* Sévère dans le *Polyeucte* de Corneille ! En fait, la jeune femme pourra sentir d'abord un mouvement de dépit involontaire : consciente et réfléchie, elle saura gré par la suite à son amoureux d'avoir épargné une tache à sa vie. La correspondance de Quinet (1) — un rousseauiste

(1) *Correspondance avec sa mère*, I.

cependant par bien des traits de sa personnalité morale, mais un chrétien d'éducation, lui aussi, — nous apprend que le voyage en Allemagne qui a décidé de sa carrière fut par lui résolu afin de fuir une femme mariée qui l'aimait et dont le devoir lui ordonnait de respecter le foyer : la femme d'un ami de jeunesse probablement. Mais nous savons que le Sainte-Beuve de 1829 n'en avait point fait autant : et nous constatons que celui de 1864 agirait comme en 1829. — « Je suis bien sûr, conclut l'ancien séducteur de la femme de son ami, que, s'il y a quelque réalité là-dessous, la vérité n'a été suivie que jusqu'à un certain point et jusqu'à un certain endroit ! » Toutefois, l'âge l'a quelque peu modifié malgré tout et il est plus près du scepticisme sentimental à cette heure de sa carrière que du mysticisme passionnel qui le conduisit jadis à la victoire. « Mais je prends peut-être bien à cœur cette conclusion du roman, concède-t-il en effet. Je ne suis plus tout à fait juge : il faut être jeune pour se bien mettre au point de vue de tels livres. Qu'on ait possédé Madeleine ou qu'on ait renoncé, après vingt ans écoulés, hélas ! tout ce passé perdu revient à peu près au même. » Pour Dominique peut-être, mais non pas pour Madeleine s'il lui reste quelque sens moral !

Telle est pourtant l'assez veule sagesse à laquelle est parvenu l'historien de *Port-Royal* sous l'influence de la quatrième génération rousseauiste : « Nos auteurs dramatiques ou romanciers, note-t-il à la fin de ses *Cahiers* (1), vivent comme de gais et spirituels chenapans avec des femmes mariées. Mais dans leurs inventions littéraires, un adultère devient une affaire de tous les diables, comme si le cas était pendable au premier chef. Ils oublient qu'il n'y a rien de plus commun en fait et rien qui, dans le train ordinaire de la vie, *tire moins à conséquence !* » Il se confirme dans cette opinion par celle du Sganarelle de Molière : voilà les autorités qu'il invoque désormais en matière de morale : — ce qu'il y a de plus bas certes et de plus vulgaire, en fait de conception de la vie.

Dans son dernier ouvrage, son étude sur *Proudhon* que la mort l'empêcha de terminer, il raconte qu'il se rencontra vers 1856 ou 1857 chez leur commun éditeur avec ce socialiste demeuré, par quelques côtés, rationnel : « Il désirait surtout causer avec moi de George Sand. Je fis tout mon possible pour l'amener à un sentiment moins *sévère*, et pour cela, je n'eus qu'à raconter le passé de

(1) Page 113.

Mme Dudevant, tel que je le savais pour y avoir assisté, à redescendre naturellement le cours des années 1832, 1833 et les suivantes, à montrer combien la *passion* alors, avec ses émotions *cherchées* ou non cherchées et ses orages, *était la seule loi de nous tous* et l'inspiratrice d'une littérature, d'une poésie qui, *sans pouvoir être dite morale* avait eu pourtant, jusque dans ses plus grands écarts, son *élévation*, sa recherche inquiète, tempétueuse, *sa soif de l'infini* (le mysticisme hérétique de Rousseau), plus de fièvre et d'entraînement en tout cas que de *malice*. On avait *obéi à son temps* et aux courants (rousseauistes) qui flottaient dans l'air. — J'avais bien de la peine, je le sentais, à faire accepter mes explications et mes raisons atténuantes à cet esprit rigoureux qui, dans la pratique littéraire, se retrouvait de l'école du pur bon sens, et *de la religion de Boileau* ! » Non, du christianisme rationel, voilà tout, parce que Proudhon était un mystique social, sur certains points et par intermittence, mais nullement un mystique passionnel, son bon sens villageois le gardant suffisamment de ce côté.

Le volume que préparait l'auteur de *La Justice dans la Révolution française*, lorsque Sainte-Beuve, revenu à ses convictions morales de jeunesse, se fit de la sorte son catéchiste sur le terrain de la mystique passionnelle, parut cependant peu après, avec un chapitre fort dur pour les écrivains du romantisme : « Le rencontrant un matin au Luxembourg à ce moment, reprend son biographe, je ne pus m'empêcher de lui dire, — surtout en ce qui était de Mme Sand. — Mais je vous le demande à vous-même, Monsieur Sainte-Beuve, pouvais-je en dire moins, répondit-il? » Sainte-Beuve cite alors en note des fragments de ses lettres qui abondent dans le même sens : « Tout tourne à la fornication autour de nous... Cette question des amours sur laquelle notre génération se traîne et se *pourrit*, etc... » Il conclut que, sur ce point, le socialiste de 1848 se trouve exactement d'accord avec M. de Bonald. — Oui certes, car ce furent deux protestataires, au moins partiels, contre le rousseauisme ambiant, l'un et l'autre ayant constaté les résultats de ce mysticisme insidieux dans le domaine où sont apparues le plus rapidement ces conséquences.

Au cours de cette même année 1868 pendant laquelle il prépara son *Proudhon*, Sainte-Beuve écrivait dans une lettre intime (1), en parlant de Benjamin Constant près de Mme de Charrière : « Je ne

(1) *Correspondance*, II, 291.

doute pas que, tout d'abord, entre le tout jeune homme et la femme mûre, il n'y ait eu la cérémonie d'initiation. On attache en général, par le respect humain qu'on s'impose en écrivant, beaucoup trop d'importance à cette chose, qui est bien plus fréquente et bien plus *aisée* qu'on ne le croit. Quelle raison aurait pu empêcher Constant et Mme de Charrière, *libres* qu'ils étaient de tout lien (remarquons ici que M. de Charrière était alors bien vivant, près de sa femme) et de tout *préjugé* de se donner ce plaisir ou de faire cette expérience? Mais à un second voyage, quand Benjamin fut malade, il y avait alors des raisons pour que cela ne se renouvelât pas! » — C'est exactement sur le même ton que Jules Lemaitre devait parler plus tard, en cherchant à pallier ce « péché » si évident de Sainte-Beuve que fut l'impression et la distribution à quelques amis de son *Livre d'amour*. Sarcey, Dumas fils, ont protesté contre cette « goujaterie » sans excuse et Lemaitre d'insinuer : « Un brutal dirait : Voyons Sarcey, voyons Dumas fils, à présent que l'on sait les choses, *en quoi Adèle est-elle déshonorée* et qu'est-ce que çà vous fait qu'elle ait été la bonne amie de Sainte-Beuve ?... Dans sa pensée, il ne la déshonorait point puisqu'elle-même, *selon la morale particulière de la poésie romantique* (le mysticisme passionnel) n'y voyait *rien de déshonorant*! » Cette dernière assertion est loin d'être prouvée : et quoi qu'il en soit, il y a dans ces lignes un total oubli de l'influence exercée par *l'exemple* venu de haut, oubli qui est bien de notre époque et de la postérité de Rousseau.

Un mot seulement sur les faits qui expliquent, pour une part, cette finale attitude morale de Sainte-Beuve. Il avait écrit jadis (1) à propos de Parny, un de ses poètes préférés, que le grand écueil des élégiaques vieillissants est de ne pas savoir rompre à temps avec l'image séduisante d'un passé qui leur devient chaque jour plus cher, quoique plus fané de jour en jour. L'imagination qui n'était en eux que voluptueuse au cours de la jeunesse, tend à devenir *licencieuse* avec le temps si de *graves pensées*, nées à temps, ne l'enchaînent. La seconde manière de Parny, le poème cynique de *La Guerre des Dieux*, lui paraissait alors un exemple de ce « triste progrès dont on trouverait parmi les contemporains d'autres victimes. » Pour sa part, Sainte-Beuve ne trahit sa licence sénile en ses œuvres que jusqu'au point que nous venons de marquer : mais cette vie fut en accord à peine dissimulé avec l'épicurisme que nous

(1) *Portraits contemporains*, III.

venons de mettre en relief. George Sand, peu suspecte de sévérité excessive en ces matières, même à la fin de sa vie, écrivait sur un ton attristé à leurs communs amis ses regrets de le voir terminer si peu dignement ses jours. Et l'on trouve dans le volume que Troubat a intitulé *Lettres à la princesse* (1) (Mathilde), l'opinion d'une femme du monde sur le Lundiste : opinion qui reflète, il est vrai, celle des milieux bonapartistes au lendemain de la défection retentissante du sénateur de la veille, mais qui n'en est pas moins significative. Il mène, exposait cette personne irritée, une vie *crapuleuse*, dépourvue de considération, sans autre dieu désormais que le plaisir : il héberge chez lui trois femmes à la fois, etc... Informée de cette appréciation par l'étourderie d'une de ses correspondantes, Sainte-Beuve, furieux, avoua des « faiblesses », en se retranchant sur ce qu'elles étaient *naturelles*. Mais cet incident n'était pas fait pour le ramener dans le camp dont il venait de déserter le drapeau.

CHAPITRE III

PALINODIES SUR LE TERRAIN POLITIQUE ET SOCIAL

Nous venons de faire allusion à l'évolution politique de Sainte-Beuve pendant les dernières années du second Empire. Quoi qu'on puisse penser des fautes ultérieures de son gouvernement, Louis-Bonaparte avait représenté dès la fin de l'année 1848, la réaction rationnelle devenue nécessaire pour sauver la civilisation française au lendemain d'une orgie de mysticisme rousseauiste éperdu. Et c'est bien ainsi que le critique des *Causeries du Lundi* avait tout d'abord envisagé le rôle du nouveau souverain que s'était donné son pays. Nous avons vu avec quelle netteté il avait exprimé sa conviction sur ce point. Lorsqu'il se sentit à la fois rassuré sur la solidité, au moins provisoire, de l'édifice social à l'abri duquel il lui fallait achever ses jours et ressaisi par les séductions des divers mysticismes dont s'était enchantée sa jeunesse, il commença de regarder la politique napoléonienne avec de tout autres yeux, sans s'en rendre compte. L'Empereur avait eu d'ailleurs le tort de ne lui faire aucune avance, aucune politesse personnelle. En 1855, une audience aux Tuileries lui avait été promise : elle fut ajournée *sine*

(1) Page 241 et suivantes.

die, puisque, le 17 mai 1856, il écrit (1) : « A l'heure qu'il est, je n'ai *jamais vu* le chef de l'État (en particulier sans doute), et n'ai jamais eu *l'honneur de lui parler!* » Il y avait certes là une négligence maladroite à l'égard d'un aussi chaleureux partisan du nouveau régime et nous savons déjà que 1856 marque précisément une date dans l'évolution des idées morales de Sainte-Beuve. En 1863 seulement, il sera invité à Compiègne.

1. — Le bonapartisme renié.

Il eut à subir de plus pénibles froissements d'amour-propre. En mai 1857 (2), par une note en style indirect, il croit devoir protester près de Dalloz, alors directeur du *Moniteur de l'Empire*, contre un article de Limayrac qui a paru dans le *Constitutionnel*, mais qu'il croit inspiré par Billault, ministre de l'Intérieur : cet article est un avertissement à lui, Sainte-Beuve, pour avoir loué *Madame Bovary*, puis cité avec sympathie Taine qui vient d'écrire contre Troplong un des hommes en vue du régime impérial. Et le Lundiste de regimber contre ces semonces car il n'avait, dit-il, d'autre mobile que le vœu de rallier à l'Empire la jeune littérature qui n'a pas encore pris position contre lui : mais, en présence de tels procédés, il pourrait lui arriver de se *dégoûter* et de ne se plus mettre en avant désormais pour le gouvernement impérial, comme il l'a fait tant de fois à son propre détriment, — témoin l'affaire de son cours du Collège de France entravé par les protestations des adversaires du présent régime. — Il ajoute que l'article de Limayrac est, à son égard, un mauvais procédé officiel et une *maladresse*!

Quelques semaines plus tard, en juillet 1857, il écrit à Rouland, ministre de l'Instruction publique (3) : « L'attaque de M. Caro, que votre journal officiel enregistre ce matin, le silence systématique qui a été observé dans ce journal sur mon *Virgile* qui était tellement de son ressort, tout m'avertit du faux de ma situation de ce côté et je n'aime pas les situations fausses »! On voit que le malentendu et la désaffection s'accentuent ; en partie parce que Sainte-Beuve évolue dès ce moment sans s'en rendre compte, car on ne peut prétendre que le bonapartisme ait accentué ses allures réactionnaires entre 1852 et 1857 ; au contraire, il ne fera que tempérer ses

(1) *Correspondance*, I, 213.
(2) *Nouvelle Correspondance*, 143.
(3) *Correspondance*, I, 226.

méthodes autoritaires au cours de ses dix-huit années de règne. — En 1861, le Lundiste refuse de consacrer un article à un ouvrage sur Tacite qui plaide pour le régime impérial, tel qu'il fonctionne à ce moment (1) : « Il y a huit ou neuf ans, *on pouvait le croire nôtre*, écrit-il, mais il est évident aujourd'hui que ce n'était qu'un régime *provisoire* et une *transition* à un retour *parlementaire*... Il serait ridicule de venir plaider avec vivacité pour un ordre de choses que César lui-même paraît abandonner. » César, se refusant à marquer aussi rapidement son retour aux illusions du mysticisme social, verra donc se dresser contre lui son apologiste de la veille.

Nous l'avons dit, des froissements d'amour-propre se joignaient à ces considérations d'ordre général pour rejeter Sainte-Beuve vers ses prédilections de 1830. Le 6 février 1865, il écrit à la princesse Mathilde (2) : « En ce qui est du maître, *il m'a aliéné personnellement*... Il m'est évident que, par une cause ou par une autre, je ne suis plus considéré comme un ami *en certain lieu*, ni traité comme tel avec les égards qui sont dûs, même de haut et en ne me surfaisant moi-même en rien, je vous jure. Il n'y a même *jamais* eu, par rapport à moi, cette bienveillance attentive et *bien informée*, la seule qui compte ». Passage que Troubat a expliqué en nous contant qu'une seule fois Sainte-Beuve put causer en tête-à-tête avec Napoléon III et que celui-ci fit alors au critique un compliment, d'intention fort aimable mais de forme très malheureuse : « Je vous lis toujours avec bien de l'intérêt dans le *Moniteur*, aurait dit le souverain avec un gracieux sourire? » Or il y avait à ce moment deux ou trois ans déjà que les *Nouveaux Lundis* paraissaient dans le *Constitutionnel* : ce qui date la scène de 1863 environ et la situe probablement à Compiègne, — dont le séjour dut être gâté à l'invité du couple impérial par ce malencontreux « impair ». — Quelle blessure, en effet, qu'une telle méprise pour un amour-propre d'auteur?

Ces froissements successifs vont se trahir dans l'accent des écrits publics ou privés de Sainte-Beuve. Dès 1861, parlant de Prévost-Paradol, adversaire déclaré de l'Empire (3), il se montre extrêmement élogieux pour le talent de ce remarquable polémiste et semble même s'associer à ses aspirations libérales. L'expérience, dit-il,

(1) *Correspondance*, I, 71.
(2) *Lettres à la Princesse*.
(3) *Nouveaux Lundis*, I.

conduit à une sorte *d'indifférence* en face des divers modes de gouvernements, pourvu qu'ils soient de bonne volonté : pour sa part, il croit l'avenir ouvert devant la France sous un chef qui a, dans les mains la puissance de Louis XIV et *dans le cœur les principes démocratiques de la Révolution française :* car il les a, insiste t-il, et *sa race est tenue de les avoir*! Tel n'était certes pas son jugement de 1850 sur le rôle à jouer par Louis Bonaparte dans la France contemporaine : il imite dès ce moment l'attitude de Jérôme Napoléon, une attitude de critique et d'opposant déjà. — Le 11 avril 1864, il écrit à Calonne, directeur de la très-officieuse *Revue Contemporaine* (1) que la presse bonapartiste est mal dirigée par ceux qui l'inspirent, puisque les jeunes gens de talent ne peuvent débuter que dans les feuilles d'opposition. De là le *total revirement d'opinion* qui se manifeste : de là pour lui-même, ami cependant du gouvernement ou tout au moins de son chef, l'obligation de faire désormais cause commune avec les opposants : « J'en suis quelquefois à me demander, insiste-t-il, si nous vivons encore sous l'Empire et si quelque coup de baguette d'un méchant sorcier ou d'une mauvaise fée ne nous a pas escamoté le régime que nous avions salué de tous nos vœux et de tout notre *bon sens*, pour y substituer je ne sais quel régime incertain, bâtard et sans nom !... L'opinion se *gâte* de jour en jour »! Encore une fois c'est lui qui a changé, non le régime qui s'est modifié dans le même sens que lui-même, mais beaucoup trop prudemment à son gré. Et si l'opinion se *gâte*, il y est pour quelque chose à coup sûr, par les tendances de ses *Nouveaux Lundis*.

Une considération pourtant le tient encore en bride et modère ses velléités d'indépendance à cette date. Il ambitionne et brigue depuis longtemps la dignité de sénateur de l'Empire à laquelle un gros traitement est attaché — ce qui l'exemptera enfin du souci de gagner son pain quotidien par sa plume. — En 1865 seulement, et non sans peine, il obtiendra ce lot enviable : une date qui a conduit des observateurs superficiels à placer son évolution antibonapartiste dans les quatre dernières années de sa vie : le vrai, c'est qu'elle était dès lors achevée, que cette insigne faveur lui parut venir trop tard et qu'il ne sut donc aucun gré au régime qui lui en accordait le bénéfice : aussi bien se croyait-il désigné depuis longtemps par l'opinion pour la recevoir, en raison de sa situation dans la litté-

(1) *Correspondance*, I, 336-7.

rature. Il se jugea donc dispensé de toute reconnaissance pour un geste qu'il voulut envisager comme contraint : « La dignité de sénateur, écrira-t-il à Lescure en 1868 (1), *puisque dignité il y a* (!) n'est qu'un *accident*, accident très-noble et très-*utile*, très essentiel au moment où cela est venu, *car j'étais à bout*, mais enfin quelque chose qui n'atteint en rien *le principe ou le nerf vital* ». Décidément, comme vis-à-vis de Chateaubriand au temps des ambitions académiques, il oubliait trop vite les services rendus et les gratifications reçues.

Il ne s'était pourtant pas fait faute d'employer tous les moyens quand il avait fallu mener la chose à son terme : « Je suis mécontent et je me trouve mortifié, avait-il écrit à la princesse Mathilde, le 14 octobre 1864 (au lendemain d'une promotion sénatoriale dans laquelle son nom ne figurait pas encore). Je ne comprends pas que la littérature, *que je représentais dans le cas donné*, soit ainsi toujours ajournée, éloignée, mise à la queue du reste... On envoie au premier corps de l'état un homme qu'il fallait envoyer à Charenton (?). Quel prix, après cela, attacher à la distinction? Il n'y a plus que les *avantages*. Ils sont *grands*, et c'est pour cela qu'un homme délicat y regarde à deux fois avant de recevoir un tel bienfait quand il se sent en lui une altération de sentiment, non pas envers le souverain, homme public, mais envers le souverain, *personnellement* doué d'une telle *inappréciation des hommes !*... Je réponds comme un homme, je l'avoue, qui désire désormais se passer d'honneurs qu'il faut *arracher* et de grâces octroyées si disgracieusement » !

Mais ceci est tout autre chose qu'un abandon de ses espérances, car, cinq mois plus tard, il revient à solliciter avec la même diplomatie grondeuse et menaçante : « Je puis dire qu'il n'est pas une autre personne dans ma situation qui n'eût ressenti cette négligence absolue autant et plus, oui, certainement, plus que je ne le fais ». Et il laisse entendre encore une fois qu'il renonce à la dignité espérée, qu'il redoublera de travail et d'application à sa tâche, voilà tout. Mais aussitôt c'est le retour à la charge, la rentrée en ligne après la feinte retraite : le tout très beuvien d'accent, rappelant l'effort pour planter le clou d'or avec Mme d'Arbouville ou pour amener Adèle à couvrir de sa complicité la publication du *Livre d'Amour* : « Cela dit, il est impossible que quelque *amertume* au fond ne me soit *nécessaire* pour m'y retremper et me donner la

(1) *Correspondance*, II, 350.

force dont j'ai besoin. Pour cela, il faut que cette amertume soit modérée et n'envahisse pas : il suffit d'en avoir *une légère pointe* »! Il laisse ainsi la porte ouverte aux réconciliations profitables après cette demi-déclaration de guerre. — Pour commencer, dit-il, il n'ira plus, dans le monde où on le *questionne* et où il ne saurait quoi répondre : c'est faire entendre à la princesse que celle-ci ne le comptera plus désormais parmi les ornements de son salon : et l'on sait la place que tenait dans la vie de cette femme aimable ses relations de lettres et d'art. — Aussi s'exécute-t-elle : elle redouble d'efforts : dès le mois suivant elle arrache à son cousin couronné la nomination si ardemment désirée. Mais, auparavant, elle avait répondu sans doute assez vertement au solliciteur, dont nous venons de constater la peu digne attitude : on pourrait presque la quafier de chantage : car il écrit que cette réponse lui a *fait peine* et qu'il demande à n'être pas jugé *d'avance* plus sévèrement qu'il ne le mérite. Mais ce jugement défavorable se trouva que trop amplement confirmé peu après, et l'on comprend la légitime colère de l'amie au cœur chaud lorsque le sénateur de sa façon passera ouvertement à l'opposition républicaine quelques mois plus tard en portant ses articles au journal le plus en vue de cette opposition. Elle se considéra non sans raison comme jouée ou trahie ; et, si nous avons cru devoir exonérer Sainte-Beuve du reproche d'envie ou de jalousie, nous ne saurions décidément le laver de celui d'ingratitude.

Vis-à-vis de l'Empereur en personne, il ne fut pas plus délicat. Il l'avait remercié « pour un grand honneur, écrivait-il, et j'ose ajouter pour un grand *bienfait*... qui va me permettre de consacrer mes forces à des études plus suivies, plus élevées, de nature à répondre moins imparfaitement à l'idée d'un *grand règne* ! » Or, ces études le conduiront à l'apologie de Proudhon en attendant les discours au Sénat que nous caractériserons bientôt, et la volte-face de presse que nous venons de rappeler. Bien mieux, si nous en croyons Troubat, le signataire des phrases humblement déférentes que nous venons de reproduire, avait dès lors en portefeuille ce méprisant début d'un article sur l'*Histoire de Jules César* par Napoléon III (1) qui est véritablement le cri, impossible à contenir, de la déception et de la rancune : page magistrale au surplus et de la psychologie la plus pénétrante où le moderne César est durement

(1) On l'a plus tard imprimé en appendice aux *Nouveaux Lundis*.

mis en parallèle avec son modèle antique : « Il y a deux sortes et comme deux races de Césars : les César par nature et par génie; les Césars par volonté seulement... ceux du deuxième ordre et de la deuxième classe sont pénibles, laborieux, et comme fabriqués... On en a vu ainsi *sans une goutte de sang héréditaire dans leurs veines* (allusion cruelle aux bruits répandus sur la naissance adultérine de Louis Napoléon), sans un seul trait primitif du génie de la race, en devenir à force d'application, de méditation et de culte, les dignes et légitimes héritiers... Ils ont réellement acquis quelques-unes des hautes parties de l'emploi... Mais n'allez pas au fond, ne sondez pas trop avant... Si vous voulez *réussir auprès d'eux, n'ayez ni un tour ni une nuance délicate* (voilà le trait personnel). Ils ne l'entendraient pas. L'esprit, à *vouloir les servir*, perd ses peines; ils ont les côtés fermés; ils sont sourds à tout ce qui n'est pas eux et l'écho de leur propre pensée... Même avec tous ces défauts, la société ébranlée est *encore trop heureuse de les avoir rencontrés un jour* et de s'être ralliée à deux ou trois qualités souveraines qui sont en eux... Tant qu'il porte et s'appuie sur leurs épaules, même inégales, il semble que l'Etat, dans son penchant, ait encore trouvé son meilleur soutien, etc. »

Mais cette dernière réminiscence de son très récent passé s'effacera bientôt de l'esprit du Lundiste. Le premier Napoléon lui-même ne paraît plus guère à son honneur dans les *Nouveaux lundis*. On y rappelle qu'il écarta Malouet du Conseil d'Etat en 1812 et voici le commentaire de ce geste autoritaire (1) : « Frappant un si sage et si honnête homme, cet acte du pouvoir absolu, empreint d'humeur et inexpliqué, est de nature à faire plus de tort, devant l'histoire, à celui qui en est l'auteur qu'à celui qui en a été la victime ! » A propos de Camille Jordan, sera évoquée avec complaisance l'hypothèse d'un Bonaparte qui serait demeuré Consul de la République française (2), et, au sujet de Mme de Staël, le persécuteur impitoyable du génie sera mis en évidence dans le fondateur de la dynastie régnante (3). Enfin, en note à un article sur Mme Desbordes-Valmore, se glissera cette symptomatique évocation du 2 décembre (4) : « M. Derains, avocat (et ami de la poétesse) fut tué, lors

(1) *Nouveaux Lundis*, XI, 346.
(2) *Nouveaux Lundis*, XII, 289.
(3) *Nouveaux Lundis*, XII, 314.
(4) *Nouveaux Lundis*, XII, 249.

du *massacre du coup d'Etat*, en décembre 1851, pendant qu'il se rendait *inoffensif et sans armes*, au Palais de Justice. Il fut percé de six balles. » Après cela le cycle des rétractions peut-il être considéré comme clos? La palinodie est-elle chantée par Sainte-Beuve, jusqu'à son terme sur le terrain politique aussi bien que sur le terrain moral ?

2. — Complaisances au mysticisme social.

Non, pendant les derniers mois de sa vie, il se rapproche davantage encore de l'état d'esprit qui avait été le sien vers 1830 en matière de rénovation sociale. Résumant en 1867, ses souvenirs de moraliste et de politique si souvent discuté ou même injurié par les partis, il ne veut tenir compte que des plus récentes parmi ces attaques celles qui lui étaient venues du parti légitimiste et catholique : « Malgré les fréquentes attaques que j'ai eu à essuyer de la *gauche*, écrit-il (1), c'est encore de ce côté que je suis et *que je ne cesserai d'être*, sinon pour les moyens, du moins pour le but d'avenir et pour l'esprit qui m'anime ! » Puis un peu plus tard encore : « Ce sont moins les adversaires théologiques que sont à redouter que les *faux hypocrites du monde* et ceux qui font semblant de se scandaliser, les *beaux messieurs*, les F... et les M... de la chose (sans doute les Falloux et les Montalembert). » Ainsi il appuie vers la gauche en faisant encore une réserve sur les « moyens » de ce parti pour couvrir sa palinodie ; mais, s'il est présentement de ce côté, il est fort excessif d'insinuer qu'il n'a *pas cessé de l'être.*

Peu après sa nomination au Sénat impérial, sa santé s'altère et son humeur s'aigrit. De là peut-être sa soudaine explosion oratoire du 29 mars 1867, dont il a dit, — dans la notice autobiographique placée par lui à la fin des *Nouveaux Lundis* — qu'elle fut moins chez lui le résultat d'une volonté réfléchie qu'un mouvement *irrésistible*, tout le fond du tempérament initial ressurgissant et se montrant au grand jour après avoir écarté brusquement les acquisitions expérimentales d'une longue vie de pensée personnelle. Ce jour-là, pendant la séance du Sénat, le comte de Ségur d'Aguesseau s'avisa de blâmer à mots couverts une nomination récemment faite par le ministère dans les cadres de l'Instruction publique : il

(1) *Corresp.* II. 147.
(2) *Corresp.* II. 162.

s'agissait de Renan, devenu professeur au Collège de France. Aussitôt Sainte-Beuve de prendre feu pour le convive des dîner Magny qui lui ressemble au surplus comme un frère cadet sur plus d'un point, nous l'avons dit. Il proteste contre une accusation qui atteint, dit-il, l'homme de conviction et de talent dont il a l'honneur d'être l'ami ! Et des contre-protestations s'élèvent aussitôt de toutes parts: les mots d'irreligion, d'athéisme, de matérialisme se croisent dans le sein de la grave assemblée, peu habituée à des incidents de cette sorte.

Trois mois de maladie l'éloignent ensuite du Sénat, mais le 25 juin de la même année, il y reprendra la parole et prononcera un discours en forme sur une pétition signée par 102 habitants de la ville de Saint-Etienne, en vue d'exclure de la bibliothèque municipale populaire un certain nombre de livres qui y ont été placés ; pétition à laquelle le Sénat a déjà donné son approbation. Les auteurs visés par les protestations sont d'abord Voltaire pour *Candide, Zadig* et le *Dictionnaire philosophique*. Le philosophe lui-même, remarquerons-nous ici, n'aurait pas vu ces ouvrages avec bien grand plaisir entre les mains de ses vassaux de Ferney. Rousseau est également jugé malsain avec ses *Confessions* ; et, devant ce nom si cher, le rousseauiste de 1829 se retrouve tout entier pour formuler à son tour une protestation passionnée. Les *Confessions* sont à ses yeux une œuvre de courage, ou se mêle, sans nul doute, une veine de folie ou de misanthropie bizarre, mais malgré tout une production *à jamais chère à la classe moyenne et au peuple* dont elle a osé représenter pour la première fois les misères, les durs commencements, *les mœurs habituelles* (!), les *désirs et les rêves de bonheur* (de pouvoir surtout), les joies simples, les promenades au sein de la nature, sans en séparer jamais l'espérance en Dieu — eh, certes, dans un Dieu garant du règne imminent de ces classes sociales. — « Car, à celui-là, ajoute l'orateur dans un mouvement d'éloquence, vous ne lui refuserez pas, je pense, de croire en Dieu, d'y croire *à sa manière* qui est à l'heure qu'il est, celle de *bien des gens*, et pour cause puisque c'est l'étendard mystique de l'impérialisme plébéien). Faute de mieux, convenez-en, croire en Dieu comme Rousseau, c'est déjà quelque chose ! » Cela dépend de ce qu'on fait de cette croyance, et Marat, par exemple ou Collot d'Herbois dont nous parlions plus haut, n'en ont pas fait grand'chose d'édifiant, il faut le reconnaître.

Sainte-Beuve continue par la défense et l'apologie des principaux rousseauistes suspectés par les pétitionnaires de Saint-Etienne : Michelet, dont il avait si bien discerné vingt-cinq ans plus tôt, l'exaltation dangereuse : Sand qu'il présente comme une amie de l'Empereur (ce qui est devenu faux à cette date) et plus encore comme une amie du prince Jérôme Bonaparte (ce qui est exact) : enfin Balzac, pleinement amnistié désormais par son ancien adversaire : Renan qui a suscité quelques semaines plus tôt la première manifestation de l'orateur : Pelletan, député radical de Paris : « Mais y pensez-vous bien ? Quoi ! cet écrivain, pour ses livres même, est agréé du *peuple*, et vous allez, en raison même de ses livres, lui imprimer une note *qui le ferait réélire cent fois pour une s'il ne devait pas être réélu sans cela !* » On conçoit l'effet d'un pareil pronostic, dans une pareille bouche, en pareil lieu ! « Ne sonnez pas le tocsin *pour si peu*, conclut l'homme qui s'est dit envoyé au Sénat pour y représenter les lettres françaises et favoriser des œuvres dignes d'*un grand règne*... Prenez-y garde ! Les calomniés de la veille deviennent les honnêtes gens du lendemain et ceux que la Société (de plus en plus rousseauisée) *porte le plus haut et préconise*. Malheur à ceux qui les ont persécutés ou honnis ! » Pourquoi dans l'Empire tout pour la *droite* désormais, et rien pour la *gauche* constitutionnelle et loyale (on l'a bien vu peu après !) ? N'est-ce pas à gauche qu'est placé le cœur ! — Ce langage, au plus au point imprévu, soulève un tumulte confus et prolongé qui aboutit, de manière assez ridicule, à une menace de duel pour le malade quasi-impotent et près de sa fin qu'est devenu Sainte-Beuve à cette heure de sa carrière. Il se refuse naturellement à aller sur le pré et clot le débat par une lettre publique où il promet, pour demain, en dehors de la religion qui s'en va, une *morale plus solide que par le passé*, parce qu'il n'y entrera plus rien « des craintes puériles de l'enfance ! » Que nous voilà donc loin de ses clairvoyances port-royalistes en matière de psychologie humaine et de morale sociale.

L'année suivante, au mois de mai, il reprendra la parole au Sénat pour demander la liberté de la presse : « Je sais, dit-il, que les événements de 1848, ont été, pour beaucoup d'esprits, un coup de tonnerre qui les a fait se retourner et rebrousser chemin. *Je ne suis point de ceux-là !* » Que fut-il donc grand Dieu, vers 1851 ! « Tout en reconnaissant qu'il est bon de ralentir la marche quand il le faut, de la suspendre même quand les circonstances le com-

mandent, je pense aussi qu'il ne faut jamais changer de but ni se diriger autre part que là ou est le véritable progrès de la société moderne... Il s'est formé depuis quinze ans des générations jeunes animées d'un esprit qui n'est plus celui des régimes antérieurs. Cet esprit, quel est-il? Vous l'ignorez : il s'ignore en partie lui-même tant que l'occasion ne lui a pas été donnée largement de s'exprimer et de s'affirmer. Or il est temps que cet esprit se fasse jour. Rien n'est si fort à désirer, car *dégagé des préoccupations, des passions, des alarmes et des rancunes* de 1848 et de 1851 (!), il n'est, *si j'en puis juger*, ni enthousiaste, ni *hostile* (au gouvernement établi) : il aspire à *perfectionner sans détruire*... Au prix de *quelques ennuis*, la publicité vous apportera des *torrents d'air salubre, respirable*, favorable au développement des facultés, des avertissements utiles, des surveillances, parfois importunes, mais souvent profitables, etc. » C'est l'optimisme rousseauiste de commande qui allait conduire exactement trois ans plus tard, aux journées parisiennes de mai 1871, comme celui de février 1848 avait conduit aux journées de juin, dans la même année. Le discours renferme également une allusion au fameux dîner du vendredi saint chez Jérome Bonaparte auquel Sainte Beuve avait pris part, et il fut suivi, dans le même mois, par une autre manifestation oratoire sur la *liberté de l'enseignement* que le parti avancé entend n'accepter qu'à armes égales, c'est-à-dire si le clergé est préalablement privé du budget des cultes; on sait de quel côté est le budget depuis lors, et si, comme il arrive toujours avec la nature essentiellement « impérialiste » de l'homme, l'*égalité* n'a pas été réclamée sur ce point en attendant que puisse s'affirmer la supériorité et l'ostracisme en sens inverse, après suffisante acquisition de puissance.

Pour achever de pénétrer dans la finale pensée morale et sociale de Sainte-Beuve, il faut lire cette curieuse méditation d'avenir qui a été placée par ses éditeurs à la dernière page de son volume posthume sur *Proudhon* : elle fut, nous dit-on, jetée sur le papier en 1865 et résume la première idée d'un travail qui devait servir d'introduction à une grande Encyclopédie nouvelle dont le financier Péreire avait décidé de faire les frais. Le critique, alors trop à l'étroit dans son budget, reçut vingt mille francs d'avance pour cette préface qu'il ne mena pas à bonne fin. Il restitua donc la somme à raison de cinq mille francs par an — sans doute après sa nomination au Sénat et l'élargissement de ses ressources qui en

fut la conséquence, — le dernier quart ayant été payé après sa mort. — Le début est digne de Ballanche ou de Pierre Leroux : il y est question d'une *floraison de civilisation première* tandis que s'accomplissait le *mariage* d'une race vierge avec la contrée dans laquelle elle entrait en union étroite et en *harmonie* : tel fut le beau temps de l'Inde, de la Grèce, de Rome. Mais, ensuite, il y a encore lieu pour les nations à des recommencements et à des *inspirations* nouvelles plus compliquées, plus travaillées et pourtant originales encore (élans mystiques différemment encadrés). Il est à souhaiter que nous soyons à la veille d'une telle époque et plutôt d'un *recommencement* que d'une trainerie et d'une fin! Tâchons que le sceptre futur ne soit point transféré aux mains des races neuves et rudes qui habitent et peuplent les continents nouveaux. Et, à cet endroit du développement — si saint-simonien encore, comme il paraîtra convenable à l'ancien adepte de Saint-Simon qui est le bailleur de fonds de l'entreprise, — se trouve prévu un coup d'œil sur la littérature américaine depuis Franklin jusqu'à Emerson, littérature originale et spontanée *qui se passe de traditions et de vieilles idées reçues*. C'est le contraire de la vérité car la tradition du christianisme rationnel y reste au contraire bien plus présente que dans les littératures de l'Europe contemporaine, engagée sur les voies d'une hérésie mystique imprudente.

Quels sont cependant chez nous les indices d'une possible littérature originale? Sainte-Beuve propose, naturellement, d'en chercher les prodromes chez nos romantiques les plus spécialisés dans l'exégèse du mysticisme social, chez George Sand, Eugène Sue et le Hugo démagogue des quinze années précédentes. Car ce dernier, ce patriarche du romantisme de 1830 que Sainte-Beuve considère bien à tort, comme une période close, lui fait par moments « l'effet d'un homme qui ouvre les portes autant que d'un homme qui les ferme! » — Indice bien net à qui sait voir de la continuité de l'évolution rousseauiste à travers les diverses générations de notre âge! — Le roman des *Misérables* a des accents qui percent et ne ressemblent à rien du passé : qu'on songe à l'admirable chapitre d'*Une tempête sous un crâne* : il y a là de quoi empoigner tout un monde et de quoi s'emparer des foules comme on ne l'avait jamais fait auparavant! — Oui certes, mais pour les engager sur les chemins du rousseauisme social le plus vertigineux. Nous ne savons pas encore s'il les conduit à l'abîme ou à la Terre promise.

Sainte-Beuve se propose enfin de bien marquer dans son programme d'avenir de quel côté se trouve présentement le danger pour son pays. Il le voit dans la vanité, dans la *corruption* parisienne, dans la complaisance pour les courtisanes — (comme si le rousseauisme, sa religion foncière n'était pas responsable, avec le théâtre de Dumas fils et le roman de Sand ou de Balzac, de tout cela pour une grande part) — genre à la mode, genre détestable, qui entraîne et perd la fleur des générations, insiste-t-il avec plus de bonne volonté que d'autorité; car son roman *Volupté* fut un des manifestes de ce mysticisme passionnel de plus en plus débordant dans l'âme moderne. — Un autre danger de l'heure présente serait le catholicisme hypocrite qui tend à *énerver* la France de 1789! Mais lequel est le plus énervant du catholicisme qui conserve tant d'éléments rationnels en sa morale ou du rousseauisme follement mystique qui est redevenu l'unique religion de Sainte-Beuve et de ses clients plébéiens de cette date. C'est ce que l'avenir dira sans doute. — Il conclut par un facile acte de foi dans le bon sens et la vigueur conservée des masses qu'il faut éclairer le plus possible et *animer d'un souffle à elles* — proposition contradictoire dans les termes, — en tâchant de corriger la brutalité sans attiédir la force. Ce ne sont certes pas les guides littéraires dont Sainte-Beuve se fait le répondant qui leur conserveront cette vigueur et prépareront la *rationalisation* de leur mysticisme conquérant, — condition pourtant essentielle de durée pour toute innovation sociale issue des facultés affectives de l'âme. — Un rousseauiste final, quelque peu éclairé par la vie, mais tenace dans ses foncières illusions sociales d'origine, tel se présente donc à l'observateur de sang-froid le Sainte-Beuve des dernières années de l'Empire qui ont été aussi les dernières années de sa vie.

CONCLUSION

A notre avis, on ne saurait dessiner l'évolution intellectuelle de Sainte-Beuve en prenant pour point central de ce schéma ses velléités catholiques qui ne furent jamais, selon nous, que superficielles, exagérées plus ou moins consciemment par lui sous l'influence de sa passion pour Mme Hugo, et qui, au surplus, n'apparaissent nettement que pendant trois ou quatre années de sa vie. C'est pourtant cette voie qu'a choisie Michaud, le plus copieux, le

plus consciencieux aussi de ses biographes jusqu'ici. Mais ce biographe n'est nullement parvenu à expliquer de façon satisfaisante pour notre faculté logique que l'apogée du prétendu catholicisme de Sainte-Beuve ait coïncidé avec celle de son mysticisme révolutionnaire vers 1831, tandis que l'extinction totale de sa foi chrétienne accompagnait sa période de morale rationnelle à peu près impeccable entre 1837 et 1855. Il est encore moins facile de faire comprendre, dans ce mode d'exposition, que son anticléricalisme de vieillesse se soit affirmé au même instant que ses complaisances revenues pour sa période catholique ou catholisante. — Le cadre d'un utile examen de sa pensée doit donc être tout autre. Après une éducation catholique, il adopte une attitude mentale qu'on peut qualifier de mystique rousseauiste, sous l'influence de sa triple ambition lyrique, passionnelle et politique de ce temps. Cette attitude se fait plus rationnelle sous une triple action, celle de l'expérience acquise au lendemain de 1830, celle de Port-Royal et du XVIIe siècle chrétien étudiés de près, enfin celle de l'ambition académique éveillée (1). Et une nouvelle expérience du mysticisme rousseauiste appliqué à la conduite des sociétés en 1848 ne fera qu'accentuer cette attitude rationnelle, préparant la période bonapartiste de Sainte-Beuve. — Après 1855 toutefois et surtout après 1865, rassuré sur l'avenir social prochain de son pays, satisfait doublement dans ses ambitions par l'Académie et le Sénat, touché par la contagion d'une nouvelle et séduisante génération rousseauiste, il retournera vers le mysticisme romantique en couvrant cette dernière évolution de quelques précautions, fruits conservés malgré tout de la période rationnelle de son existence.

Nous avons dit ses sympathies pour Gœthe et il nous paraît avoir été en effet, pour la troisième et quatrième génération rousseauiste en France, ce que l'auteur de *Werther*, du *Tasse* et des *Affinités électives* avait été pour la première et la seconde en son pays. On pourrait le considérer comme une Gœthe français, lyrique moins doué certes que l'auteur du *Faust* à son point de départ, mais bientôt venu lui aussi au roman, puis à la critique. De part et

(1) On peut remarquer aussi que sa période catholisante, commencée sous l'influence du catholicisme assez rousseauiste de Hugo produisit de très médiocres fruits moraux dans son œuvre : tandis que sa période de psychologie rationnelle, entamée sous l'influence de Port-Royal, l'a conduit à des conclusions solides et saines.

d'autre, on constate une jeunesse rousseauiste avec tendance au mysticisme chrétien, ici sous l'influence d'une Klettenberg, là d'une Adèle Hugo : puis l'assagissement par la vie, par la femme du monde d'éducation rationnelle, ici Charlotte de Stein, là Sophie d'Arbouville; et l'attitude antichrétienne avec certaines réserves prudentes, dans les *Élégies romaines* ou dans les derniers volumes de *Port-Royal.* — Toutefois le dernier acte de la vie de Sainte-Beuve lui appartient en propre; si en effet Gœthe ne renie pas sa romantique jeunesse — car le mysticisme est une attitude normale de la jeunesse, il faut le reconnaître, — il se félicite de s'être dégagé à temps d'excessives illusions psychologiques et d'avoir conquis, non sans peine, l'équilibre affectif dont le défaut le fit si longtemps souffrir : il admire Byron, son « petit ami libertin » de vieillesse, mais avec des réserves utiles : il ne sourira pas à l'incarnation nouvelle du rousseauisme dans sa patrie, à la « jeune Allemagne » de 1830, dont il répudie les audaces à la fois passionnelles et sociales.

Le critique des *Nouveaux Lundis* va au contraire à l'anticléricalisme militant et revient à prôner Rousseau, ainsi que ses sectateurs les plus marqués dans les différentes générations du mouvement rousseauiste. Par là, il n'a pas fourni jusqu'au bout à ses concitoyens cet élément modérateur, rationalisateur du mysticisme moderne qui fut, au delà du Rhin, un des motifs d'action de l'œuvre gœthéenne. On peut accompagner jusqu'au bout l'auteur des *Entretiens avec Eckermann*, en formulant quelques réserves sur ses opinions de vieillesse, mais sans emporter finalement de lui de suggestions socialement malsaines. — Pour Sainte-Beuve, on ferait sagement de le quitter vers 1860, si l'on voulait tirer le même profit de sa compagnie, en tout temps si séduisante, d'ailleurs, et si agréablement instructive.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — SOC. Gle D'IMP. ET D'ÉDIT., 17, RUE CASSETTE.

ÉCOLE DE LA PAIX SOCIALE

FONDÉE PAR F. LE PLAY

I — Société d'Économie sociale

La Société fondée par Le Play, s'est constituée le 27 novembre 1856, pour remplir le vœu exprimé par l'Académie des Sciences en couronnant l'ouvrage intitulé *les Ouvriers européens*. Elle applique à l'étude comparée des diverses constitutions sociales la méthode d'observation dite des monographies de familles. Elle reproduit les monographies les plus remarquables dans le recueil intitulé *les Ouvriers des deux mondes*, et publie le compte rendu *in extenso* de ses séances dans *la Réforme sociale, bulletin de la Société d'Economie sociale et des Unions*. Elle recherche, par l'observation des modèles, les éléments essentiels du bien dans la vie privée et dans la vie publique.

La *Société d'Economie sociale* se compose de *Membres honoraires* versant une cotisation de 100 francs par an au minimum, et de *Membres titulaires* payant 25 francs. L'un et l'autre de ces deux prix donnent droit à recevoir *la Réforme sociale* et *les Ouvriers des deux mondes*.

II. — Unions de la paix sociale.

Les *Unions* ont pour but de propager dans les provinces et de mettre en pratique les doctrines de l'*Ecole de la paix sociale*. Leur action s'exerce par l'intermédiaire de CORRESPONDANTS régionaux et locaux.

Les membres sont invités à transmettre au secrétariat général les faits qu'ils ont pu observer autour d'eux, ou les renseignements qui sont parvenus à leur connaissance. Ces communications sont, suivant leur importance, mentionnées ou reproduites dans *la Réforme sociale*.

Les *Unions* se composent de membres *associés* versant une cotisation annuelle de 15 francs (France et étranger), qui leur donne droit à recevoir la *Réforme Sociale, Bulletin de la Société* et des *Unions*. Pour plus amples renseignements, s'adresser au Secrétariat général, 54, rue de Seine, Paris (VIe arr^{nt}).

Publications de la Société d'Économie sociale

Les Ouvriers des deux mondes, 1re série, 5 vol. in-8°............... 80 fr.
2e série, 5 vol., ch. tome 15 fr.; 3e série, t. II, en cours; chaque monographie.. 2 fr.
Instruction sur la méthode des monographies. Nouv. édit. 1 vol. in-8°. 2 fr.
Bulletin des séances de la Société d'Economie sociale. 1re s., 9 vol. in-8°. 68 fr.
La Réforme sociale, chaque série, 10 vol. : 1re et 2e chacune, 80 fr.; les suivantes, chacune.. 70 fr.
Annuaire des Unions et de l'Economie sociale, 5 vol................ 1 fr.
La Réforme sociale et le centenaire de la Révolution. Travaux du Congrès de 1889, avec une lettre-préface de M. Taine et une introduction sur les principes de 1789, l'ancien régime et la Révolution. In-8°.. 10 fr.
Frédéric Le Play d'après lui-même, par M. F. AUBURTIN.......... 4 fr.
Fêtes du Centenaire de Le Play (Congrès de 1906)................ 2 fr.
La Désertion des campagnes (Congrès de 1909), t. Ier................ 3 fr.
La Désertion des campagnes (Congrès de 1909), t. II................. 5 fr.
Les Classes moyennes (Congrès de 1910).......................... 5 fr.
L'œuvre essentielle de demain (Congrès de 1915).................. 2 fr.
L'Ecole de la Paix sociale. Sa raison d'être, son programme, ses moyens d'action, par M. F. LEPELLETIER......................... 0 fr. 50
Les familles terriennes et l'impôt progressif sur les successions, par A. MASCAREL, ancien magistrat .... 1 fr.

Toutes ces publications sont en vente aux bureaux de la Société d'Économie sociale, 54, rue de Seine, Paris (VIe arrondissement).

PARIS — SOC. G[le] D'IMP. ET D'ÉDIT., 17, RUE CASSETTE.